

MEMOIRES

ET

AVANTURES

DE

MAD<sup>LE</sup> : MOLL FLANDERS.



MEMOIRS

ET

AVANTURES

DE

MADAME MOLL FLANDERS



MEMOIRES

ET

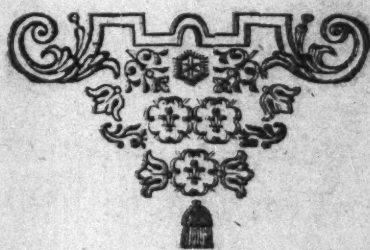
AVANTURES

DE

MAD<sup>LLE</sup>. MOLL FLANDERS,

ECRITS PAR ELLE-MEME.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.



A LONDRES,

Chez NOURSE, Libraire dans le Strand.

M. DCC. LXI.

M. E. M. O. I. R. 3

A. V. A. N. T. U. R. 3

M. A. D. M. O. L. L. I. A. M. E. N. T. S.

E. C. R. I. T. A. N. T. I. M. E. N. T. S.

T. R. A. D. U. I. T. E. R. E. N. C. O. I. S.

M. A. D. M. O. L. L. I. A. M. E. N. T. S.

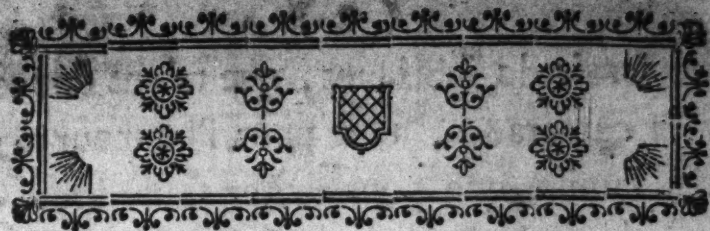
E. C. R. I. T. A. N. T. I. M. E. N. T. S.

T. R. A. D. U. I. T. E. R. E. N. C. O. I. S.

M. A. D. M. O. L. L. I. A. M. E. N. T. S.







# MEMOIRES

ET

AVANTURES

DE

MAD<sup>LLE</sup>. MOLL FLANDERS,

ECRITS PAR ELLE-MEME.

Comme mon véritable nom est  
C si bien connu dans les registres  
de Newgate (\*), & qu'il y a  
même quelques petites affaires indécises  
sur mon compte, j'ai jugé à propos de  
me

\* Prison de Londres.

me servir du sobriquet, que m'ont donné mes camarades, tant pour l'honneur de ma famille que pour éviter toute brouillerie avec la justice. Ainsi je ne me ferai connoître dans ces mémoires que sous le nom emprunté de *Moll Flanders*.

J'ai oui dire que dans certains païs, lorsqu'un criminel est condamné à la mort ou aux galères, le gouvernement adopte les enfans qu'il laisse, & les entretient à l'hôpital jusqu'à ce qu'ils soient en état d'apprendre un métier pour gagner leur vie.

Si cette loi eût prévalu dans ma patrie, je ne me serois point trouvée seule sans secours, sans habits, & sans pain, dans un âge où je n'étois pas capable de faire réflexion sur mon état. Je n'aurois point non plus, été entraînée dans un genre de vie, où je risquai selon le cours ordinaire de perdre & le corps & l'ame.

Ma mere fut condamnée à être pendue,



due, pour un vol de peu de conséquence ;  
 elle avoit trouvé le moyen d'enlever d'une  
 boutique trois pièces de toile fine.  
 Cependant comme elle se trouvoit en-  
 ceinte, on lui donna un répit de sept  
 mois. Pendant cet intervalle, elle accou-  
 cha de moi. On lui sçut si bon gré  
 d'avoir donné une citoïenne au monde,  
 qu'elle obtint sa grace à condition de  
 passer en Amérique. Pendant son absen-  
 ce, je restai en très-mauvaises mains,  
 comme vous pouvez le croire. Comme  
 je n'étois âgée que de six mois, je ne  
 puis me rappeler ce qui m'arriva dans ce  
 tems-là. La première circonstance qui  
 me revient à l'esprit, est assez singulière ;  
 je me trouvai dans une troupe de Bohe-  
 miennes qui rodoient la campagne. Ces  
 bonnes gens me laisserent à Colchester  
 dans la Comté d'Essex, ou pour mieux  
 dire, j'y échapai d'entre leurs mains. L'on  
 me conduisit chez le marguillier de la  
 paroisse, qui aiant compassion de mon



âge, me plaça en pension chez une bonne dame chargée de l'éducation des orphelins. Nous n'y étions pas mal; à la réserve d'habits grossiers, de mauvaise nourriture, & de plus mauvais appartemens, nous nous y trouvions comme chez un maître à danser.

J'y restai jusqu'à l'âge de neuf ans, que je fus frappée d'une terrible nouvelle. Les Magistrats du quartier voulurent absolument me mettre en condition. On m'en avoit si souvent parlé, que la seule idée de servir m'effraïoit. J'offris donc mes petits services à ma maîtresse; car je sçavois déjà filer, & je croïois pouvoir gagner ma vie à ce métier. Un jour sur-tout qu'elle étoit venue dans la salle où nous travaillions, me voyant pleurer à chaudes larmes, elle s'attendrit & m'assura que je ne sortirois pas de chez elle, que je ne fusse devenue grande fille. Je n'étois pas trop contente de cette promesse; car je redoutois encore le service,

tôt ou tard. Je lui expliquai ma façon  
 de penser. Comment, petite morveuse,  
 me dit-elle, vous voudriez donc vivre en  
 fille de qualité? Oui, repliquai-je. A  
 ces mots elle fit un éclat de rire immo-  
 déré. J'ajoutai que je me croïois capa-  
 ble de gagner trois sols par jour, & que  
 trois sols étoient plus que suffisans pour  
 mon entretien. Helas ! ma pauvre en-  
 fant, dit-elle d'un ton de pitié, à peine  
 trois sols suffiront-ils pour vous nourrir.  
 Si cela est, dis-je, je ne mangerai rien  
 pourvû que je puisse rester près de votre  
 personne. Ces mots furent prononcés  
 d'un air si naïf, que ma maîtresse en fut  
 touchée ; elle se mit à pleurer comme  
 moi, & m'emmenant avec elle, m'assura  
 que je n'entrerois point en service. Cet-  
 te promesse me tranquillisa.

Quelques jours après, ma maîtresse  
 se trouva en visite chez le Maire de la  
 ville. Elle ne manqua pas de parler de  
 moi ; le Maire fut si diverti de mon histoi-

re qu'il fit appeller sa femme & ses deux filles pour l'écouter. On y rit infiniment à mes dépens. La curiosité femelle les mena chez nous; elles demanderent d'abord à voir la jeune fille de qualité. La maîtresse me montrant au doigt, leur dit: voici la demoiselle. Ce mot de demoiselle, que j'entendois pour la première fois, fit une singulière impression sur mon esprit; je ne savois qu'en deviner. J'eus néanmoins la précaution de me lever, & je saluai les dames tant bien que mal. Vous voulez donc être fille de qualité, me dit la femme du Maire? Eh! qu'entendez-vous par ce mot, fille de qualité? Madame, lui dis-je, je ne veux pas être servante, & qui n'est pas servante, est sans doute fille de qualité. Elle fut si contente de ma réponse, qu'elle me donna une pièce de douze sols, & m'encouragea à mériter le nom de fille de qualité.

Je donnai cet argent à la maîtresse, l'af-



surant que tout ce que je pourrois gagner, dès que je serois fille de qualité, seroit à elle. On comprit alors ce que je voulois dire par un terme que j'avois toujours en bouche. Oûi, leur dis je, c'est être fille de qualité que de travailler pour son pain; car notre voisine Madame Berkley n'est qu'une marchande de modes, & cependant on la qualifie de madame. Il ne tiendra donc qu'à vous, interrompit la maîtresse, d'être en peu de tems une dame de qualité telle que madame Berkley; car elle a un très mauvais caractère & a déjà eu trois bâtards. Je ne comprenois pas ce mot de bâtard, mais j'ajoutai que je voulois pareillement être dame de qualité autant que la Berkley à quelque prix que ce fût. Ces contes étoient répandus par toute la ville & donnoient à rire aux jeunes gens. Il en venoit souvent nous voir, & alors il restoit toujours quelques pièces d'argent.

J'avois atteint l'âge de dix ans, mon

air étoit modeste & raisonnable. La maîtresse me disoit souvent que je serois jolie; elle m'achetoit avec mon argent tantôt une coëffe, tantôt des rubans, ce qui flattoit infiniment ma vanité. J'avois toujours soin d'être propre, de sorte que les jeunes demoiselles de la ville étoient enchantées de mon économie & de mes bonnes manieres. Une sur-tout d'entr'elles prit tant d'affection pour ma personne, qu'elle m'offrit de m'amener chez sa mere pour y être sur le pied, non de servante, mais de compagne.

Ayant obtenu le consentement de ma maîtresse, je me rendis à ma destination, où je fus reçue à bras ouverts. J'étois charmée de vivre parmi des jeunes filles de qualité qui avoient mille complaisances pour moi. J'avois leur Maître de langues, & de musique, & je me flatte d'avoir fait des progrès considérables sous eux. Je parlois le François avec

vec un accent peu commun aux gens de ma nation, & comme j'avois une excellente voix, je chantois à ravir; ainsi je puis dire que j'ai eu toute l'éducation d'une fille de qualité. On peut croire qu'avec cela j'avois un fond de vanité, c'est le caractère général du beau Sexe. Aussi entendois-je dire de moi mille agréables choses, & toute la jeunesse me faisoit des protestations d'amour. Entr'autres les deux fils de la dame de la maison s'empressoient à me combler de caresses; c'étoient deux aimables Cavaliers, mais d'un caractère tout-à-fait différent.

L'aîné étoit un libertin versé dans l'art dangereux de tromper la foiblesse de mon sexe; aussi me tendoit-il des pièges à tout moment. Il me louoit sur ma taille, sur mes traits, & m'appelloit, en présence même de ses sœurs, la plus parfaite créature du monde. Je rougissois de ces discours, qui me faisoient néanmoins un plaisir inconcevable.



Un jour qu'il montoit à l'appartement de ses sœurs; je devinai que c'étoit lui & fortis de l'appartement pour lui dire qu'elles étoient allées faire un tour au jardin. Me trouvant seule, il se jetta à mon cou & m'accabla de baisers. Je fis quelques foibles efforts pour me débarrasser; il redoubla de carresses, & après s'être épuisé, se laissa tomber sur un fauteuil, où il me fit une déclaration passionnée de son amour. Cet aveu échauffa mes esprits; mon sang brûloit dans mes veines, & je ne pus lui dissimuler mon ardeur secrète, qui éclatoit dans mes jeux. Cependant nous n'en passâmes pas plus loin cette fois. Ses sœurs revenoient de la promenade; ainsi il se contenta de me donner encore un baiser en m'assurant qu'il se souviendrait de moi & que je le reverrois. Je le revis trop souvent pour mon malheur; car ce n'étoit qu'un trompeur & de mon côté j'agissois de bonne foi.

Depuis ce moment, je roulois d'étran-

ges projets dans ma tête. J'étois au comble de la joie en voyant un jeune cavalier aimable & riche venir se jeter à mes genoux & me prodiguer de l'encens. Cependant il n'osoit pas encore profiter de l'ascendant qu'il avoit remporté sur mon esprit. Nous nous entretenions souvent à la fourdine, mais il ne prenoit jamais que des libertés innocentes. Il s'enfermoit quelquefois dans ma chambre, où il ne tenoit qu'à lui de brusquer les choses, car je ne crois pas que je m'y ferois opposée. Je recevois chaque fois quelques pièces dont j'achetois de frivoles ornemens, pour lui plaire.

J'avois cependant grand soin de dérober cette amourette à la famille. Je cachois mes feux en public & ne répondois à ses questions que par un air indifférent. Il est vrai que nous nous rencontrions souvent dans de petits coins, où nous échangeions toujours quelques embrassades. Un soir sur-tout il me pria de vouloir bien lui  
ache-

acheter le lendemain quelques manchètes brodées dans une boutique, qu'il m'indiqua, par où il devoit passer à dix heures du matin dans le carosse de son pere pour aller dîner chez un ami. J'acceptai la proposition. En effet à l'heure marquée, le carosse arrive; j'y monte. Ce fut alors qu'il me tint les discours les plus passionnés; il m'avoua qu'il ne pouvoit plus retenir le feu, dont il étoit embrasé, & qu'il alloit expirer à mes pieds, si je ne consentois à soulager l'excès de son amour. Je vous épouserois, ma chere, ajouta-t-il, si j'étois majeur & maître de mes volontés; mais aussi-tôt que cet heureux moment sera arrivé, j'accepte votre main; en attendant prenez mon cœur. Je répondis foiblement que je craignois les suites funestes d'une pareille aventure. Il leva cette difficulté en m'assurant qu'il auroit soin de tout, & pour commencer il me glissa dans le sein une bourse de cent guinées. Il me fit alors consentir à

met-



mettre pied à terre ; nous entrâmes dans une auberge, où nous trouvâmes un appartement commode. Il me jetta sur le lit sans aucune résistance, & en vint alors aux dernières extrémités. Je goutai des plaisirs jusqu'alors inconnus ; nous nous plongeames dans les ébats amoureux pendant l'espace d'une demie heure. Après nous être remis de cette fatigue délicieuse, nous fumes dîner chez notre ami, d'où nous revinmes le même soir chez nous. Le pere heureusement étoit allé à Londres, & la dame avec le reste de sa famille se trouvoit à une course de chevaux qui devoit durer quelques jours. Nous mîmes ces momens à profit, & même après le retour de la famille, l'amour nous fit trouver des occasions journalieres de nous entretenir pendant l'espace de six mois ; & ce qui me donnoit un plaisir sensible, c'est que je goûtois toutes les douceurs de la jouissance sans sentir les moindres symptomes d'une honteuse grossièr.

Ce-

Cependant le cadet de mon amant commençoit à m'importuner par des œillades & des billets doux. Il s'impatienta tout d'un coup & pour satisfaire ses desirs honnêtement, me parla de mariage sans aucun détour. Cette proposition eut sur moi un effet singulier. Une alliance avec ce jeune homme faisoit ma fortune; mais il ignoroit les liaisons étroites que j'avois avec son frere. D'ailleurs c'étoit faire un affront à une famille entiere, à qui j'avois de grandes obligations, que d'épouser le fils sans leur consentement. Je lui ouvris mon cœur. Il ne se rebuta point; au contraire il m'en pressoit plus vivement & n'en faisoit point un mystere en présence de sa mere & de ses sœurs. Je remarquai du moins que leur conduite à mon égard commençoit à changer de face. J'appris même que leur dessein étoit de me congédier au premier jour. Cette nouvelle ne m'épouvanta point, d'autant que je pouvois devenir enceinte,

& que c'eut été un meilleur prétexte pour eux de me renvoyer. D'ailleurs j'étois capable de gagner ma vie partout.

Sur ces entrefaites , le jeune homme me fit sçavoir que son amour pour moi avoit éclaté dans la famille ; qu'il n'imputoit point cette découverte à mon indiscretion , puisqu'il l'avoit publiée lui même ; qu'au reste il ne rougissoit point d'avouer sa flame ; qu'à la vérité ses parens s'en trouvoient offensés , mais qu'il savoit faire son choix , & qu'il pouvoit même sans leur secours m'entretenir honnêtement par sa profession d'Avocat ; en un mot qu'il ne tenoit qu'à moi de le rendre heureux en unissant ma destinée à la sienne.

Je me trouvois dans un embarras extrême. J'étois la maîtresse de l'aîné ; comment devenir l'épouse du cadet ? D'ailleurs l'aîné ne m'avoit-il pas promis de m'épouser , dès qu'il seroit majeur ?



Il est vrai que depuis qu'il avoit obtenu les dernieres faveurs , il n'avoit jamais dit mot du lien matrimonial. Je ne sçavois enfin quel parti prendre de moi-même ; mais le cadet étoit resolu de fixer mon choix. Il me suivoit dans la maison , & au jardin , & parloit de son amour en toute compagnie. Il falloit absolument sonder l'esprit de l'aîné ; un jour qu'il étoit chez moi , je parus plus triste qu'à l'ordinaire ; mes yeux étoient même mouillés de quelques larmes. Il m'en demanda la cause. Je lui répondis que je me verrois bientôt dans la triste nécessité de me séparer de lui ; qu'apparemment sa mere soupçonnoit nos entretiens puisqu'elle me regardoit d'assez mauvais œil ; que sa sœur aînée ne me permettoit plus de coucher avec elle , & qu'enfin j'avois entendu plusieurs discours malicieux sur mon compte.

Il se mit à rire au lieu de me soulager. Je lui fis des reproches amers , le traitant

tant d'ingrat & de perfide. Alors il prit un ton sérieux, & me protesta qu'il soutiendrait toujours mes intérêts; qu'au reste nos liaisons n'avoient été connues de personne; & que mes soupçons timides lui avoient arraché la plaisanterie, dont j'avois été choquée. Ne craignons rien, ma chere, ajouta-t-il nous pouvons en sûreté nous donner des assurances mutuelles de notre amour; rien ne pourra corrompre nos plaisirs.

Je ne puis comprendre ce discours, interrompis-je; car d'où viendrait ce changement dans la conduite de votre famille à mon égard, si l'on ne nous soupçonnoit pas d'une intrigue amoureuse? Je vous avouerai, dit il, qu'ils ont conçu un soupçon de cette nature; mais c'est à l'égard de vous & de mon frere Robert; car cet étourdi ne dissimule point sa flamme, ainsi que moi; il ne cesse de faire votre éloge en présence de ma mere & de mes sœurs. Il publie hautement qu'il

est résolu de vous épouser en peu de jours & que vous y avez même consenti. Ces derniers mots m'effarouchèrent. Moi , m'écriai-je, consentir à épouser votre cadet ? ai-je une main à donner ? ne l'avez vous point reçue il y a un an , & ne m'avez vous point dit que j'étois toute à vous en attendant les cérémonies de l'église ? Il me parut interdit quelques moments , puis se jettant à mes genoux , qu'il baigna de ses pleurs ; oui , dit-il , je suis tout à vous & vous êtes toute à moi , & notre amour est un lien plus indissoluble que le mariage. Mais agissons doucement , ajouta-t-il ; faisons en sorte que ce jeune étourdi ait plus de discrétion dans ses discours. Je veux même l'éloigner de la maison paternelle , & en moins d'un an j'espère que nous verrons nos feux consacrés aux pieds de l'autel. En disant ces mots , il s'élança sur moi & me combla de tendresse. Je fus néanmoins surprise qu'il borna son ardeur aux

ac-



accolades; car ce n'étoit point son usage  
 ordinaire, d'ailleurs l'occasion étoit des  
 plus belles; car il n'y avoit personne à la  
 maison. Je crus même entrevoir un air  
 sombre & rêveur, auquel il n'étoit pas  
 accoutumé, ce qui me fit faire mille tris-  
 tès réflexions. Je scus un jour après,  
 qu'il avoit eu un entretien avec son frere  
 à mon sujet, car il m'en fit un détail fort  
 circonstancié. Il me dit que son cadet  
 étoit toujours dans les mêmes sentimens  
 & prêt à m'épouser sans le consentement  
 de sa famille, & qu'il ne doutoit pas qu'il  
 ne pût obtenir le mien. Et vous, interrom-  
 pis-je brusquement, ne croïez-vous pas que  
 je scaurai rejeter son offre? Il verra néan-  
 moins que mon choix est bien déterminé.  
 Tant mieux, ma chere, reprit ce perfide  
 amant, mais permettez que je continue en-  
 core un moment. J'ai fait des remontrances  
 sérieuses pour détourner mon frere de son  
 projet, mais il n'entend point raison: il dit  
 qu'il préfere votre personne aux plus ri-  
 ches

ches partis de la province. Alors il me demanda ce que j'étois résolue de faire. De m'en tenir, repliquai je, à mon premier choix, & de lui fermer la bouche ainsi qu'à toute la famille en leur disant que je suis l'épouse du frère aîné.

Je m'aperçus qu'il étoit un peu effrayé de ma résolution. Il me conseilla toutefois de ménager sa mere qui étoit d'une humeur acariâtre. Car si elle soupçonnoit, ajouta-t-il, qu'il y eût la moindre intrigue entre nous, elle bouleverseroit toute la maison, toute son espérance est fondée sur moi; elle prétend m'unir à la meilleure famille de notre province, de sorte que vous ne feriez pas mal de profiter de l'occasion & d'épouser mon frere au plutôt, ce qui sera pour vous un parti fort avantageux.

Ces mots acheverent de me désespérer; tout mon sang s'émut; j'eus seulement la force de le regarder d'un air d'indignation & je tombai évanouie. Il me prit  
en-

entre les bras & à force de secousses & de baisers me fit reprendre mes sens; mais j'étois si foible que je ne pus préférer un seul mot.

Il essaya alors de me convaincre de la nécessité de cette démarche par mille argumens spécieux qui ne m'en imposèrent pas. En revanche, je lui reprochai son ingratitude, son infidélité après la promesse qu'il m'avoit faite de m'épouser, en vertu de laquelle je m'étois prêtée à ses infâmes plaisirs. Il resta comme pétrifié quelques momens; ensuite me jura qu'il auroit toujours de l'amitié pour moi, mais qu'il ne pouvoit se résoudre à coucher avec une personne qu'il prévoyoit devoir être un jour l'épouse de son frere. En prononçant ces mots, il sortit brusquement de l'appartement & me laissa dans la situation la plus affreuse. J'eus même un accès de fièvre qui m'obligea à garder ma chambre pendant six semaines. Les médecins m'avoient abandonné dès



le commencement; mais mon tempérament l'emporta & sur la maladie & sur leurs remèdes. A mon mal succéda une noire mélancolie, & les Docteurs déclarèrent que j'étois atteinte d'amour. Toute la famille se mit à m'examiner, mais j'éludai leur curiosité par mes réponses & en contenant ma flame.

L'aîné, qui me voïoit quelquefois, me dit qu'un jour à table, s'étoit élevée une dispute violente sur l'état de ma maladie. La meré m'avoit envoieé un morceau à manger; elle voulut sçavoir ni j'avois de l'appétit. La servante qui me soignoit, lui dit que je n'avois rien mangé & que je ne me porterois jamais bien, attendu que ma maladie étoit incurable, puisque c'étoit l'amour. Plût au Ciel, reprit le cadet, qu'elle fut amoureuse de moi; elle ne languiroit pas longtems; car je lui donneroïis un remede infallible. Fy, petit drôle, dit la mere, comment pouvez-vous parler de la sorte? Madame,  
re-

répliqua le fils , il feroit cruel de voir mourir une aimable personne , quand on est à portée de la guerir par un moien si facile & si doux. Mais , interrompit la mère , épouferiez vous une personne qui n'a pas un fol de bien ? N'est - on pas assez riche , dit Robert , quand on a une belle femme & d'une humeur spirituelle ? Les sœurs commencement alors à décrier ma figure & me trouverent mille défauts que je n'avois pas.

Cependant cette affaire me troubla l'esprit ; je pleurois incessamment & mes soupirs s'étoient même fait entendre à la dame de la maison , qui eut la bonté de monter dans mon appartement. Elle me consola par ses discours & m'assûra qu'elle conservoit toujours pour moi sa première amitié ? Mais , ajouta-t-elle , il faut que vous répondiez à une question que je vais vous faire. N'y auroit-il pas quelque liaison entre vous & mon fils Robert ? Madame , lui répondis-je , vous

pouvez être assurée du contraire. Il est vrai que votre cadet tient des discours qui pourroient faire naître de pareils soupçons, mais c'est l'effet d'une jeunesse étourdie, & ceux qui veulent vous faire accroire de telles choses, sont des personnes malicieuses.

La vieille dame parut satisfaite de ma réponse, & m'embrassa tendrement. Elle me demanda même si j'étois bien servie; je lui dis que je n'oublierois jamais les soins qu'on avoit pris de moi & que je lui en aurois la principale obligation.

En rentrant dans la salle à manger, elle trouva les freres & les sœurs aux prises. Les uns soutenoient mes intérêts, les autres m'accabloient d'injures. La bonne dame mit fin à leur dispute en leur racontant ce qui s'étoit passé entre elle & moi.

Cela est faux, repliqua Robert, car je lui ai souvent dit que je l'aimois & elle le sçait bien, mais elle ne peut pas se persuader que j'agis de bonne foi. Véritable.



blement il faudroit qu'elle fût folle ; reprit la mere, si elle se mettoit dans la tête, qu'un jeune homme de qualité voudroit épouser une fille qui n'a pas le premier fol ; je sçais même qu'elle n'a jamais conçu une pareille idée. Mais vous, mon fils Robert, ajouta-t-elle, êtes vous sérieux, ou ne faites vous que badiner ? Ma foi, Madame, reprit le fils, je vous dirai la chose tout vraiment. Je l'aime à la folie, & je voudrois pouvoir l'épouser dès demain. Hélas ! interrompit la mere en jettant un profond soupir, voilà un de mes fils perdu ! On n'est pas perdu, dit Robert, lorsqu'on tombe entre les mains d'une sage & jolie femme. Ce sont de belles paroles, reprit la mere, mais si vous persistez dans ce dessein, vous êtes un jeune homme ruiné à jamais.

Tous ces discours me furent rapportés fidèlement par l'aîné. Ils ne contribuèrent pas peu à ma guerison. Je commen-

gois à me lever & à faire un tour dans le  
 jardin , où je vis bientôt que malgré toutes  
 les protestations , j'étois regardée  
 d'un œil assez indifférent dans la maison.  
 Je résolus de faire connoître mes senti-  
 mens à la dame & de lui demander en  
 même-tems mon congé. Elle me reçut  
 d'un air fort affable , & lorsque je lui dis  
 que je sortirois de sa maison pour n'y plus  
 causer de trouble , elle laissa couler quel-  
 ques larmes. Je vous croyois , dit-elle ,  
 une personne dangereuse par l'amour que  
 mon cadet avoit conçu pour vous , mais  
 en voyant cette démarche de votre part ,  
 j'admire votre vertu , & si mon fils per-  
 sévère toujours dans les mêmes senti-  
 mens , je serois charmée de vous unir  
 ensemble. Sans me laisser le tems de di-  
 re un seul mot , elle fit appeller Robert.  
 Mon fils , lui dit-elle , il ne tient qu'à  
 vous d'être heureux , si vous aimez cette  
 demoiselle ainsi que vous me l'avez sou-  
 vent dit. Madame , s'écria le fils , en  
 se

se jettant à ses genoux , comment pouvez vous douter de ma passion après avoir vû les preuves que j'en ai données. Si je l'aime , grand Dieu ! Ah ! Madame , vous me rendez l'homme du monde le plus heureux , mais au nom de l'amour ne différez pas plus long-tems mon bonheur. Elle fut touchée de sa tendresse & nous assura que dès ce soir même notre mariage s'accompliroit ; qu'à la vérité son mari étoit à Londres pour vaquer à ses affaires , mais qu'elle pouvoit répondre de lui & qu'ainsi son consentement étoit donné. Robert impatient de toucher au comble de sa félicité , fort brusquement & court chez le Curé de la paroisse , qui se rendit sur le champ à la maison & nous unit ensemble avec toutes les cérémonies de l'église. L'indifférence de l'aîné m'avoit fait accepter la proposition ; cependant une chose m'embarraçoit. Je craignois que son cadet en m'embrassant au lit ne découvrit d'abord la différence qu'il  
se



se trouve entre une femme & une pucelle. Pour lui ôter la connoissance de ce mystere, nous lui fîmes avaler au souper maintes & maintes razades de vin de champagne. Cette ruse produisit l'effet, que l'aîné s'en étoit promis.

Mon mari fut mis au lit yvre mort, de sorte que le matin il ne se souvenoit pas s'il avoit eu affaire à moi ou non. Je lui fis accroire qu'il s'étoit comporté en galant homme, quoiqu'à la verité il ne m'avoit point touchée, mais j'étois sûre par ce moïen qu'il ne feroit plus en droit de faire des raisonnemens sur mon compte.

Nous avons vécu ensemble dans la maison de son pere pendant cinq ans; rien d'intéressant ne nous est arrivé dans cet intervalle. Mon mari avoit d'assez bonnes qualités, mais il abrégea ses jours par l'usage des liqueurs fortes. Il me laissa deux enfans & environ douze cens livres sterling. Ma belle mere voulut avoir soin des enfans, que je lui céдай sans repugnance

gnance, car je n'avois jamais aimé leur pere. Aussi sa mort ne fit-elle pas grande impression sur mon esprit, non qu'il ne fût tendre & complaisant, mais la vue de son frere, qui vivoit au château & dont j'idolâtrois l'image, m'occupoit au point que je commettois avec lui tous les jours & toutes les nuits, l'inceste & l'adultere du moins en imagination.

Après les funérailles de mon mari, je me retirai à Londres. J'étois une jeune & riche veuve, j'avois lieu d'attendre à mes pieds une foule d'adorateurs. Aussi s'en présenta-t-il dès les premiers jours. C'étoient pour la plupart des marchands; car j'avois loué un appartement dans leur quartier. Mon hôte, qui étoit un drapier, voulut être de la partie. Sa sœur, jeune écervelée, entreprit de me procurer tous les plaisirs de la saison; elle me menoit à la promenade, aux spectacles & aux assemblées. Tous les soirs nous avions chez nous une cohue de jeunes gens,

gens, qu'elle avoit priés pour tenir compagnie, disoit-elle, à la belle veuve. Depuis ce tems-là je n'eus d'autre nom, que celui qu'elle n'avoit donné. Mais parmi toute cette foule amoureux, je n'en découvris pas un qui me parlât seulement de mariage. J'avois déjà été la dupe de l'amour; je voulois rester dans le veuvage ou me marier, & pour me marier il me falloit un parti avantageux.

J'avois une inclination pour les gens de qualité; je m'apperçus que ces Messieurs me tenoient toujours des propos hors de place. Ceux qui me faisoient des discours plus raisonnables, c'étoient des négocians crasseux qui avoient croupi dans un comptoir. Je ne méprisois point l'état de marchand; mais j'en voulois un qui eût aussi l'air gentilhomme, qui fût en état de me mener avec grace à la cour ou au théâtre; En un mot, un marchand qui ne porteroit pas le commerce sur son visage, ni l'empreinte de son tablier sur son habit.

Je



Je trouvai enfin cet animal amphibie, ce gentilhomme bourgeois; mais je tombai dans le piège que j'avois tendu moi-même. Je ne lui eus pas plutôt produit mes especes, qu'il commença un train de vie à ne pas durer longtems. Eh! bien, ma chère, me dit-il un jour, j'ai envie de vous montrer l'université D'oxford & je veux que vous y paroissiez en dame de qualité, & moi comme un Lord. Il faut que je fasse ce personnage-là pendant une semaine. Mais comment y irons nous, lui dis-je; car je ne puis monter à cheval, & le chemin est trop long pour le faire en carrosse. On peut aller par-tout, reprit-il, en carrosse à six chevaux. En effet, il nomma le jour; un magnifique carrosse fut loué avec six chevaux, un cocher, un postillon, deux laquais, un écuyer & un page à grand plumet. On le qualifioit dans toutes les auberges de Milord, & vous pouvez croire qu'on n'oublia pas de me prodiguer

guer le nom de Comtesse & de Milady. Nous arrivâmes ainsi à Oxford, & j'avouerai pour l'honneur de mon mari qu'aucun gueux dans toute l'Angleterre n'auroit mieux joué le rôle, qu'il avoit entrepris. Nous fumes voir les curiosités, que renferme cette célèbre université; nous parlâmes à deux ou trois jeunes bacheliers, à chacun desquels nous promîmes de le faire précepteur du fils aîné de Milord. Après avoir étalé notre magnificence pendant quelques jours, nous prîmes la route de Northampton voyageant toujours en gens de distinction. Aussi nous en coûta-t-il pour notre qualité; car à notre retour à Londres nous avions dépensé en neuf jours de tems au delà de 100 livres sterling. Nous continuâmes ce train pendant deux ans; les actions de mon mari, à la dépense près, ne font pas assez intéressantes pour demander un recit particulier. Il suffit de dire qu'il fut un jour arrêté pour dette, & conduit à  
la

la maison de l'arrêteur, d'où il me fit tenir un billet pour me prier de me transporter à l'endroit. Je ne fus pas surprise de cet événement, je m'y étois longtems attendue, & j'avois même eu soin d'écarter quelques bagatelles pour mon usage en cas d'accident. Il m'avoua franchement qu'il s'étoit attiré ce malheur par son extravagance; que sa perte étoit irréparable, & qu'en conséquence il me conseilloit de m'en retourner à la maison & de faire mes dispositions pour en emporter les meilleurs effets pendant la nuit. Quant à moi, ajouta-t-il, je suis résolu de me sauver d'ici & de gagner le pays étranger, d'où vous recevrez de mes nouvelles. La seule chose qui m'inquiète, c'est le tort que j'ai fait à votre fortune. Je reconnus à ce discours que mon mari avoit les sentimens d'un Gentleman; c'est en cette qualité que je l'avois pris, & il ne démentit jamais son caractère. Il est vrai qu'il avoit mangé



tout mon bien & qu'il me réduisoit à la triste nécessité de voler ses créanciers pour subsister.

Je le quittai la larme à l'œil, & ne le revis jamais depuis ; car il trouva le moyen de se sauver d'entre les mains de l'arrêteur & de passer en France. Il m'écrivit une lettre à son arrivée, & je n'ai plus entendu parler de lui. Dans cette lettre il me marqua un endroit, où il avoit engagé 20 pieces de toile fine pour 30 livres sterling, qui en valoient au-delà de 90. Il m'envoya en même tems le billet du prêteur & un ordre de les retirer en payant l'argent. Je le fis, & j'en eus dans la suite plus de 100 livres en les vendant en détail à des personnes de ma connoissance.

J'avois recueilli des débris de mon mari environ 500 livres sterling, mais ma situation étoit singulière. J'étois une veuve enforcée ; car j'étois mariée sans avoir de mari, & je n'osois me remarier, quoi  
que

que je sçusse que mon époux ne reviendroit jamais en Angleterre, quand même il vivroit encore 50 ans.

Dans cet embarras extrême, je jugeai qu'il falloit chercher un appartement dans un quartier éloigné & changer de nom. Je choisis le quartier de la monnoye, où je louai une petite chambre, & ayant pris l'habit de veuve, je me fis appeller Madame Flanders.

Mon dessein étoit d'y mener une vie obscure, mais je me trouvai en peu de jours entourée d'une foule de gens, qui ne m'avoient jamais vu auparavant. Les femmes n'étoient pas en grand nombre dans ce quartier, car c'est un lieu privilégié pour les débiteurs. Je vis bientôt qu'une jolie femme est de grande ressource pour les hommes dans leurs afflictions; car tel qui dinoit à crédit dans l'auberge, trouvoit toujours un écu ou deux quand il s'agissoit de régaler une femme qu'il aimoit.

Cependant je tins contre toutes leurs attaques , mais malheureusement j'eus le sort de la maîtresse de Milord Rochester, qui le recevoit chez elle sans lui accorder d'autre faveur ; c'est-à-dire , j'eus le nom d'une p.... sans en goûter les plaisirs ; ce qui me détermina à changer de quartier , d'autant plus que je me dégoûtois de la compagnie. En effet c'étoit affreux de voir des personnes qui étoient plus que ruinées , dont les familles étoient des objets d'horreur pour eux & de charité pour les autres , dépenser dans la débauche le dernier sol , sans faire réflexion à l'avenir , ou plutôt pour éteindre dans leurs cœurs tout sentiment de honte & de repentir.

Mais je ne suis pas faite pour prêcher ; je dis seulement qu'ils étoient de francs scélérats qui me révoltoient ; car ils agissoient non seulement contre leurs consciences , mais même contre la nature. Je voyois souvent des soupirs entrecouper  
leurs



leurs chansons bachiques & amoureuses ; il leur échapoit même des traits , qui indiquoient assez le fond de leurs ames. J'en entendois qui après avoir fait une débauche en femmes ou en vin , s'écrioient : Hélas ! ma pauvre Betty ou ma pauvre Molly (c'étoient les noms de leurs femmes) il faut cependant que je boive encore un coup à ta santé. On voyoit le lendemain cette pauvre Betty ou Molly se présenter à eux avec trois ou quatre enfans , qui avoient été mis à la porte , & qui manquoient de pain. Leurs peres après avoir donné quelques larmes à la nature , les renvoyoient , alloient chercher du remede à leur chagrin dans la débauche , & ainsi ils se perdoient sans ressource.

Leur conduite me suggéroit mille réflexions ; je voulois sortir de ce lieu abominable , mais je ne sçavois où donner de la tête , car mes finances s'épuisoient à vue d'œil.

J'avois lié connoissance avec une voi-

fine d'un excellent caractère ; elle étoit veuve, ainsi que moi, mais plus à son aise. Son mari avoit été Capitaine d'un vaisseau marchand, qui avoit échoué en revenant des Indes occidentales. Sans cet accident le voyage eut été des plus considérables : le capitaine non content d'avoir sauvé sa vie, mourut de désespoir ; la veuve poursuivie des créanciers se réfugia dans le quartier de la monnoie, où elle trouva le moyen d'accommoder ses affaires. Elle me fit part de cet accommodement, & sçachant que j'étois là par choix & non par nécessité, elle m'offrit un appartement dans sa maison de Redriff, où il y avoit apparence, disoit elle, que je trouverois un bon parti, car ce quartier étoit habité uniquement par des maîtres de vaisseau.

J'acceptai son offre généreuse ; je restai environ six mois avec elle ; pendant ce tems l'aventure qu'elle m'avoit prédite, lui arriva ; un Capitaine se présenta & épou-

épousa la veuve. Je n'avois en pour adorateurs qu'un charpentier & quelques bas officiers. Il étoit difficile d'attraper un Capitaine : il y en avoit de deux sortes. Les uns étoient en train de faire fortune, c'est-à-dire, ils avoient un vaisseau. Ces Messieurs ne se marioient jamais qu'avec des personnes riches. Les autres, qui n'en avoient que le nom, vouloient une femme avec une somme d'argent pour acheter au mari une partie de la cargaison, afin d'encourager les marchands à s'y intéresser, ou du moins une femme qui par le moyen de ses amis pût procurer à son époux le commandement d'un bon vaisseau. Comme je n'étois point riche & que d'ailleurs j'étois déstituée d'amis, je me trouvois dans le cas de rester longtemps dans un triste veuvage.

Je sçus par expérience que les mariages à Londres ne se faisoient pas comme en province. L'amour n'y avoit nulle part, c'étoit l'intérêt seul qui les dirigeoit.



L'argent rendoit une femme agréable à tous égards; c'étoit toute la beauté que les hommes cherchoient dans leurs épouses. Il est vrai qu'ils demandoient une autre espece de beauté dans leurs maîtresses; pour être put... il falloit un joli minois, une taille fine, & une conversation spirituelle.

D'un autre côté, le sexe avoit perdu le privilège de la résistance, de sorte qu'à la premiere question il falloit absolument répondre oui, ou renoncer absolument au mariage; car un homme étoit sûr de trouver son fait ailleurs. Les femmes étoient, pour ainsi dire, exposées en vente; on en trouvoit à tout prix.

D'ailleurs les hommes ne se faisoient aucun scrupule d'aller en bonnes fortunes, sans avoir le moindre droit d'y prétendre. Ils se trouvoient même offensés, si une femme s'avisait de les interroger sur l'état de leurs affaires. J'en eus un exemple frappant dans la personne d'une

jeu-

jeune demoiselle, qui demouroit dans notre voisinage, & avec qui j'avois lié une très-étroite connoissance. Un Capitaine lui faisoit sa cour, car elle étoit riche de deux mille livres sterling. Sa curiosité l'excita un jour à s'informer dans un cercle de jeunes personnes, des mœurs & de la fortune de son amant. Il n'en fut pas plutôt averti, qu'il se rendit chez elle & lui reprocha en termes amers la liberté peu commune qu'elle avoit prise à son égard ; ajoutant qu'il ne l'incommoderoit plus de ses visites après une démarche pareille de sa part. Il ne dissimula pas en public son mécontentement, de sorte que j'appris bientôt cette affaire. Je fus d'abord chez mon amie, où nous tinmes Conseil sur cette matiere importante. Elle m'ouvrit son cœur, & je fus surprise de voir qu'elle n'osoit faire éclater son ressentiment sur la conduite du Capitaine, quoiqu'elle en fut outrée ; au contraire elle regrettoit la perte qu'elle venoit de

faire, d'autant plus qu'une autre personne, moins riche qu'elle, s'étoit attiré les regards du même Capitaine.

Je traitai ce sentiment de bassesse & de pusillanimité; je lui fis entendre, que toute pauvre que j'étois, je mépriserois un homme qui voulut se donner à moi sans autre recommandation que la sienne; mais qu'une personne qui avoit du bien, n'étoit point dans le cas ordinaire de tant de femmes, qui sont obligées de prendre des maris tels qu'ils se présentent; en un mot que si elle souffroit de pareils affronts, toutes les dames du quartier se mocqueroient de sa timidité; que d'ailleurs il y avoit une façon d'humilier le Capitaine & ses semblables, sans quoi les femmes feroient les plus malheureuses créatures du monde. J'ajoutai que si elle suivoit mon avis, elle parviendrait en peu de jours à se venger du Capitaine & à la ramener à sa porte. La demoiselle sourit à ces paroles, & me fit entrevoir  
que



que si le Capitaine revenoit, elle n'auroit pas la force de le faire attendre longtems dans son anti chambre.

Cependant elle goûta mon conseil; & comme le Capitaine avoit fait accroire aux dames de notre quartier, qu'il avoit quitté sa maîtresse de son propre mouvement, j'insinuai à la demoiselle qu'il falloit soutenir le contraire en déclarant hautement qu'elle avoit renoncé à ce parti comme peu convenable; que d'ailleurs c'étoit un homme d'un mauvais naturel & dont les mœurs étoient fort corrompues. Ce dernier article se trouvoit vrai à la lettre, mais je m'apperçus que mon amie, loin d'en être effrayée, s'en applaudissoit dans le fond.

Ce stratagème eut tout le succès imaginable. On déchira le Capitaine dans toutes les assemblées femelles; comme je passois la plupart de mon tems en visites frivoles, j'entendois toujours quelque nouveau trait qu'on ajoutoit au portrait de

de ce perfide amant. Je ne manquai pas d'y mettre mon mot ; je le fis passer pour un homme ruiné , à qui il falloit absolument un riche parti pour le remettre sur ses pieds ; je leur appris que les propriétaires du vaisseau alloient lui en ôter le commandement pour le donner à un autre , qui pouvoit y employer une bonne somme d'argent. J'ajoutai même qu'il avoit déjà une femme à Plymouth , & une autre aux Indes Occidentales , ce qui est assez l'usage de ces Messieurs-là.

Il n'en fallut pas davantage pour voir notre vengeance pleinement satisfaite. Le pere de la jeune demoiselle , à qui le Capitaine s'étoit adressé après avoir quitté mon amie , lui défendit l'entrée de sa maison. Il se présenta à d'autres personnes , qui le réjetterent comme un imposteur & un débauché. Son nom fut tellement sifflé dans tout le quartier , qu'il fut obligé de le quitter & de tenter fortune à l'autre côté de la riviere. Sa renommée

le devança partout ; il ne put trouver entrée dans les bonnes maisons de Ratcliff. Il est vrai qu'il auroit pu avoir cent femmes au lieu d'une ; mais elles n'étoient pas ce qu'il cherchoit.

Je suggérai encore une ruse assez ingénieuse à la jeune personne de ma connoissance. Il s'agissoit de persuader à un de ses parens, qui étoit marié, de la visiter deux ou trois fois par semaine dans un magnifique équipage & avec une brillante livrée. Dès la première visite il attira toute l'attention du voisinage ! Je ne manquai pas d'aller répandre la nouvelle ; je le fis passer pour un homme, qui avoit mille livres sterling de rente, qu'il venoit offrir à mademoiselle ; j'ajoutai même qu'elle alloit passer dans un plus beau quartier de la ville, parce que notre rue étoit trop étroite pour recevoir les carrosses de Monsieur & de sa famille.

Ce fut alors qu'on rit de la belle manière aux dépens du Capitaine, qui étoit prêt



prêt à se pendre. Il écrivit à la demoiselle les lettres les plus passionnées, demandant pardon de sa témérité & la priant de lui accorder un rendez-vous pour justifier sa conduite à ses yeux.

Il lui fut permis de venir, & la demoiselle se vengea pleinement de l'affront qu'elle avoit reçu. Pour qui me preniez vous, lui dit-elle, en prétendant que je vous donnasse ma main sans vous connoître. Vous croyiez apparemment que j'étois une de ces pauvres femmes, qui sont obligées de recevoir le premier Chrétien qui se présente à elles. Au contraire, si vous ne me faites voir sur le champ l'état de vos affaires, je ne veux plus entendre parler de vous. Il faudra aussi que vous me répondiez sur certains points, qu'on allégué contre votre personne. Ensuite elle lui expliqua les discours qu'on avoit tenus, & que j'avois inventés contre lui; mais il satisfit en honnête homme à toutes ses questions. Il apporta un certificat

tificat signé des propriétaires du vaisseau pour prouver qu'il y étoit intéressé, il amena aussi deux témoins qui déposèrent qu'il n'avoit point de femme à Plymouth ni aux Indes occidentales. En un mot, elle humilia tellement son esprit hautain, qu'il devint l'amant le plus humble, le plus modeste, & en même tems le plus empressé.

La demoiselle comprit alors que, si notre sexe est avili aux yeux des hommes par la grande facilité de la plupart des femmes, nous pouvons cependant avec un peu de fermeté maintenir vos privilèges, & même en certaines occasions nous venger d'eux.

Elle continua long-tems ce même rôle. Elle ne rebuta point son amant par des manieres hautaines & dédaigneuses, car elle ne craignoit rien tant que de le perdre; mais par une politique raffinée elle obtint de lui tous les éclaircissements, qu'elle demandoit, sans qu'il osât  
lui

lui faire la moindre question à son tour.

En un mot, il ne fut que trop heureux de l'obtenir à quelque prix que ce fut. Elle lui ceda 1400 livres sterling, & le restant (car elle en avoit 2000) fut mis à part pour ses menus plaisirs.

Cette histoire pourra servir d'instruction à notre sexe. Les demoiselles verront qu'il n'y a qu'à se tenir fermes contre les premières attaques des hommes & qu'elles pourront ensuite capituler à discrétion.

Mais pour revenir à mes propres affaires, je me trouvois maintenant fort embarrassée. Il me falloit absolument un mari pour me mettre à mon aise; mais pour me procurer cet animal, j'avois besoin de toute mon industrie. Il couroit un bruit que je n'avois pas de bien; c'étoit assez pour ruiner mon projet de mariage. On me donnoit de l'esprit & de la beauté; mais on me refusoit l'essentiel c'est-à-dire, de l'argent.

Je



Je vis qu'il étoit nécessaire que je cherchasse un autre quartier & que je prisse un autre nom. Je communiquai cette pensée à la femme du Capitaine, dont j'avois été la confidente. Je ne craignis pas de lui exposer l'état de mes affaires, qui commençoient à décliner; car je n'avois que 300 livres sterling de reste avec une assez bonne garde-robe, une montre d'or & quelques diamans de peu de valeur. Ma chere & fidèle amie me conseilla de prendre exemple sur ces hommes, qui ayant peu de bien font valoir leur mérite auprès des femmes; elle entreprit de diriger mes pas elle-même dans cette affaire épineuse. Nous convinmes que je la qualifierois de cousine, qu'en cette qualité je me rendrois chez un de ses parens en Campagne avec des lettres de recommandation qu'elle me donneroit. Je suivis son conseil, qui me réussit parfaitement bien. Elle vint me rejoindre à la Campagne quelques jours après avec son mari, &

m'appellant toujours sa cousine, elle insista que je viendrois passer un mois chez elle à Londres, car elle avoit loué une belle maison dans un autre quartier de la ville. On fit accroire au mari que j'avois au-delà de 1500 livres sterling, que j'attendois de grands biens à la mort d'un parent.

Le Capitaine ne manqua pas de publier cette nouvelle. Il n'en fallut pas davantage pour m'attirer une foule d'adorateurs. J'avois besoin des avis de ma confidente pour fixer mon choix sur la personne qui me convenoit, car il s'agissoit de trouver un amant qui ne s'aviserait pas d'approfondir l'état de mes affaires, mais qui s'en tiendrait uniquement à l'ouï-dire. Elle me montra cette personne, & m'enseigna la façon dont je devois le conduire.

Je donnai un libre cours aux sermens & aux protestations d'amour, qu'il me tint, quoique je sçusse qu'elles n'étoient fondées que sur mes prétenduës richesses. Il falloit néanmoins en lui cachant ma pau-

pauvreté, sonder sa situation ; car si je me laissois tromper , nous étions ruinés l'un & de l'autre , & si je ne lui faisois aucune question intéressée , il pouvoit croire que c'étoit l'effet de ma pauvreté.

Je faisois donc semblant en toute rencontre de douter de la sincérité de son amour , en lui disant qu'il n'aimoit que mon bien. Il protestoit que ma personne seule le charmoit & qu'il ne faisoit aucune attention aux biens de la fortune ; je lui disois toujours que je ne pouvois y ajouter foi.

Un matin qu'il étoit venu dans ma chambre il tira de son doigt sa bague à diamans , & écrivit les paroles suivantes sur un un carreau de la fenêtre.

*Je vous aime sincèrement.*

Je le priai de me prêter sa bague , & j'écrivis dessus.

*C'est le jargon de tout Amant.*

Il reprit la bague & continua ;

*Votre vertu est assez de richesse.*



J'ajourai.

*L'argent est la vertu qui t'intéresse.*

Le feu lui monta au visage, dès qu'il vit que j'étois si prête à lui répondre, & dans une espece de rage il jura qu'il me surpasseroit bientôt. Ensuite il continua;

*J'aime votre personne & méprise votre or.*

Je ne tardai pas à y joindre ce vers,

*Je suis pauvre: voyans, que dites-vous  
ensor?*

C'étoit avouer une triste verité; je ne sçais ce qu'il en pensa. Cependant il me prit entre ses bras & m'accabla de caresses. Alors prenant une plume & sortant un morceau de papier de sa poche (car le diamant ne répondoit pas à sa vivacité,) il écrivit ces mots;

*Soyez pauvre, pourvu que vous soyez ma  
femme.*

J'arrachai la plume & lui fis cette réponse;

*Mais n'en seriez vous pas fâché au fond  
de l'ame.*

Il parut piqué de ce doute, d'autant que je le mettois par mon opiniâtreté dans le cas de me contredire, ce qui ne s'accordoit pas, disoit-il, avec son amour ni même avec la bienséance. Mais, ajouta-t-il, puisque je suis en train de versifier, permettez moi de continuer.

*Que l'amour seul cause tous nos ébats.*  
J'écrivis;

*Elle aime assez qui ne vous haït pas.*

Il fut charmé de cet aveu & mit bas les armes. Je n'eus pas raison de mon côté d'être mécontente de lui, car c'étoit l'homme du monde le plus spirituel & le plus joyeux. Il me prit cependant un remords de conscience. J'avois de la répugnance à tromper un aussi honnête homme; mais ses bonnes qualités me faisoient espérer qu'il prendroit la chose mieux que toute autre personne. D'ailleurs je lui avois déclaré que je n'étois pas riche, de sorte qu'il ne pourroit jamais me reprocher de l'avoir trompé.

Depuis ce tems-là il renouvela ses instances pour obtenir ma main. J'étois si sûre de lui, que je le traitois avec beaucoup d'indifférence, car je croyois que cette froideur me donneroit un grand avantage, lorsqu'il s'agiroit de lui exposer l'état de mes affaires, ce qui devoit arriver tôt ou tard.

Je lui dis un jour que je lui sçavois gré du compliment qu'il m'avoit fait, en me proposant le mariage sans aucun éclaircissement sur ma situation, & qu'il étoit juste que je lui rendisse le même compliment; mais vous me permettez, ajoutai-je, de vous demander une seule question, à laquelle il ne tiendra qu'à vous de satisfaire, ou non. Dites-moi donc où vous comptez vous fixer & de quelle manière nous nous établirons?

Il m'expliqua alors sans la moindre difficulté l'état de ses affaires; il me dit que la meilleure partie de son bien étoit à la Virginie; qu'il en recevoit tous les ans

en-



environ 300 livres sterling, mais qu'il en auroit le double, s'il y faisoit sa résidence. En un mot je fus convaincue qu'il avoit de quoi m'y entretenir fort honnêtement. Je lui dis cependant que je n'avois pas grande envie de me transporter dans ce païs-là, parce que je n'étois pas en possession d'un bien proportionné à sa fortune. Il répondit généreusement qu'il ne demandoit pas à sçavoir ce que je pouvois lui donner, mais qu'il se trouveroit trop heureux de posséder ma personne; que d'ailleurs je ne le suivrois pas en Amérique, si je n'y étois portée d'inclination.

C'étoit plainement contenter mes vœux, & je dois cette victoire à l'indifférence que j'ai témoignée dans le cours de cette affaire. Il me pressa enfin de lui donner la main; je crus que je ne devois plus différer mon bonheur, car je l'aimois à l'adoration.

Nous fumes mariés en aveugles; car

il n'étoit pas à beaucoup près si riche que je l'avois cru, & ma fortune ne répondoit pas à ses espérances. Je ne sçavois de quelle façon je devois lui remettre ma dot, ce qui étoit absolument nécessaire; mais un jour que nous nous entretenions sur quelque matière indifférente, je dis tout d'un coup. Mon cher, il y a quinze jours, que nous vivons ensemble, & vous ne sçavez pas encore si votre femme vous apporte du bien ou non. Je suis content de vous avoir, répliqua-t-il, & vous sçavez que je ne vous ai jamais fait pareille question. J'en suis d'accord, repris-je, mais il n'en est pas moins de mon devoir de vous en informer. J'ai cependant une petite difficulté. Le Capitaine Stevens (c'étoit le mari de ma confidente) a débité à mon insçu que j'étois beaucoup plus riche que je ne le suis. Vous ne devez pas vous en inquiéter, interrompit mon époux; si le Capitaine Stevens a exagéré votre bien, ce n'est pas votre

faute

faute. Quand vous n'auriez pas le fol, vous ne m'aurez pas trompé, car vous m'avez souvent dit que vous étiez pauvre. Je le repete encore, interrompis-je; je ne suis pas riche, cependant j'ai une bagatelle à donner. Alors je sortis de ma poche des billets de banque, pour la somme de 50 livres sterling que je lui présentai en disant que ce n'étoit pas encore le tout. Il reçut cette somme avec d'autant plus de joie, qu'il commençoit à croire que mes richesses se borneroient à mes habits de soie, ma montre & quelques autres bijoux que je portois.

Deux jours après, je feignis avoir affaire près de la bourse & m'étant absentée pour l'espace d'environ une heure, je revins avec la somme de 50. livres sterling en especes, que je lui remis. Enfin la semaine suivante, je me transportai dans l'appartement, que j'occupois avant mon mariage, & je lui en rapportai le reste de mes billets de banque, qui faisoient



180 livres sterling. Je lui donnai en même tems 20. guinées, que je prétendois avoir reçu pour mon dividend d'un créancier, qui m'en devoit 600, & qui venoit de faire banqueroute. A présent, mon cher, lui dis-je, je suis au désespoir de n'avoir plus rien à vous offrir. J'ajoutai que sans la banqueroute de ce créancier, j'aurois été en état de lui apporter au moins 1000. livres sterling; qu'au reste je lui avois tout donné sans réserve, & que je lui en aurois donné vingt fois autant, si je l'avois eu.

Ma franchise l'enchantait; & je me trouvais de mon côté fort heureuse d'être son épouse sans qu'il eût à me reprocher une supercherie; car il n'y a rien de plus dangereux que de tromper un amant; on est sûr qu'il se vengera dès que l'occasion s'en présentera.

Mon mari ayant reçu ma dot, se disposa à en faire un bon usage. Ses terres à la Virginie étoient en très-mauvais état.

état. Ses fermiers le voloient , de force que sa présence y étoit absolument nécessaire. Il me proposa le voyage en me vantant les avantages qui en résulteroient & qui nous mettroient en état d'y faire une figure très-considérable. Il m'assura qu'il y avoit une maison bien meublée , où demeurait sa mere avec une sœur ; mais qu'à notre arrivée il les feroit passer dans une autre maison , qui appartenoit à sa mere pour sa vie & qui lui reviendrait après sa mort.

Je donnai mon consentement sans la moindre répugnance , & nous nous embarquâmes quelques jours après.

Notre trajet ne fut point des plus agréables ; car outre deux tempêtes qui pensèrent submerger notre vaisseau , nous rencontrâmes un pirate qui nous enleva presque toutes nos provisions. Il avoit même contraint mon mari à passer sur son bord , mais à force de prières & de larmes je le leur arrachai. Enfin nous arrivâ-

arrivâmes à la Virginie, où nous fumes reçus avec les plus grandes démonstrations de joye & de tendresse par la mere de mon époux.

Nous y vecumes ensemble, car je ne voulus pas absolument que ma belle-mere nous quittât ; cette bonne femme avoit mille égards pour moi. Mon époux redoubloit aussi de tendresse, de sorte que je me croyois la femme du monde la plus heureuse lorsqu'un singulier événement vint tout-à-coup troubler ma félicité.

Ma belle-mere étoit d'une humeur fort enjouée ; elle se plaisoit sur-tout à me raconter des histoires divertissantes tant sur le païs, que sur les gens qui l'habitoient.

Entr'autres, elle me fit sçavoir que la plupart des habitans y étoient venus dans un état très-médiocre ; qu'en général il y en avoit de deux sortes. Les uns y avoient été vendus par les maîtres des vaisseaux pour servir en qualité de domestiques.



mestiques, comme on les appelle, quoi-  
 que ce soient de véritables esclaves; les  
 autres ont été relégués dans la colonie,  
 après avoir été trouvés coupables en  
 Angleterre de vols & de crimes qui mé-  
 ritoient la potence. Quand ils arrivent  
 ici, ajouta-t-elle, nous ne mettons nul-  
 le différence entr'eux; nous les achetons  
 & les employons au travail des champs.  
 Dès que leur terme est expiré (car il y  
 en a de condamnés à sept ans d'esclava-  
 ge, d'autres à quatorze) le Gouverneur  
 leur assigne des terres à cultiver pour leur  
 propre usage. Ils y plantent du tabac &  
 sèment du blé, & à force d'industrie par-  
 viennent souvent à faire fortune. Nous  
 avons aujourd'hui, ajouta-t-elle, des per-  
 sonnes, qui ont frisé la corde, à la tête  
 de la magistrature & de la milice du  
 pays.

Ici ma mere s'arrêta un moment, &  
 ensuite me dit d'un air de confiance  
 qu'elle étoit du second ordre de ces habi-  
 tans.

tans, qu'elle avoit en une affaire à Londres où elle s'étoit trop hazardée, & qu'ayant été prise sur le fait, on lui avoit fait la grace de l'exiler en Amérique. Pour preuve de ceci, voyez, dit-elle, cette marque. Elle ôta un gaud, & me montra une main très belle, marquée d'un fer chaud. Je ne pus retenir mes larmes, mais ma mere me consola en me disant qu'il n'y avoit rien d'étrange dans cette disgrâce, & que personne n'en faisoit un mystere; vous connoissez, ajouta-t-elle, Monsieur Raney, Major de notre milice; c'étoit un des plus fameux filous de Londres; Monsieur Banrey, qui est juge de paix, y gagnoit aussi sa vie à voler les petites boutiques. Ils sont marqués l'un & l'autre, ainsi que plusieurs encore que je pourrois vous nommer.

Nous raisonnions souvent sur cette matiere; la vieille trouvoit toujours quelque nouvelle histoire pour m'amuser. Je pris

la

la liberté un jour de lui demander familièrement la sienne. Elle me la raconta avec une naïveté qui m'étonna. Je sçus donc qu'étant jeune elle avoit été entraînée en mauvaise compagnie à Londres. Sa mere l'envoyoit souvent porter de la viande à une de ses parentes, qui étoit en prison. Cette prison étoit l'école de l'iniquité. Ma mere m'affura que cet endroit corrompoit plus de jeunes gens que le reste de la ville. C'est Newgate, ajouta-t-elle, qui peuple cette colonie.

Elle continua ensuite son histoire avec un détail si circonstancié, que j'en étois fort inquiète; mais lorsque je lui entendis prononcer son nom, je pensai m'évanouir. Ma mere appercevant mon désordre, m'en demanda la raison. Je lui dis que les maux qu'elle avoit soufferts, avoient fait une forte impression sur mon esprit, & je la priai de m'épargner le reste d'un recit aussi mortifiant. Mais pourquoi s'alarmer de mes aventures passées,



sées , reprit-elle ? Pour moi je les regarde toujours d'un œil satisfait , puisque je leur dois le bonheur de me trouver ici. Elle finit son histoire en me disant qu'à son arrivée en Amérique elle avoit trouvé un bon maître qui après la mort de sa femme l'avoit épousée ; que de ce mariage elle avoit eu mon mari & ma belle-sœur ; qu'enfin à force d'industrie elle avoit augmenté son bien considérablement sur-tout depuis seize-ans , que son mari étoit mort & l'avoit laissé entre ses mains.

A peine eut elle achevé ce récit , que je me retirai dans mon cabinet pour donner un libre cours à mes pleurs. Que l'on se figure quelle étoit ma douleur , lorsque je réfléchis que cette femme étoit absolument ma véritable mere , & que depuis trois ans j'avois couché avec mon frere. J'avois eu deux enfans de ce concubinage incestueux , & je portois le troisieme.

Je me considérai comme le plus malheureuse femme du monde. Si ma mere ne m'eut parlé de ses aventures, j'eusse été innocente ; car ce n'eut point été un crime de coucher avec mon mari, que je ne connoissois pas pour être mon frere.

Le trouble où étoit mon esprit, m'empêchoit de prendre le moindre repos. J'aurois peut-être trouvé quelque soulagement en dévoilant le mystere ; mais c'en étoit assez pour me perdre. Je dissimulai mes peines autant que je pus, mais lorsqu'il falloit me mettre au lit de mon mari, ses caresses me révoltoient , & il ne s'en apperçut que trop bien. Il attribuoit ma conduite à un dégoût mêlé d'indifférence , & j'essuyois en conséquence mille disgraces de sa part. Je ne pouvois cependant me résoudre à découvrir le secret, de sorte que je vecus encore trois ans avec lui, mais sans avoir aucun enfant. Cette découverte m'avoit déjà fait faire une fausse couche.

E

Mon

Mon mari m'avoit fait une promesse en Angleterre de m'y ramener, si je ne me plaisois pas en Amérique. Je saisis donc l'occasion de lui en parler. Je me plaignis de ses mauvaises manieres & de sa jalousie; je lui fis entendre qu'il vaudroit mieux pour moi de me retirer chez mes amis en Angleterre, & procurer par ma retraite la tranquillité à l'un & l'autre.

Il fut tellement piqué de cette proposition, qu'il commença à me maltraiter; il m'accusa de vouloir le ruiner, & prétendit enfin que, bon gré malgré, je resterois en Amérique.

Ce discours renouvela mes craintes. D'ailleurs comme il ignoroit le mystere affreux de ma naissance, il agissoit en bon pere de famille. Je lui dois cette justice; il étoit industrieux & donnoit tous ses soins à assurer un établissement solide à ses enfans.

Cependant il étoit absolument nécessaire que je me séparasse de lui; je ne le re-



gardois plus comme un mari , mais comme un frere, avec lequel j'entretenois un commerce incestueux.

Les ennemis de notre sexe ont souvent dit que quand nous prenons une chose en tête, le diable ne nous en feroit pas démordre. En effet j'étois résolue de réussir dans mon projet à quelque prix que ce fut. Mes instances auprès de mon mari étoient inutiles ; la seule personne qui pût me faciliter ce dessein, c'étoit ma mere. Je lui développai la principale cause de ma conduite. Je lui dis qu'elle-même avoit occasionné la rupture entre mon mari & moi, par le récit fatal de ses aventures, sur-tout en m'enseignant le nom qu'elle avoit porté à Londres ; que le trouble, où m'avoit jetté son discours, avoit été l'effet de la même cause. Enfin je lui appris mon véritable nom , qui étoit le sien , avec des circonstances si frappantes de ma naissance, qu'elle ne douta plus que je ne fusse

cette enfant qu'elle avoit mise au monde dans la prison, & qu'elle avoit laissée en telles & telles mains à son départ de l'Angleterre pour l'Amérique.

Cette nouvelle lui causa une surprise extrême; elle avoit peine à se ressouvenir du passé en prévoyant la confusion où toute la famille se trouveroit; mais les circonstances, que je lui avois citées, s'accordoient si bien avec son histoire, qu'elle n'eut pas un mot à répliquer. Au contraire me prenant entre ses bras; elle me mouilla de ses larmes, & après un assez long silence (car la douleur avoit étouffé sa voix) misérable fille, s'écria-t-elle, quel mauvais esprit t'a conduite dans cette partie du monde? & dans quelle situation, grand Dieu! dans les bras de ton propre frere. Malheureuse enfant, mariée à mon fils! Ma fille & mon fils coucher ensemble & avoir des enfans! Que deviendrons nous, hélas! après cet exécrationnable inceste? que ferons nous, que di-  
rons

rons nous ? La pauvre femme s'épuisa enfin & tomba sur sa chaise. Je n'eus pas la force d'ajouter une seule parole. Je pris donc le parti de me retirer & de laisser ma mere à ses réflexions ; car elle en avoit plus à faire que moi. Les miennes étoient déjà faites.

Nous eûmes bientôt un second tête-à-tête sur le même sujet. Ma mere vouloit oublier l'histoire qu'elle m'avoit racontée elle-même, & se flattoit que les principales circonstances pourroient m'échapper ; car elle leur donna une tournure tout-à-fait différente, & retrancha plusieurs particularitez intéressantes ; mais je pris la liberté de la corriger & de mettre les faits dans tout leur jour, de sorte que désespérant du succès de cette ruse, elle recommença ses exclamations & ses blasphêmes. Quand elle eut achevé de se plaindre, nous délibérâmes sur la conduite qu'il falloit tenir à l'égard du mari. Le point étoit très délicat, & nous ne



sçavions de quelle maniere il recevroit la nouvelle. En cas qu'il jugeat à propos de la publier, comme cela pouvoit arriver, (car il étoit d'une humeur prompte & emportée) nous étions ruinées, ma mere & moi. D'un autre côté les loix lui permettroient de me renvoyer : il est vrai que ces mêmes loix m'autorisoient à lui demander ma partie du bien, mais où trouver de quoi fournir aux frais de la justice? Nos enfans étoient bâtards & par conséquent incapables de réclamer leur légitime. Enfin peut-être se jetteroit-il entre les bras d'une autre femme & me laisseroit abandonnée à la misere?

Ma mere étoit du même sentiment à ce sujet, de sorte que nous ne sçavions à quoi nous déterminer. Nous tenions souvent conseil ensemble, & enfin elle me suggéra un moyen, qui lui parut le plus commode, mais auquel j'avois peine à me conformer. Ma fille, me dit-elle, il faut absolument que vous restiez

tiez attachée à votre mari jusqu'à ce que nous trouvions une occasion plus favorable de lui relever ce grand mystere. Je lui répondis, qu'il m'étoit impossible de cacher plus longtems le trouble qui m'agitoit, & que je voulois en informer mon mari, dès le vivant de ma mere; car si je n'en parlois qu'après votre mort, ajoutai-je, on me prendroit pour une folle, d'autant que je n'aurois plus de témoin pour certifier cette aventure singuliere.

Nous convinmes enfin que je prendrois un milieu entre le sentiment de ma mere & le mien; c'est-à dire, que nous travaillerions de concert à faire consentir mon mari à mon retour en Angleterre; qu'après mon départ, ma mere lui en feroit sentir la cause peu à peu avec toute la discrétion que demandoit la délicatesse de cette affaire.

Cette résolution étoit tout-à-fait de mon goût; car je détestois ce mari, & ses caresses me révoltoient au point que je re-

doutois l'heure où il falloit monter ce lie incestueux.

Quelques jours après , nous fimes la proposition à mon mari , mais il la rejeta brusquement & ne voulut point prêter l'oreille à nos remontrances. Comme il soupçonnoit que j'étois mécontente de lui , il changea de conduite & me montra dès lors plus de complaisance & de tendresse.

Un jour que nous nous reposions après notre repas dans le bocage de notre jardin , il me dit mille choses agréables sur nos petites disputes , & m'assura que j'aurois lieu de m'applaudir de ses manieres dorenavant.

Je ne répondis que par un soupir , dont il parut fort surpris. M'en ayant demandé la cause , je lui dis , après un moment de silence , que je me trouvois heureuse , à une chose près , qui me tourmentoit l'esprit , & que j'avois une peine infinie à la lui communiquer. Il me pressa vivement



ment à partager avec lui ma douleur ; je lui dis que la crainte de troubler son repos m'en avoit empêché jusques-là ; qu'il suffisoit que je fusse malheureuse sans empoisonner sa vie par la connoissance d'un secret affreux.

Ma réponse ne fit que piquer sa curiosité ; il me reprocha le peu de confiance que j'avois en lui , & m'assura qu'il apporteroit tous les soins possibles à calmer mes inquiétudes. Si quelques traits, ajouta-t-il, qui nous sont échappés dans notre emportement, vous font impression , je les oublie dès ce moment. Puissai-je aussi tout oublier, lui répondis je, mais ce trait est trop enraciné dans mon cœur pour jamais sortir de mon esprit.

Il cessa alors de m'importuner me priant de faire en sorte que notre tranquillité n'en fut jamais interrompuë.

Ce n'étoit pas ce que cherchois ; au contraire je m'attendois qu'à force de prières il m'arracheroit un secret, qui étoit

prêt à éclater. Je lui ouvris même ma pensée en lui promettant de lui reveler cette affaire mystérieuse à certaines conditions que je prescrirois. Vous n'avez qu'à les proposer, dit-il, j'y souscrirai de tout mon cœur.

Je le priai alors de me promettre sur sa parole d'honneur & par écrit, qu'il ne me maltraiteroit pas, s'il voyoit que je n'étois que la cause innocente des malheurs qui pourroient s'ensuivre de ma déclaration.

Il n'y a rien de plus raisonnable, interrompit mon mari; je ne suis pas un homme à vous blamer pour ce qui n'est pas de votre faute. Je vous en donne ma parole d'honneur & je suis prêt à la confirmer par écrit.

Je courus chercher une plume, de l'encre & du papier. Il écrivit les conditions que je lui dictai & les signa de son nom.

Entr'autres, il étoit marqué qu'il ne me sçauroit pas mauvais gré de ne lui avoir

pas

pas fait part de ce secret auparavant ; & que comme il n'y avoit que nous deux d'intéressés, il n'en parleroit à personne qu'à ma mere.

Après qu'il eut apposé son nom à mes conditions, je le priai de recevoir avec une entiere soumission à la providence divine le coup le plus terrible peut-être, qui soit jamais tombé sur aucune famille.

Je ferai tout ce qui dépendra de moi, repliqua mon mari, pourvû que vous ne me teniez plus en suspens, car vos préliminaires m'assassinent.

Eh ! bien , lui dis-je , j'ai laché un mot dans ma colere, il y a quelques années, que vous avez entendu. J'ai déclaré que je n'étois pas votre femme légitime, & par conséquent que nos enfans ne l'étoient pas non plus. La chose n'étoit que trop vraie, puisque je suis votre sœur & vous mon frere, enfans de la même mere, qui est dans cette maison , & qui ne sçauroit nier la vérité d'un fait , que les  
cir-



circonstances les plus évidentes ont constaté.

Son visage pâlit à ces paroles affreuses, & ses yeux prirent un air égaré ; je craignis les suites de ce changement, & lui fis ressouvenir de sa promesse dans les termes les plus pressés, mais voyant qu'il tombait en défaillance, je lui donnai un verre de Rum, qui est la liqueur ordinaire de ce pays-là.

Dès qu'il eut repris l'usage de ses sens, je lui expliquai de quelle manière j'avois fait cette horrible découverte ; que le récit des aventures de notre mère m'en avoit laissé entrevoir les principales circonstances, & que sans cette conversation j'aurois apparemment resté toujours dans l'ignorance.

Ce que vous dites, est juste, repliqua mon frere, mais je vous avouë que ma surprise est extrême ; cependant le mal n'est pas sans remede. Oui, vous fortirez de cet embarras, sans que vous soyez  
mê-

même obligée de passer en Angleterre  
Je n'ai qu'un obstacle à lever, & je puis  
le faire.

Il prononça ces paroles d'un air déterminé, mais je ne soupçonnai point son dessein qui étoit de se tuer, persuadée que ceux qui commettent ces actions téméraires, n'en parlent jamais, ou que ceux qui font de pareilles menaces, ne sont point assez hardis pour les exécuter.

Cependant sa résolution se fortifioit de jour en jour, & avoit tellement opéré sur son esprit, qu'à la fin il se pendit à une poutre de sa chambre. Heureusement un Nègre de la maison entendant du bruit y accourut, & coupa la corde avant qu'il fut entièrement étranglé.

Le trouble & le désespoir regnoient dans la famille. La santé de mon frere declinoit à vue d'œil ; il avoit une maladie de langueur qui l'entraînoit au tombeau. Sa situation fit renaître en moi tous les sentimens de tendresse que j'avois autrefois  
con-

conçus pour lui; j'essayai de le consoler & de dissiper le chagrin, dont il étoit dévoré. Je lui persuadai enfin, que mon absence pourroit contribuer à son rétablissement, & ayant obtenu le consentement de ma mere, je m'embarquai pour l'Angleterre avec une très-riche cargaison, dont mon frere me fit présent.

Avant mon départ, nous fumes d'accord qu'un mois après mon arrivée à Londres, il publieroit à ses voisins la nouvelle de ma mort, afin qu'il put se remarier si l'occasion s'en présentoit. Il promit de m'écrire en sa qualité de frere & de me faire part de son bien; il m'assura qu'à sa mort (s'il mouroit avant moi) il me laisseroit une pension honnête pour le reste de mes jours. En effet il retint tous jours pour moi une tendre amitié, mais malheureusement je ne scus pas en profiter, ainsi qu'on le verra dans la suite de mon histoire.

Notre vaisseau mit à la voile pour l'Angle-



gleterre au mois d'Août. Le plaisir de revoir ma patrie après huit ans d'absence, m'étoit fort sensible ; mais hélas ! j'ignorois les malheureuses aventures que le sort m'y préparoit.

Notre traversée fut assez favorable ; nous arrivâmes sur la côte d'Angleterre en trente deux jours ; une tempête violente nous obligea de relacher à Kinsale en Irlande. Nous y restâmes environ treize jours pour raccommoder nos voiles & agrets ; ensuite de quoi ayant remis en mer, le vent nous força de gagner le port de Milford dans la principauté de Galles. J'étois encore éloignée de ma destination, qui étoit la ville de Bristol, où mon frere avoit ses principales correspondances ; mais ayant une fois mis pied à terre, je renonçai à l'océan qui avoit causé tous mes malheurs, & résolus de prendre la route de Londres avec mes habits, mon argent & mes papiers.

J'arrivai à Londres en deux semaines ;  
&

& quelques jours après , je reçus une lettre du Capitaine , par laquelle il me marquoit que le vaisseau étoit arrivé à bon port , mais que dans un troisieme orage , qu'il avoit essuyé , la cargaison avoit reçu un dommage considérable. Cette nouvelle me détermina à me transporter sur l'endroit pour recueillir les débris de ma fortune , d'autant plus que les deux amis , ( le Capitaine de vaisseau & sa femme ) que j'avois autrefois connus à Londres , étoient morts depuis quelque tems. En arrivant à Bristol , je trouvai la cargaison en très mauvais état , de sorte qu'après la vente , je me vis réduite pour tout bien à trois cens livres sterling. Avec cette somme je me rendis à Bath , plutôt pour chercher quelque nouvelle aventure que pour prendre les bains ; car je me sentoiss toujours un penchant extrême pour le plaisir.

Bath est un endroit fertile en galanterie , rempli de pieges , que se tendent  
mutuel-

mutuellement l'un & l'autre sexe. J'étois résolue de mettre à profit tous les avantages , dont la nature m'avoit douée , sans cependant blesser les regles de la bienséance. Je cherchois un mari qui put me faire un établissement honnête. Mais hélas ! je n'avois dans le fond qu'une foible barriere à opposer à la ruse & la force de mes séducteurs.

Je ne fus pas longtems à Bath sans lier connoissance avec des jeunes personnes de mon sexe , dont j'avoue que l'exemple & les discours ne contribuerent pas peu à ébranler ma vertu. Nous vivions dans les délices , entourées d'une foule d'adorateurs , qui nous étourdissoient de leurs fleurettes ; mais la dépense étoit excessive , mes finances diminuoient à vue d'œil , ce qui me causoit mille tristes réflexions dans des momens sérieux. Cependant , je n'eus garde de m'y trop livrer , me flattant toujours qu'un bon parti raccommoderoit mes affaires en peu de tems.



Je fus bientôt détrompée ; Bath n'étoit pas un endroit comme il y en a à Londres à s'attirer l'attention d'un bon marchand ou d'un Capitaine de vaisseau. A Bath les hommes ne cherchent point des femmes, mais des maîtresses, & tous les soins qu'ils apportent, ne tendent qu'à corrompre les cœurs & séduire l'innocence.

En effet je reçus de tems en tems des propositions assez galantes, mais comme l'intérêt ne s'y trouvoit pas, j'eus la force d'y résister. Je me comportai toujours de maniere à fermer la bouche à la médifance ; les personnes que je voyois plus particulièrement étoient gens d'un caractère posé & qui ne cherchoient en apparence que l'amusement de la conversation. Cependant je vis bientôt que l'amour s'en mêloit. Un cavalier d'une aimable figure prit tant d'affection pour ma personne qu'il passoit la plupart de son temps chez moi. Ses soins étoient em-

pressés

pressés, mais respectueux, & je me flattois que j'en tirerois un très bon parti. Mon hôtesse étoit une de ces vieilles femmes, qui ont renoncé à la galanterie, mais qui l'encouragent dans les autres. Elle s'aperçut aisément des longs entretiens que nous avions ensemble & conçut le dessein bizarre de nous unir plus étroitement par son entremise. Elle commença par répéter au jeune homme ce qu'elle m'avoit entendu dire plus d'une fois, sçavoir, que j'étois une veuve arrivée en dernier lieu de la Virginie, d'où j'avois apporté une cargaison considérable, qui avoit été endommagée, & que j'en attendois d'autres en peu de tems.

D'un autre côté, la vieille me fit un portrait fort avantageux de mon amant. Elle le connoissoit, disoit-elle, pour une personne de probité, d'une bonne famille & très riche. Il est vrai, ajouta-t-elle, qu'il est marié, mais sa femme, qui est tombée en démence reste enfermée chez ses parens.

Cette dernière circonstance ne me re-  
voltoit point ; car j'étois véritablement é-  
prise de sa personne. Nous étions logés  
au même étage, & je le voyois souvent  
entrer dans ma chambre, lorsque j'étois  
encore au lit. Il m'embarraffoit, mais je  
rends justice à sa modestie, il se bornoit  
uniquement à d'innocentes caresses.

Je ne manquai pas d'en informer mon  
hôtesse, qui m'assura que c'étoit son ca-  
ractere. Ensuite me conseillant de le  
laisser faire, elle entreprit de me faire pa-  
yer toutes les bontés, que j'avois pour lui.  
En effet, elle conduisit la chose si adroi-  
tement que le même jour le jeune Cava-  
lier m'interrogea sur l'état présent de mes  
affaires, m'offrant sa bourse en même  
tems. Je le remerciai en l'assurant que j'a-  
vois de quoi m'entretenir modestement  
jusqu'à l'arrivée du vaisseau, qui devoit  
m'apporter une cargaison de la Virginie ;  
qu'à la vérité mes dernières marchandises  
avoient été considérablement endomma-  
gées,



gées, ce qui m'avoit obligé de diminuer ma dépense; que pour cela j'avois congédié ma servante & que je me contenois de mener un train de vie simple & tranquille; qu'au reste sa compagnie avoit beaucoup contribué à me rendre le séjour de Bath agréable, & que j'en demandois une continuation pour toute faveur.

Il s'excusa sur la liberté qu'il avoit prise & se retira. Cependant deux jours après, venant chez moi à son heure ordinaire, après quelques caresses il me reprocha le peu de confiance que je mettois en lui, ajoûtant qu'il ne m'avoit fait aucune question pour satisfaire sa curiosité, mais purement pour m'être utile en cas de besoin; mais comme je refusois ses offres, il me pria de lui promettre que je m'adresserois à lui dans la suite, si j'avois besoin de sa bourse, & que j'agirois avec la franchise d'une amie.

J'acquiescai à cette honnête demande, & dès-lors j'eus moins de retenue avec

lui , quoique toujours avec bienséance. J'étois charmée de l'offre de sa bourse, car la mienne commençoit à s'épuiser; mais j'avois encore trop d'orgueil pour lui en faire la proposition. Cependant mon hôtesse , à qui je devois de l'argent, s'avisa de faire une histoire de son chef, & entrant dans ma chambre, lorsque le jeune homme y étoit, Madame, me dit-elle, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Comment, repris-je, les François ont-ils pris les vaisseaux qui revenoient de la Virgine? Non, interrompit la vieille; mais le garçon que vous avez envoyé hier à Bristol chercher de l'argent, est revenu sans en avoir apporté.

J'étois choquée de cette mauvaise feinte, qui avoit l'air de vouloir en imposer au jeune homme; de sorte que sortant ma bourse de ma poche, où il y avoit douze guinées, je me mis à rire, & lui dis qu'apparemment le garçon se moquoit d'elle puisqu'il m'avoit apporté l'or  
que

que je tenois dans ma main.

Le jeune homme, qui avoit été visiblement révolté par le discours de l'hôtesse, parut charmé de ma réponse. Il me dit même, lorsque la vieille étoit sortie, qu'il espéroit que je me ferois à lui, si l'argent me venoit à manquer, puisqu'il avoit obtenu cette promesse de ma bouche. Je me plaignis de la conduite de l'hôtesse, qui apparemment vouloit être payée, mais je la satisferai, ajoutai-je, dès aujourd'hui. Effectivement j'appellai la servante & lui remis la somme que je devois à sa maîtresse.

Le lendemain m'étant levée de bonne heure & me promenant dans ma chambre, j'entendis la voix de mon voisin qui m'appelloit à lui. Je passai dans son appartement, & le trouvant couché, je m'assis à côté de son lit. Il me prit par la main & me dit à l'oreille, qu'il avoit une question de conséquence à me demander, mais à condition que je lui fe-



rois une réponse sincere. Après avoir un peu badiné sur le mot *sincere*, je promis que je lui répondrois ingenuement. Alors il me pria de lui montrer ma bourse, ce que je fis en riant. J'y avois trois guinées & demie. Est-ce tout l'or que vous avez, me dit-il ? non, repliquai-je, à beaucoup près. Il me pressa de lui produire jusqu'à mon dernier sol ; je rentrai dans ma chambre, & lui apportai une petite boîte, qui contenoit encore six guinées & un peu de monnoie, que je jettois sur son lit, en lui disant qu'il voyoit toutes les richesses, dont j'étois pour-lors en possession. Il les remit dans ma bourse sans les compter, ensuite me pria de lui apporter un sac qui étoit dans un coin de son port-manteau. Il en versa l'or sur son oreiller, & tirant mon bras me fit signe de l'empoigner, Je fis quelque résistance, mais il en remplit ma main, & m'obligea de l'enfermer dans ma cassette.

Depuis ce jour, il trouvoit à tout moment

ment à rédire à mes robes, mes coefferes, & mes dentelles, & me forçoit à acheter tout ce qu'il y avoit de plus rare & à la mode. Je le faisois avec un plaisir secret, car j'aimois la parure à la folie, mais toujours avec une feinte répugnance pour mieux ménager, disois-je, l'argent qu'il m'avoit prêté, & que je voulois lui rendre au plutôt. Il fut offensé de ma délicatesse & m'assura qu'il ne m'avoit point prêté cet argent, que c'étoit un foible retour pour toutes les bontés, que j'avois eues pour sa personne; qu'il me donneroit aussi une servante, & qu'il se feroit un plaisir doresnavant de manger régulièrement à ma table. On peut croire que je n'y perdis rien dans la suite.

Nous vecumes ainsi environ trois mois, qu'il lui prit une idée de s'en retourner à Londres & de m'y mener dans sa chaise. Avant d'entreprendre ce voyage, il fut obligé de se rendre à Shepton dans le

Comté de Somersset pour des affaires de famille, où il tomba dangereusement malade. Il envoya un domestique à Bath me chercher. J'y volai avec empressement, & fis tant auprès de lui qu'il se laissa transporter dans une litiere à Bath, où l'air étoit meilleur, & les Médecins un peu moins ignorans.

Sa maladie dura encore six semaines ; je le soignai pendant ce tems-là jour & nuit, car je craignois beaucoup de perdre une personne que j'aimois & dont j'avois lieu d'attendre mille bienfaits.

En effet, dès que sa santé fut rétablie, il me força d'accepter cinquante guinées en récompense, disoit-il, des tendres services, que je lui avois rendus pendant sa maladie.

Nous nous mêmes ensuite en chemin pour la capitale. La premiere nuit il ne se trouva à l'auberge, qu'une chambre à deux lits. L'hôte nous dit bonnement que si j'étois la femme de Monsieur, un seul

lit



lit nous suffiroit, mais que si je n'étois que cousine, nous pouvions nous reposer dans ces deux lits aussi honnêtement que si nous avions chacun notre chambre. En disant cela, il tira un grand rideau, qui pouvoit servir de cloison. Cela suffit, dit mon compagnon, pourvû que vous nous donniez un bon souper. Nous nous promenâmes dans le jardin en attendant l'heure du repas.

Après le souper, nous bûmes quelques verres de vin de champagne, qui nous égayerent, & nous firent tenir quelques propos badins, mais d'ailleurs très-modestes. C'étoit la vertu par excellence de ce jeune homme; car il sortit de la chambre pendant que je me deshabillai, & se coucha même sans chandelle. Etant au lit, il commença à plaisanter sur notre chambre, & m'assura qu'un seul lit eut été suffisant, qu'il pouvoit coucher tout nud dans le mien sans m'offrir la moindre indécence. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que

que vous ne soyiez la personne du monde que j'aime le plus ; mais par cette raison je me ferois un scrupule de flétrir votre honneur. Pour preuve de ceci , permettez seulement que je passe dans votre lit. En disant ces paroles , il se leva & malgré la feinte résistance , que j'opposai , se glissa entre mes bras. Je ne m'attendois pas qu'il me tiendrait la parole qu'il m'avoit donnée ; je me flattois même du contraire ; cependant il ne fit autre chose que me caresser toute la nuit & se leva de bonne heure sans avoir même touché au centre de l'amour.

Cette aventure doit paroître singulière à tous ceux qui sçavent de quelle maniere les loix de la nature opèrent dans le corps humain. Ce n'étoit pas faute de vigueur, car mon compagnon de lit étoit jeune & des plus robustes.

Nous continuâmes ainsi votre route couchant toujours ensemble & ne prenant que des familiaritez innocentes ; mais Sa-  
lo-

lomon a dit que celui qui aime le danger, y périra. Ce fut précisément notre cas, quoique la faute me doit être entièrement imputée. Un soir après notre arrivée à Londres, ayant bû un peu plus qu'à l'ordinaire, nous nous mîmes au lit, & après quelques folies amoureuses, je lui dis que pour une fois je le dégageois de sa parole. Il me prit au mot & rompit dans un moment toutes les barrières que l'innocence avoit mises entre nous. Ayant une fois trouvé le chemin, il y revint dans la suite à plusieurs reprises, & je changeai le cher & sacré nom d'amie pour l'infâme titre de put... n.

Une chose sur-tout m'embarrassoit. Je craignois les suites de cette intrigue, d'autant que je commençois à devenir grosse. Mon amant, à qui je ne cachois rien, m'assûra qu'il auroit le plus tendre soin de l'enfant & de la mere. Il jugea même à propos de me placer chez une accoucheuse à Hammer-smith, qui recevoit  
les



les dames chez elle sans leur demander la moindre question.

Je reçus une somme assez considérable pour les frais de mes couches, mais j'en épargnai autant que je pouvois pour me mettre à l'abri de la misere à tout événement.

Enfin j'accouchai d'un beau garçon à la grande satisfaction du pere, qui venoit me voir tous les jours. Nous laissâmes l'enfant entre les mains d'une nourrice, & je me transportai à Londres où j'avois loué un magnifique appartement.

Nous vécûmes ainsi six ans, pendant lequel tems il n'arriva rien de particulier, excepté trois enfans que je lui fis, dont les deux derniers moururent. Mon amant me procura tous les plaisirs que notre sexe idolâtre : la comédie, l'opera la table, & les promenades étoient mes passetemps ordinaires. En un mot, je faisois des jours tissus de soye & me croyois aussi heureuse que la premiere Duchesse du

Ro.

Royaume, lorsqu'une affaire imprévue vint tout à-coup arrêter le cours de ma félicité.

J'étois allée passer les fêtes de Pâques à une maison de campagne que nous avions aux environs de Londres. Mon ami étoit retenu en ville par quelques affaires de famille. A peine y avois-je été deux jours, que je reçus un billet de sa main, où il me marquoit qu'il étoit tombé dangereusement malade à la maison de sa belle-mère, où je ne pouvois le voir qu'en qualité de garde-malade. Il me prioit en même tems de lui rendre ce service, dont il s'étoit trouvé si bien dans sa dernière maladie. Je me transportai à Londres en toute diligence & me rendis, selon l'adresse qu'il m'avoit envoyée, à la maison de sa belle-mère, qui étoit dans le quartier de Bloomsbury. Il étoit à l'agonie, mais la mère avoit défendu de laisser entrer personne, surtout aucune femme, car son amourette étoit af-

assez connue dans la famille. Je trouvai néanmoins le moyen de m'informer de son état. M'étant déguisée en servante, je demandai comment il se portoit de la part d'une dame de qualité, qui demeurait dans le voisinage. On me répondoit toujours qu'il n'y avoit point la moindre espérance de sa guérison, & que les Médecins l'avoient abandonné. Je scus même par hazard que sa femme étoit au logis, & que sa raison commençoit à lui revenir.

Toutes ces circonstances pensèrent me déranger l'esprit. J'avois un enfant âgé de cinq ans, que je n'étois pas en état d'entretenir; je devois moi-même bientôt être exposée à la plus affreuse misère. Remplie de ces idées, j'allois tous les jours demander de ses nouvelles. Les domestiques m'assurèrent enfin que sa santé se rétablissoit. Je saisis cette occasion pour lui écrire une lettre, où je dépeignis dans les termes les plus touchans ma

triste



triste situation ; je lui représentai son enfant, fruit de nos amours, comme moribond & destitué de tous les secours nécessaires.

Je ne sçais si ma lettre fut d'abord remise entre ses mains, mais je ne reçus sa réponse que quinze jours après. Elle étoit conçue dans les termes suivans.

Madame,

Je suis extrêmement surpris du contenu de votre lettre, d'autant que je vous avois fait sçavoir ma volonté par un billet, qui a été remis le dixhuit de ce mois à votre servante, pour vous le faire tenir. Je ne ferai que répéter ici mes intentions. La main de Dieu vient de me frapper d'un si rude coup, que je me suis vu réduit à l'extrémité. Le flambeau de la mort a éclairé mes yeux. J'ai vu avec horreur l'énormité des crimes, que j'ai commis, & sur-tout le commerce criminel que j'ai entretenu avec votre personne. J'ai pris en conséquence une

G

fer-

ferme résolution d'y renoncer à jamais.

Dieu veuille vous inspirer les mêmes sentimens. En attendant je vous envoie un billet de banque de cinquante pièces. J'aurai soin de l'enfant, que vous laisserez chez la même nourrice. Vous ne ferez pas mal d'aller à Bath où en quelque autre lieu de la campagne, car je ne vous reverrai de mes jours, non que vous m'ayez offensé par votre conduite, mais parce que je veux profiter des sérieuses réflexions, que ma maladie m'a suggérées.

Je suis &c.

Cette lettre acheva de me désespérer; je m'épuisai en exécutions contre ce perfide amant, qui payoit mes plus tendres faveurs d'une noire ingratitude. A ces accès cependant succéderent quelques sentimens de piété & de repentir. Je frémissais à la vue de mes péchés: j'étois mariée à un marchand de drap, qui m'avoit quitté par nécessité, mais sans pou-

voir

voir dissoudre mon mariage. Cet obstacle ne m'avoit pas empêché de me remarier, & à qui, grand Dieu! à mon propre frere. Ensuite de cet incestueux concubinage, j'avois vécu six ans en adultere, & à présent je me voyois abandonnée de mes plus chers amis pour prix de mes dérèglements : car mon frere ne faisoit plus réponse à mes lettres.

Je me déterminai enfin à lui écrire une seconde lettre, dans laquelle je lui demandai pour toute grace de me mettre en état de retourner chez mes parens à la Virginie. C'étoit une feinte, dont je me servois pour lui arracher encore une somme d'argent, car je n'avois aucune idée, comme on peut le croire, de faire ce voyage. Il eut encore la bonté de m'envoyer un second billet de banque pour la même somme.

J'avois obtenu de mon frere en Amérique, à force de lettres & d'importunités, un dédommagement modique de la



perte , que j'avois faite par le mauvais état de ma cargaison ; de sorte que mon fond se montoit à présent à environ 450. livres sterling. J'étois d'ailleurs très bien nippée , j'avois des meubles & quelques pièces de vaisselle.

Avec ces matériaux je devois réparer les torts de la fortune. Je me flattois que j'avois encore de la beauté ; aussi prenois-je tous les soins pour en conserver le reste.

Je me fis d'abord passer pour une riche veuve , qui avoit tout son bien à sa disposition. Il y avoit du vrai & du faux dans cette histoire. Il n'en fallut pas davantage pour m'attirer l'attention de quelques gens à bonnes fortunes , & d'une douzaine de petits maîtres ; mais une chose m'embarassoit extrêmement. Je n'avois point de confidente , qui pût m'assister de ses conseils , & je vis alors qu'une femme est à moitié perdue , dès qu'elle est obligée de travailler de son propre chef.

chef. Les hommes ont toujours des ressources , que la foiblesse & la timidité naturelle de notre sexe ne nous permettent gueres de trouver. Je me tins donc sur la défensive, me méfiant de tout le monde, & résolue de ne profiter que de la plus belle occasion. Cependant mon fond diminuoit, & l'intérêt, qui m'en reviendrait en le plaçant, n'auroit pas suffi, à beaucoup près, pour mon entretien, dans une ville comme celle de Londres.

Le hazard enfin m'ouvrit une scène nouvelle. Une vieille femme du nord de l'Angleterre logeoit au second étage de la maison, où j'occupois le rez-de-chaussée. Nous buvions souvent le Thé ensemble. La vieille m'entretenoit sans cesse des avantages de sa province. C'étoit un charmant païs, disoit-elle, les honnêtes gens y étoient affables; l'on y vivoit mieux pour vingt livres sterling par an, que pour le quadruple dans la maudite

ville de Londres, où un procès l'avoit attirée. Comme cette affaire devoit se terminer à la rentrée des juges, qui devoit se faire en moins d'un mois, elle offrit de me conduire à sa campagne, & de m'y entretenir moyennant une pension très-raisonnable.

Je passois dans l'esprit de la vieille pour une très-riche veuve; aussi me prodiguoit-elle mille complimens respectueux depuis le matin jusqu'au soir. Si elle avoit connu le véritable état de mes affaires, elle ne se seroit point avisée de me mener dans sa province, où je devois être sacrifiée à ses intérêts, comme je le découvris dans la suite. Mais il étoit impossible de me duper, car la seule nécessité me faisoit prendre ce parti. Cependant il arriva une affaire, qui récula notre voyage de quelques jours. Je m'étois rendue à l'hôtel de la banque pour y recevoir l'intérêt de quelques billets, que j'y avois placés. J'y connoissois un commis,

qui



qui étoit un fort honnête garçon ; car voulant un jour m'en aller sans avoir reçu tout mon argent , il me rappella & me compta le reste , qui consistoit en une bagatelle , que je n'avois pas remarquée. Ce trait me donna une haute idée de la probité. Je le priai de vouloir m'aider de ses conseils dans une affaire épineuse , où je me trouvois embarrassée , ajoûtant que j'étois une pauvre veuve sans amis & que j'avois grand besoin de ses lumieres. Il me répondit modestement qu'il ne se connoissoit qu'en affaires de banque , mais qu'il se rendroit ce soir même au lieu qui je lui indiquerois , avec un de ses amis , qui étoit un esprit universel & versé en toutes sortes de sciences. Je donnai le rendez-vous dans mon appartement. En effet , je vis arriver ces deux personnes dès ce soir même. Après le Thé , je leur fis un ample détail de ma situation , disant que j'arrivois de l'Amérique où j'avois eu le malheur de perdre mon mari ;

qu'il me restoit une bagatelle d'argent, que je voulois mettre à profit, mais qu'étant destituée d'amis je ne sçavois de quelle façon m'y prendre.

Le Conseiller me dit qu'il ne falloit pas le mettre en banque, car la banque ne payoit aucune intérêt ; mais que si je voulois en acheter des actions, elles me rapporteroient quelque revenu ; que pour toucher ce revenu, il falloit se trouver à Londres, ou acheter les actions au nom d'une personne qui y feroit sa résidence, & à qui l'on pouvoit se fier. C'est pourquoi, ajouta-t-il en souriant, si votre résolution, Madame, est d'acheter des actions, vous ferez fort bien de vous associer un homme discret qui put en avoir soin & de votre personne en même tems.

Je me flattois que ce discours pouvoit être sérieux, mais je sçus bientôt que ce n'étoit qu'un simple badinage, car il étoit marié, sans cependant avoir de femme. Il n'eut pas le tems de m'expliquer cet énigme,

me, car il étoit obligé de se rendre ailleurs, mais il me pria de lui marquer un rendez-vous pour le lendemain. Je lui dis, que je me trouverois chez lui à la même heure. Il me donna sa demeure par écrit & me laissa fort satisfaite de ce premier entretien.

Je fus le voir à l'heure marquée ; il me reçut d'un air poli & gracieux, & entrant d'abord en matière me conseilla de placer mon argent chez quelque fameux banquier, qui m'en donneroit un intérêt raisonnable ; cependant sa délicatesse rencontroit par-tout des difficultez. J'entrevis dans ses raisonnemens tant de probité & de franchise, que je voulus le laisser à sa discrétion. Il ne refusa pas absolument de s'en charger, mais je crains, ajouta-t-il, d'avoir des démêlés avec votre famille, en cas qu'un accident vous arrive. Je le tranquillisai là-dessus, en l'assurant que si je mourois, je n'aurois d'autre légataire que lui ; d'ailleurs je n'avois aucun



héritier, ni parent dans cette partie du monde. Il parut charmé de ce discours, & me demanda pourquoi j'avois tant de bonté pour lui. Je repondis qu'il étoit le seul honnête homme, que j'eusse rencontré depuis plusieurs années; & vous, interrompit-il, la seule honnête femme. Je fouhaiterois que la mienne fut au diable, car c'est une véritable garce. Elle m'a fait plus de mille infidélités, & je vous assure que je ne puis être un Cocu content.

Je voulus détourner la conversation, mais étant en train il me détailla toute la conduite de la femme. Il me dit qu'ayant été obligé de rester en Irlande trois ans, avant qu'il eut obtenu son emploi à Londres, elle avoit eu pendant ce tems-là deux enfans avec un officier; que cependant il lui avoit tout pardonné à son retour; qu'il l'avoit comblée de caresses; mais qu'au bout de quelques mois, elle s'étoit esquivée avec un jeune apprentif,

em.

emportant tout ce qu'il avoit de précieux, de forte, ajouta-t-il, qu'elle est putain par inclination, & non pas nécessité, ce qui feroit un peu plus pardonnable.

Il me pria alors de l'assister de mes lumières à mon tour, mais je répondis que c'étoit une affaire trop délicate; que cependant je le croyois maître de ses volontés, puisque sa femme l'avoit abandonné pour suivre les siennes, que d'ailleurs il ne seroit pas difficile d'obtenir un divorce, en vertu du quel il pourroit se remarier selon les loix.

Cela est juste, repriqua-t-il, mais avant que je travaille à mon divorce, permettez que je vous demande une question. Quand je l'aurai obtenu, voudrez vous me donner votre main?

Je lui répondis qu'il seroit toujours tems d'en parler, après qu'il l'auroit eu; qu'en attendant j'étois obligée pour affaire de me rendre à la campagne, & que sans doute pendant mon absence il trouveroit

veroit plusieurs objets plus dignes de son attention.

Nous ne fîmes que badiner ensuite sur cet article. Il avoit fait préparer un souper élégant, que l'on nous servit vers les neuf heures. Après avoir bû quelques verres d'un excellent vin, il reprit le stile amoureux & m'assura qu'il avoit été épris de ma personne dès le premier moment qu'il m'avoit vue, mais que j'avois achevé de gagner son cœur par la confiance que je lui avois faite. Il ajoûta qu'il n'avoit qu'une grace à me demander. Je répondis que je lui accorderois tout ce qui étoit raisonnable, car je ne le croyois pas capable de rien offrir qui put tourner à mon déshonneur ou désavantage. Il me répéta mille protestations de la plus sincère amitié & de l'amour le plus tendre, en m'assurant que la proposition qu'il alloit me faire, ne tendroit qu'à affermir nos liens indissolublement. Il vouloit en effet, que je l'époussasse avant qu'il eut ob-



obtenu son divorce, à condition néanmoins que je vivrois séparément & qu'il n'auroit pas sur moi les droits du lit conjugal. Je m'applaudissois au fond du cœur de cette résolution, mais il falloit jouer un peu l'hypocrite; c'est pourquoi je la rejettai pour le présent sous prétexte que cette démarche nous seroit absolument inutile, & qu'elle pouvoit nous jeter dans de grands embarras.

Il me proposa alors de signer un contrat avec promesse de l'épouser, aussi-tôt que la permission de divorce lui seroit accordée. Je lui avouai que cette demande étoit la plus raisonnable, mais qu'au reste il ne me croyoit pas assez indiscrette pour me rendre aux premières propositions que l'on me faisoit.

Je voulois par cet air d'indifférence irriter sa passion; car j'ai toujours trouvé ce moyen d'une ressource infinie dans toutes les affaires, que j'ai eues avec les hommes.

D'ail-

D'ailleurs j'avois un autre motif qui me déterminoit à jouer ce rôle. Ma vieille compagne, dont j'ai parlé ci-dessus, avoit fini son procès & me pressoit vivement de l'accompagner dans sa province, où disoit-elle, je ne pouvois manquer d'attraper un bon parti. Je voulois tenter fortune dans ce païs-là avant de me rendre au bourgeois de Londres, car je ne l'aimois pas assez pour le préférer à un parti plus riche. Au pis aller, j'étois sûre de le retrouver chez lui. Je promis en partant de lui donner souvent de mes nouvelles, & de laisser entre ses mains la plupart de mes effets pour preuve de confiance, l'assurant qu'aussi tôt que l'affaire du divorce seroit achevée, je m'en retournerois à Londres, pour traiter avec lui plus sérieusement.

J'avoue que le dessein, qui me menoit en province, n'étoit pas fort louable; mais celui de la vieille étoit diabolique, ainsi qu'on le verra dans la suite. Pen-  
dant

dant le voyage, elle eut pour moi mille égards, m'accablant de politesse, & payant tous les frais. Nous trouvâmes à Warrington, ville du comté de Lancaſter, un carosse à quatre chevaux, qui étoit venu nous chercher de Liverpool. Nous fumes reçus dans cette dernière ville avec beaucoup de cérémonie par un ſoit-diſant gentilhomme, qui, après nous avoir régalé à l'auberge pendant trois jours, nous accompagna à notre deſtination. C'étoit un magnifique château; orné d'un beau jardin; j'y trouvai deux ou trois aimables démoifelles, qui qualifioient ma vieille amie de couſine. J'y fus traitée avec beaucoup de politesse, car ma compagne n'avoit pas manqué de leur dire que j'étois une veuve très riche.

Je découvris d'abord que les gens de la maiſon étoient Catholiques-Romains; je n'en fus pas effrayée, car j'avois encore ma religion à choiſir. Auffi m'accoutumai-je àraiſonner comme eux ſur les points



points dogmatiques de la religion, j'avois plusieurs argumens en faveur du Pape, & des sept sacremens; je traitois Luther & Calvin d'hérétiques, & donnois tous leurs sectateurs au diable. Je m'aperçus que ma prétendue conversion leur caufoit une joye infinie. En effet, c'étoit le meilleur parti que je pouvois suivre, pour y rendre mon séjour de six semaines tranquille.

Au bout de ce tems, la vieille me conduisit à un village près de Liverpool, dans le carosse, qu'un de ses parens lui avoit envoyé, attelé de six chevaux, avec quatre domestiques en très-belle livrée.

Le parent nous reçut à la porte de sa maison, & nous fit monter dans un magnifique appartement où un souper nous attendoit. Dès le lendemain, il commença à me parler d'amour; le parti étoit très-favorable, si je devois m'en rapporter au témoignage de ma prétendue amie,

maie, il n'avoit rien moins que 1500 livres sterling par an, mais la plupart de son bien étoit en Irlande.

Je n'étois pas non plus un objet méprisable; car la vieille, (je ne sçais sur quel rapport) avoit fait accroire à son parent que j'étois riche pour le moins de douze mille livres sterling. L'Irlandois (car je sçus par son accent qu'il étoit de cette nation) n'eut pas plutôt appris cette agréable nouvelle, qu'il redoubla d'empressements & de dépenses. Il ne me quittoit jamais, s'épuisant en protestations d'amour, & deux ou trois fois par jour je recevois des présens de sa main. J'avouë que j'en fus un peu éblouie, car c'étoit un jeune homme d'une aimable figure, grand, bien fait, avec des manières polies & une complaisance extrême. Il me parloit souvent de sa campagne, qui étoit dans la plus belle province d'Irlande, de ses chevaux, de ses écuries, de ses fermiers. D'ailleurs il se disoit al-

lié aux plus nobles familles de ce royaume-là.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ne me fit aucune question sur l'état de mes affaires : il me promit même de me passer par devant un procureur un douaire de six cens guinées par an.

J'étois étourdie de sa générosité & de sa grandeur d'ame ; la vieille me demandoit tous les jours quels équipages il me faudroit, combien de pages, combien de servantes. Je n'avois jamais entendu de pareils discours. On peut s'imaginer que lorsque l'on me proposa le mariage, je ne répondis pas dans la négative. Aussi à peine y eus-je donné mon consentement, que je vis arriver un Prêtre de l'Eglise Romaine pour en faire les cérémonies. C'étoit à dessein, disoit-on, d'éviter l'éclat & les visites.

J'avoue que ma conscience me reprochoit l'espèce d'infidélité que je faisois à mon ami de Londres, qui se donnoit peut-être



être des peines infinies pour posséder ma personne, mais l'état de magnificence où je me voyois élevée, fit bientôt disparaître ces réflexions vulgaires. J'étois dans les bras d'un joli cavalier, qui se faisoit un devoir de me procurer tous les plaisirs, dont j'étois follement idolâtre.

Nous restâmes encore à la campagne environ un mois, que mon mari prit la résolution de m'emmener avec sa parente en Irlande. En conséquence, nous nous mîmes en chemin dans un magnifique équipage que mon mari avoit loué, & en trois jours nous arrivâmes à Holyhead, lieu où nous devions nous embarquer.

La vieille feignit ici une maladie pour retarder notre départ. Un soir qu'elle s'étoit retirée dans son appartement, mon mari me demanda si je n'avois pas quelques affaires à regler à Londres, ajoutant que si j'y avois de l'argent en banque, il vaudroit mieux l'en retirer pour

être placé à Dublin, capitale de l'Irlande. Je lui dis que j'étois surprise de ce discours, d'autant que je ne lui avois jamais donné lieu de former un pareil soupçon. Il est vrai, répliqua-t-il, que vous ne m'en avez point parlé; c'est ma parente qui m'a assuré que vous y aviez une somme assez considérable. Je répondis qu'elle ne m'avoit jamais entendu tenir un pareil propos, & j'insistai qu'on la fit venir pour un moment dans notre chambre, car elle n'étoit point encore couchée. Je lui demandai où elle avoit entendu dire que j'avois une somme considérable en banque. Elle répondit que plusieurs personnes le lui avoient dit à Londres. Mais, repris-je, vous ai-je jamais dit moi même que j'étois riche; & si vous le croyiez, pourquoi m'avez vous conseillée de vous fuivre en province, pour vivre à bon marché? Je crains, ajoutai-je en m'adressant à mon mari, que l'on vous a trompé en me représentant comme une veuve riche, mais  
j'at-

j'atteste le ciel que je n'y pas eu la moindre part. La rougeur monta à son visage, & il m'assura qu'il se contentoit de ma personne, & qu'il n'avoit eu aucun dessein intéressé en m'épousant. J'eus bien garde d'ajouter foi à ses parolles, car à son air distrait & rêvenir j'entrevis que nous étions trompés l'un & l'autre. J'en fus persuadée un moment après, qu'il éclata en injures contre sa prétendue parente ; il la traita de put...n, de voleuse, & enfin la chassa à coups de pied de son appartement. Cette aventure m'effraya tellement que je fus me cacher dans le cabinet, où je donnai un libre cours à mes soupirs. Mon mari étoit tombé en profonde mélancolie ; il se promena environ un quart d'heure dans la chambre ; puis se faisant apporter une plume, de l'encre & du papier, il écrivit une lettre, qu'il cacheta & laissa sur la table. Il descendit ensuite à tâtons & gagna le large si vite,



que lorsque je regardai par la fenêtre, il étoit déjà à un quart de lieue de l'endroit. Je passai dans l'appartement de la vieille & ayant rejeté toute cette suite de malheurs sur son indiscretion, je lui fis part de la fuite de mon mari. Elle se mit à pleurer, me demanda pardon, & m'assûra qu'elle croyoit avoir fait un acte méritoire en nous unissant. C'étoit une fausseté grossiere, mais enfin il n'étoit plus tems de se quereller. Je lui dis de prendre une chaise & de s'en retourner chez elle, ce qui fut exécuté immédiatement. Pour moi, j'étois si confuse que je ne sçavois absolument quel parti prendre. Heureusement je ne manquois pas d'especes; car il ne m'en avoit rien coûté jusqu'à présent. Je payai l'écot, & montant à la chambre pour faire mon paquet, j'y trouvai une lettre qui m'étoit adressée. Elle étoit conçue dans les termes suivans.

MA CHERE,

Je suis le plus misérable de tous les hommes. J'ai trahi une personne innocente, mais je vous jure que c'étoit malgré moi. La vieille diablesse est cause de tous nos malheurs. Comme je ne suis pas en état de vous entretenir selon votre mérite, je vous abandonne, pour ne point dissiper le bien que vous pouvez avoir. Si vous rencontrez quelque bon parti (comme vous le méritez) profitez-en; je ne troublerai jamais votre repos. Je vous souhaite tout le bonheur possible. En attendant je suis &c.

A. E.

Cette lettre n'augmenta pas ma surprise, mais il me falloit tout mon courage pour me tirer de cet embarras. D'abord je résolus de prendre la route de Londres, où j'étois sûre de retrouver un fidèle ami, je veux dire le jeune homme qui m'avoit aidé de ses conseils & qui a-

voit une partie de mon bien entre ses mains. En y arrivant, je louai une petite chambre garnie dans le quartier de Clerkenwell, où j'eus le loisir de réfléchir à mon aise sur cette dernière aventure. J'avoue que je rappelai avec plaisir les momens délicieux que j'avois passés avec le bel Irlandois, mais ces pensées furent troublées par le souvenir de la catastrophe, qui venoit de m'arriver, d'autant plus que j'étois enceinte, & que je ne sçavois dans quel endroit je pourrois commodément faire mes couches.

J'avois soin de visiter souvent le bourgeois à qui j'avois confié mes affaires; il me donnoit toujours les mêmes marques de son amour. Je sçus qu'il trouvaillait avec succès à obtenir un divorce, mais je souhaitois que cette affaire durât encore quelques mois, car il n'eut point été bienséant de l'épouser avant mes couches. J'étois cependant déterminée à ne le point perdre; car il me falloit un mari qui  
eut



eut de quoi m'entretenir. Son amour pour moi étoit constant; il ne l'avoit témoigné dans plusieurs lettres que je reçus de lui à la campagne, & depuis mon retour en ville. D'ailleurs je n'étois point inquiète au sujet de l'Irlandois; il alloit se remarier de son côté, & me laissoit libre de tous mes engagements.

Mon hôtesse s'apperçut aisément que j'étois enceinte; comme ce n'étoit point un lieu propre pour accoucher, elle me pria poliment de chercher quelque autre endroit. Je ne sçavois où donner de la tête; je n'avois qu'un ami, à qui je n'osois confier ce secret. Heureusement l'argent ne me manquoit pas. C'est pour-quoi, après quelques difficultés, je suppliai l'hôtesse de faire venir une sage-femme. J'en vis bientôt arriver une, dont la physionomie me plut infiniment. Elle m'aborda d'un air aisé, & m'offrit ses très-humbles services d'une manière qui m'enchantait. Je lui dis que je ferois

charmée de me transporter à sa maison pour quelques mois, que d'ailleurs je ne lui causerois aucun scandale, car j'étois mariée, mon époux étant allé en province pour ses affaires. Ne nous inquiétez point sur cet article, me répondit l'accoucheuse; toutes les femmes, que je reçois chez moi, sont censées avoir des maris, comme tout enfant doit avoir un pere. Cependant il ne me convient pas d'approfondir votre situation; il suffit que vous aurez lieu d'être contente de mes soins.

Il n'y avoit qu'une chose qui m'embarassoit. Je craignois que les Marguilliers de la paroisse ne me cherchassent querelle, dès qu'ils sçauroient que j'étois accouchée. Je témoignai mon inquiétude à Madame Buley (c'étoit le nom de la sage-femme). Je vous comprends, dit-elle, vous ne sçavez de quelle maniere vous pourrez vous défaire de l'enfant, que vous mettrez au monde. Tranquillisez  
vous

vous; j'entreprends de vous ôter ce fardeau moyennant une bagatelle d'argent. Vous n'avez à présent qu'à vous transporter chez moi, je demeure dans la rue St. Jean à l'enseigne du berceau; mais j'ai une question à vous demander auparavant, à la quelle si vous pouvez satisfaire, le reste ira au mieux.

Je compris aisément ce qu'elle vouloit dire; je la prévins en lui offrant d'avance une douzaine de guinées. Elle ne voulut point les accepter, mais pour faire la chose amicalement, elle me montra l'état de dépense, à laquelle je serois sujette dans sa maison. C'étoit un prix fixe, disoit elle, auquel on ne rabbattoit jamais un liard. Je devois payer la chambre à raison de 20 shellings par mois, deux guinées par mois à la nourrice, une guinée au Ministre pour les fonctions du baptême, cinq guinées pour ses honoraires & une guinée à la servante. Je ne trouvai rien à redire à ce compte, & dès  
le



le jour même je me fis voiturer à l'enseigne du berceau dans la rue St. Jean. J'avois eu la précaution d'envoyer un billet à mon ami, où je lui marquois que j'étois obligée de me rendre à Bristol pour y régler quelques affaires avec le correspondant de mon frere, & que mon absence seroit d'environ trois mois, d'autant que j'y attendrois l'arrivée de la flotte de Virginie.

Je ne puis exprimer les soins que se donnoit Madame Buley à mon égard. Elle m'avoit préparé un très-joli appartement, où j'étois servie par une jeune fille, que je soupçonnai un peu dans le commencement, mais dont j'eus lieu d'être contente dans la suite. Je prenois le chocolat le matin, un bouillon à midi avec un poulet, un morceau de veau où quelque autre plat bien accommodé. Enfin je me portois aussi-bien que mon état pouvoit le permettre.

Mon hôtesse montoit quelquefois dans  
mon

mon appartement. C'étoit une bonne réjouie qui avoit toujours quelque histoire divertissante à raconter. Un jour après m'avoir fait rire aux dépens des jeunes demoiselles, qui venoient accoucher chez elle, (dont cependant elle cachoit les noms) je lui entendis dire qu'elle avoit dans ce tems-là douze filles de joye dans sa maison, quatre filles de condition, & trois femmes, dont les maris étoient absens; je faisois la quatrieme de cette dernière classe. J'ajouterai pour son honneur, que le meilleur ordre & la plus grande décence regnoient dans la maison. Il n'y entroit des hommes que très-rarement, & on ne leur permettoit jamais d'y passer la nuit. Enfin ses manieres étoient si affables, que je résolus de lui développer mes secrets & de profiter des lumieres d'une femme consommée dans ces fortes d'affaires.

Je venois d'accoucher d'un beau garçon, & je voulois sçavoir de quelle manie-

re la sage-femme m'en débarrasseroit. Tout charmant qu'il étoit, je ne pouvois le retenir; mais je n'étois point de ces meres dénaturées qui ne se font aucun scrupule de perdre le fruit de leurs criminelles amours. Mon hôtesse trouva le moyen de me tranquilliser; elle fit venir une jeune paysanne, qui entreprit de se charger de mon enfant pour la somme de 10 livres sterling une fois payé. Madame Buley m'assura que mon enfant ne pouvoit tomber en meilleures mains, que cette femme en auroit les soins d'une mere; qu'au reste elle demeueroit à dix lieues de Londres à un endroit qu'elle me nomma & où il ne tiendrait qu'à moi d'aller de tems en tems & de voir mon enfant, moyennant une bagatelle que je donnerois à la nourrice. Je n'hésitai point à payer les dix livres sterling, avec promesse d'y ajouter des présens proportionnés au soins, qu'elle auroit de mon enfant. La nourrice le prit entre ses bras &



& s'en fut à sa campagne, très-satisfaite du marché qu'elle venoit de conclurre. L'enfant mourut deux mois après.

Ayant remercié Madame Buley du service essentiel qu'elle m'avoit rendu, je lui fis part de la cause, qui m'y avoit déterminée. Elle plaisanta beaucoup sur mon mariage avec l'Irlandois, mais lorsque je lui parlai du parti qui se présentoit à Londres, elle voulut me persuader que mon premier mariage étoit nul ; car, ajouta-t-elle, vous avez dégagé votre parole l'un & l'autre, de sorte que le contract n'est plus valable. Vous ferez donc bien de profiter de l'occasion & de vous marier au premier jour.

C'étoit bien mon intention ; aussi, dès que je fus en état de sortir, je pris congé de mon hôtesse & me rendis à une petite ville sur le chemin de Bristol. De là j'écrivis une lettre à mon confident de Londres, où je lui marquai qu'ayant achevé mes affaires, je m'en retournois

à la

à la capitale, où j'aurois le plaisir de le voir en quatre jours au plus tard.

Son impatience ne lui permit pas de m'attendre ; il me joignit le sur-lendemain à vingt lieues de Londres. Je le vis arriver dans une chaise à quatre chevaux, & l'ayant apperçu d'assez loin, je fis signe au cocher d'arrêter, car j'étois dans la Diligence. Ayant mis pied à terre, j'avançai vers mon amant, qui me reçut avec les plus grandes démonstrations de joye & me plaça à son côté dans la chaise. Alors rebroussant chemin nous gagnâmes la premiere auberge pour prendre des rafraichissemens & nous entretenir plus à notre aise. Mon amant produisit d'abord des papiers, par lesquels il avoit prouvé que sa femme lui avoit été infidèle ; il m'en montra d'autres, où il lui étoit permis de se remarier. Après avoir témoigné une joye excessive sur ce dernier chapitre, il m'invita à faire un tour dans la ville. Notre hôte, qui

devoit

devoit nous servir de guide, nous mena à l'Eglise, qui étoit la plus grande curiosité de l'endroit. Je m'aperçus que mon ami lui demanda à l'oreille d'une voix assez haute, si la maison du Ministre de la Paroisse en étoit éloignée. Il demeure à deux pas d'ici, reprit l'Hôte ; c'est un très-galant homme ; si vous avez besoin de son ministère, il viendra dans un moment chez moi. Vous me ferez plaisir, répliqua mon compagnon.

Je faisois semblant de ne point écouter leur discours, mais j'en étois charmée dans le fond de l'ame, & je me doutois bien que nous serions mariés dès ce soir même.

En effet, dès que nous fumes de retour à l'auberge, mon ami m'ayant fait monter à notre chambre, commença à me combler de caresses, & me jettant sur le lit me força par la violence de ses baisers à lui donner promesse de mariage. Il fut si transporté de mon aveu, que je



crus d'abord qu'il n'attendroit pas les cérémonies de l'église, mais c'étoit un parfait honnête homme. Le Curé étant justement entré, l'hôte le mena dans notre appartement, accompagné de son épouse & de sa fille aînée. Le Ministre nous salua d'un air gai & s'applaudit de l'occasion qu'il avoit de nous rendre heureux. Je vois bien, ajouta-t-il, que nous n'êtes, ni l'un ni l'autre, de ces jeunes étourdis qui en imposent quelquefois aux gens de ma robe sans avoir obtenu la permission spéciale de l'Evêque ni le consentement de leurs parens. C'est pourquoi je vais sans délai vous administrer les cérémonies de notre sainte mere l'Eglise Anglicane, établie par acte de Parlement. Maître Jacques (c'étoit le nom de l'Aubergiste) apportez moi votre bible. Il nous lut quelques prieres & ensuite nous unit par les liens du mariage selon toute la teneur des actes de Parlement.

L'Hôte nous avoit préparé un excellent souper ; la joye & la bonne chere  
préfi-

présiderent à notre table, & après avoir bien ri, bien mangé & mieux bu, nous fumes conduits au lit nuptial. Nous y restâmes jusqu'à midi du lendemain, car le bruit de notre mariage s'étoit répandu dès la veille dans le voisinage, de sorte qu'on nous servit une sérénade vers les sept heures du matin, qui dura assez longtems; d'ailleurs mon mari ne m'avoit point permis de me reposer beaucoup pendant la nuit.

Mon mari étant allé faire un tour au jardin, je restai dans ma chambre pour faire ma toilette. Je fus bientôt interrompue par l'arrivée de trois cavaliers, qui venoient à bride abbatue; leurs chevaux succomboient tous le poids, tant ils étoient fatigués. Juste ciel! quelle fut ma surprise lorsqu'y regardant de plus près, je reconnus l'un deux pour ce même Irlandois que j'avois épousé près de Liverpool. Mille idées confuses se présentèrent à mon esprit agité. Je ne sçavois deviner

quelle raison pouvoit l'amener dans cet endroit. Tantôt je me figurois qu'étant informé de toutes mes démarches, il étoit venu dans le dessein de m'affaffiner, ou du moins de me réclamer pour sa femme. Un autre moment je craignois que le mauvais état de ses affaires ne l'eut obligé de roder les grands chemins & de vivre des dépouilles des voyageurs. J'étois dans cette affreuse incertitude, lorsque tout-à coup je vis brider leurs chevaux. Ils n'avoient point resté dix minutes à l'auberge qu'ils remonterent & poursuivirent leur route au grand galop.

A peine furent-ils sortis de la ville, que les archers arriverent suivis d'une populace, qui s'étoit assemblée sur le rapport que trois hommes montés à cheval venoient de voler deux carosses sur le grand chemin. On s'informa aux auberges, si l'on auroit vû passer les personnes suspectes. Tout le monde fut d'accord que c'étoient les hommes, qui s'étoient arrê-  
tés



tés à l'enseigne du taureau. Inquiete sur le sort de mon pauvre Irlandois , je fis monter un des autres , que l'on appelle ordinairement le connétable. Je lui persuadai que le soupçon du peuple étoit mal fondé, d'autant que je connoissois un de ces trois gentilshommes pour une personne de qualité qui avoit du bien dans le Comté de Lancaster & qu'apparemment les deux autres étoient de ses amis.

Ces paroles eurent tant de poids, que le soupçon, qu'on avoit conçu, s'évanouit, la populace se dispersa & les autres s'en retournerent chez eux.

Cependant je sçus que le vol étoit considérable; on avoit enlevé 560 livres sterling, outre une très-grande quantité de dentelles. J'aurai lieu dans la suite de parler des trois voleurs.

Cet accident nous fit rester encore un jour dans cet endroit; L'Aubergiste accompagné de ses deux fils voulut nous escorter une bonne partie du chemin; nous

les renvoyames dès que nous eumes gagné la premiere ville, après leur avoir fait prendre des rafraichissemens. Ainsi à petites journées nous arrivâmes à Londres, où je pris possession d'une jolie maison bien meublée. Mon mari n'étoit pas fort riche, mais il avoit de quoi entretenir un honnête ménage, sans faire une figure brillante. Nous menions une vie tranquille, jouissans des douceurs d'un amour tendre, sans nous mêler beaucoup de ce qu'il se passoit au dehors. J'avois le loisir de faire des réflexions sur ma conduite passée. Je regardois mes péchés avec horreur, remerciant Dieu de m'avoir mené après tant de tempêtes dans un port tranquille & à l'abri du naufrage. Cependant la Providence me réservoir à d'autres malheurs plus affreux que ceux que j'avois effuyés. Cinq ans s'étoient écoulés depuis mon mariage, sans que le moindre nuage eut troublé la sérénité de nos jours, lorsqu'une affaire imprévue vint

tout.

tout à-coup mettre fin à notre félicité.

Mon mari avoit donné caution pour un ami, qui devoit une somme considérable. A peine l'autre se vit-il échappé des mains de ses créanciers, qu'il disparut & fut se retirer à Boulogne en France. Mon mari selon les loix fut obligé de payer la somme. Nous n'avions pas les reins assez forts pour supporter une telle perte, qui fit une si forte impression sur l'esprit de mon mari, qu'il en eut une profonde mélancolie. J'eus beau le consoler par des discours obligeans, par des caresses, & mille autres endroits. Le coup avoit percé jusqu'au cœur & par conséquent étoit mortel; aussi le porta-t il au tombeau après avoir languï environ six semaines.

Je pensai l'accompagner à l'autre monde, car où pouvois-je trouver le moyen de survivre à un accident, qui me privoit de mon seul appui & me réduisoit à une affreuse indigence. Ma première



idée après avoir repris l'usage des sens, fut de remettre notre maison au propriétaire, de vendre les meubles & de me fixer dans une petite chambre garnie. Je ne pouvois plus espérer de m'attirer les regards des hommes, car j'avois 48 ans complets, & mon visage quoique relevé de tous les secours de l'art, n'étoit qu'un mauvais reste de ma première beauté.

Ayant ramassé tout l'argent qui me restoit je me plaçai en pension chez une vieille veuve qui tenoit une petite boutique du côté de Zemplebar. Il devoit m'en coûter vingt livres sterling par an. J'y vecus deux ans & demi, mais toujours dans la dernière inquiétude sur le sort de mes affaires. Je voyois mes finances s'épuiser sans avoir aucune ressource ultérieure pour subvenir aux nécessités de la vice. J'éprouvai bientôt la vérité du proverbe, qui dit que si la pauvreté n'est pas un vice, elle n'est guères moins. J'entendois une voix intérieure qui me  
pres-

preffoit de courir les rues & de chercher fortune à force d'industrie. Je fus contrainte enfin de ceder à ce mouvement supérieur. Je sortis un soir vers la brune, & passant par Leadenhall, je vis un paquet sur le comptoir d'un Apothicaire. Il n'y avoit dans la boutique qu'un garçon & une servante: le garçon étoit monté sur une échelle cherchant quelque drogue, & la servante lui tenoit la chandelle. Ils avoient l'un & l'autre le dos tourné au comptoir. Je saisis cette occasion pour y glisser ma main; & sans faire le moindre bruit, j'enlevai le paquet; puis enfilant plus de vingt rues, je me trouvai rendue chez moi dans le moment que les neufs heures sonnoient. Je montai vîte dans ma chambre, feignant d'être malade, je m'enfermai à la clef; puis déliant le paquet j'y trouvai quelques morceaux de très fine dentelle avec deux gobelets d'argent, six grandes cueillers du même métal & quelques tasses de porcelaine.

Le succès de cette entreprise ne m'encouragea pas beaucoup ; je voyois le danger que je courois de me faire pendre. D'ailleurs les sentimens de probité & d'honneur , que j'avois appris de mon mari & que j'avois cultivés pendant sa vie , n'étoient point encore effacés de mon esprit ; mais les mauvais conseils , que me suggéroit intérieurement le diable , cet ennemi déclaré du genre humain , me les faisoient oublier trop souvent.

Quelques jours après , je sortis vers les cinq heures de l'après-midi , & dirigeant mes pas vers l'église de St. Barthelemi , j'y rencontrai une petite fille , qui avoit au cou un chapelet d'or à gros grains. Le collet n'étoit pas assurément fait pour la demoiselle ; sa mere sans doute par un excès de vanité le lui faisoit porter , lorsqu'elle alloit prendre leçon chez son maître à danser. Je scus qu'elle en revenoit dans le moment que je la rencontrai. La  
fer-



servante , qui l'accompagnoit ordinairement , l'avoit quittée à quelques pas de là , pour s'amuser apparemment avec quelque jeune homme de sa connoissance. Je voulus servir de guide à la petite demoiselle , jusques dans la rue d'Aldersgate , où sa mere demeuroit. Il falloit passer par le cloître de St. Barthelemi. C'étoit un lieu obscur & favorable à mon projet. En effet , dès que nous y fumes entrées , j'arrêtai la demoiselle comme pour attacher son mouchoir par derriere. En l'attachant j'eus soin de délier le collet avec tant d'adresse qu'elle ne s'en aperçut pas. Je la conduisis alors hors du cloître & faisant semblant d'entrer chez un ami pour demander de ses nouvelles , j'enfilai une petite allée , qui menoit sur un pont , où je me trouvai confondue dans une foule innombrable. Ici prenant un fiacre , je me fis voiturer à mon logis , où j'enfermai ma proie , qui pouvoit bien valoir une vingtaine de guinées.

Il m'arrivoit souvent de pareilles aventures. Un soir que je faisois ma ronde à mon ordinaire , il s'en présenta une des plus singulieres. Etant dans la rue de Lombard à côté de l'allée des trois Rois, je vis arriver un jeune homme, qui couroit à toutes jambes, tenant un paquet sous le bras. Il jetta son fardeau derriere moi, me priant pour l'amour de dieu de le conserver jusqu'à ce qu'il revint. A peine eut-il prononcé ces mots, qu'il se mit encore à courir. Dans le moment, j'en vis passer deux autres, tenant chacun un pareil paquet sous le bras. Ceux-ci n'eurent pas le tems de s'arrêter, car il y avoit quatre personnes à leurs trouffes. Ils furent arrêtés l'un & l'autre, & se laisserent ramener avec leur butin à la boutique qu'ils venoient de voler. On ne fit pas la moindre attention au paquet, que je tenois derriere moi; aussi dès que la populace fut dispersée, eus je soin de m'en emparer, & croisant plusieurs petites  
ruës,

ruës, j'arrivai à bon port en moins d'une heure, J'eus lieu de m'applaudir d'une entreprise qui m'avoit si peu couté, & qui m'étoit d'un grand avantage; car je trouvaï plusieurs piéces d'une très-belle foye avec quelques aunes d'un velours de Genes. C'étoient de fort jolies meubles pour mon armoire qui commençoit à se garnir à vue d'œil.

Je faisois quelquefois des excursions en compagnie à deux ou trois lieues de Londres. Comme j'allois à pied, j'examinois les boutiques en passant. Un jour me trouvant à Stepney, je vis deux belles bagues sur le comptoir d'une Lingere à côté de la fenêtre. Je frappai assez rudement à la porte, car s'il étoit venu quelqu'un, j'aurois demandé le prix de quelque marchandise, mais ne voyant arriver personne, j'entrai doucement & enlevai les deux bagues. Je scus quelques jours après, qu'elles appartenoient à une jeune fille, qui demeuroit chez la marchan-



chande, & qui dans le moment, que je les volai, se lavoit les mains à la cuisine. Je les avois vendues dès le jour même à me jouaillier de Londres, l'une pour 12 & l'autre pour 5 guinées. Je ne sçavois pas me défaire si aisément des autres effets, que j'avois volés, sur-tout des pièces de soye & de velours. Après mainte réflexion, je résolus de m'adresser à ma vieille accoucheuse, femme versée dans les ruses du monde & d'une conscience pas trop timorée. Je me rendis à l'enseigne du berceau dans la rue St. Jean, où mon amie continuoit son métier, mais avec peu de succès, car un gentilhomme du quartier, dont la fille étoit venue faire ses couches chez elle, lui avoit fait un procès, qui pensa la ruiner de fond en comblé; de sorte qu'elle s'étoit vue obligée d'avoir recours à d'autres moyens pour subsister honnêtement. Pour cet effet, elle prêtoit sur gages & achetoit des marchandises de certaines personnes, qui  
n'au-

n'auroient point trouvé un débit ailleurs. J'étois précisément dans ce cas. J'offris donc mon paquet à ma vieille confidente, disant que j'avois reçu le velours d'un ami à Bristol, & que les autres effets m'avoient été donnés par feu mon mari. Point d'explication avec moi, me dit-elle; de quelque côté que viennent ces marchandises, ce sont de l'or en barre. En effet, j'en reçus à peu près la valeur en guinées, & je fus si contente des manières de cette femme, qui m'étoit si nécessaire, que je lui demandai un appartement dans sa maison. Elle accepta ma proposition avec joye, me protestant de la plus fidele amitié. Ayant meublé un appartement, je commençai à faire quelques petits ouvrages pour essayer de gagner ma vie honnêtement; mais n'en retirant qu'un très-mince profit, je m'ennuyé à la fin, résoluë de continuer mes courses dans les rues de Londres jusqu'à ce que je pusse me faire une rente viagère.

gère. Je ne fis rien les deux premières fois , mais le troisième soir passant devant un cabaret à bière , je vis un pot d'argent sur une table assez éloignée du comptoir. J'entrai dans cette maison , & me mettant à cette même table , je plaçai le pot à mon côté sur un banc , où j'étois assise. Je demandai ensuite une pinte de bière , que le garçon m'apporta. Pendant que je la buvois , la maîtresse descend & se met dans son comptoir. Jean ; dit elle au garçon , la compagnie du numero 5 , est donc partie ? (c'étoit la table , où je buvois ) oui , madame , répond le Domestique. As-tu eu soin , dit la maîtresse , de me rapporter le pot d'argent , qui leur servoit à boire ? Non , madame , reprit Jean , ce fut le petit Jacques , & le voilà à votre main gauche. C'étoit un pot que le petit Jacques avoit apporté de la maison d'un voisin.

Ce discours me causa une joye infinie ; j'attachai le pot sous ma jupe , & avalant  
ma



ma bierre, je remis la chopine entre les mains du domestique, lui disant d'avoir grand soin de sa vaisselle. Il me remercia avec un air modeste qui ne donnoit rien à soupçonner. Je n'eus pas plutôt gagné la rue, qu'enfilant une petite allée, qui conduisoit au rivage, je louai un vaisseau pour me conduire à la tour. Il ne m'en coûta que six sols pour me mettre en sûreté. Je me rendis de là chez ma confidente, à qui j'exhibai la belle pièce d'argent que je venois de dérober. Elle me combla d'éloges, me mettant infiniment au-dessus de la célèbre Marie Coupe-bourse, qui s'étoit tant signalée par ses travaux, & me paya mon vol six guinées. Pour prévenir toute découverte, (car le nom du Cabaretier étoit gravé sur son pot) elle le fondit dès ce soir même avec plusieurs autres pièces, que ses amis lui vendoient de tems en tems.

Malgré ces succès, je ne laissois pas de faire réflexion sur le dangereux métier

K

que

que j'avois entrepris. J'avois même l'air rêveur & inquiet. Madame Buley s'en appercevant me dit qu'elle me donneroit une compagne qui me serviroit de guide, & que sous sa protection je n'avois rien à craindre des juges de paix ni de tous leurs émissaires.

Effectivement, l'ayant priée à dîner ce jour même, je fus si enchantée de l'esprit de cette créature, que je m'offris à l'accompagner dans toutes ses expéditions. Il ne fallut pas attendre longtems. Dès le soir nous dirigeames nos pas vers une église, où un Evêque avoit du prêcher à trois heures de l'après-midi. Il venoit d'achever & le monde sortoit. Nous avions concerté notre projet auparavant. Ma compagne comme si elle avoit bronché, heurta une dame, qui étoit enceinte, avec tant de violence, qu'elle recula de cinq pas & parut terriblement effrayée. Je lui avois déjà arraché la montre d'or, qui pendoit à son côté,

Betsey

Betsey Fuller (c'étoit le nom de ma compagne) faisoit mille excuses à cette dame & lui présentoit une bouteille d'eau de la reine d'Hongrie pour me procurer le tems de m'éloigner de sorte qu'elle n'arriva au logis qu'une demie heure après moi, où elle nous fit rire de ce trait malicieux, nous montrant encore une bourse de dix guinées qu'elle avoit enlevée à la bonne dame, pendant qu'elle lui prêtoit ses secours. Nous eumes pour la montre 20 guinées de mon hôtesse; c'en étoit une à répétition, qui en valoit bien trente six, mais il étoit juste que la bonne femme eut un profit honnête.

Je fis encore plusieurs petits filouteries avec la même personne; mais la fatigue & les agitations perpétuelles m'avoient causé une espece de fièvre qui m'obligea de garder ma chambre une quinzaine de jours. Pendant cet intervalle, Betsey Fuller ne resta pas tranquille, mais s'étant avisée un soir d'entrer dans une boutique



de foye & d'en emporter quelques aunes, qu'on avoit placées sur le comptoir, les voisins l'appercurent & en ayant donné avis au Marchand, ses domestiques la poursuivirent en criant au voleur. La rue étoit fort longue sans aucun détour, de sorte qu'elle fut bientôt arrêtée & le Commissaire du quartier l'envoya en prison. Son procès fut bientôt fait, & comme il y avoit plusieurs accusations contr'elle, son cas n'étoit pas gracieable. Je la vis pendre à Tyburn avec deux voleurs de grand chemin.

Nous avions été, Madame Buley & moi, dans une appréhension affreuse pendant tout le cours de cette affaire; les criminels révèlent souvent leurs complices pour obtenir leur pardon soit dans ce monde soit dans l'autre; mais aussi-tôt que l'exécution de la haute justice nous eut délivré de cette crainte, nous nous contentâmes de donner quelques larmes à la mémoire de la défunte, bien résolues de

de prendre nos mesures désormais avec plus de précaution.

Un soir que nous faisions des projets pour nous dédommager de la perte de l'incomparable Betsey Fuller , ma confidente entendit crier au feu. Elle met sa tête à la fenêtre & voit une maison au coin de la rue toute en feu. Voici une belle occasion , me dit-elle , profitez-en. Allez-y dans le moment , présentez-vous au nom de Madame Sandry ; c'étoit une vieille dame qui demouroit dans notre voisinage. Je sortis brusquement & me fourrant à travers de la populace , j'entrai dans la maison où le feu avoit pris. Heureusement je rencontrai la maîtresse qui portoit d'une main un petit enfant & un grand paquet de l'autre. Je viens , lui dis-je toute essoufflée , de la part de Madame Sandry , elle vous prie de lui envoyer une partie des effets que vous pourrez sauver de l'incendie. Ah ! la bonne dame , s'écria la maîtresse , le bon Dieu

la récompensera , portez lui cet enfant & ce paquet. Je les pris l'un & l'autre , & me faisant ouvrir un passage , je dirigeai mes pas vers l'enseigne du berceau. Chemin faisant , je rencontrai une femme de mauvaise mine , qui vouloit absolument partager mon fardeau. Je lui cédai l'enfant , disant qu'il falloit le porter chez Madame Sandry. Je ne sçus jamais ce qu'il devint , ce qui étoit le moindre de mes soucis ; ayant donné mon paquet à mon hôtesse , je descendis de nouveau pour chercher encore quelque butin , mais apperçevant une compagnie de soldats , qui assiégeoit la porte , je revins sur mes pas. Madame Buley avoit ouvert le paquet , donc nous eumes lieu d'être fort contentes. Outre une très grande quantité de vaisselle , nous y trouvâmes deux grandes montres d'or , une chaîne du même métal fort pesante , & vingt quatre pièces frappées au coin de Henri VIII. & de la Reine Elizabeth , de la valeur à peu près de trente guinées.

Cette



Cette emplette me mettoit en état de vivre commodément sans compromettre ma liberté. Je ne courois plus les rues à mon ordinaire ; mais je haïssois toujours l'oïfiveté. Pour ne pas perdre mon tems, je profitai d'un avis salutaire que mon hôtesse me donna. C'étoit de m'informer secrètement des contrebandiers qui faisoient alors un grand commerce en dentelles de Malines. A force de perquisitions, je découvris une espece de magazin où l'on en avoit caché pour une somme considérable. Je ne manquai pas d'en avertir un commis de la Douane, avec qui j'étois convenue de partager le butin. Nous nous transportâmes sur le lieu. Nous en fîmes la capture sans beaucoup de difficulté, & j'en eus pour ma part la valeur de deux cens guinées. Je continuai assez longtems ce métier, jusqu'à ce que les contrebandiers ayant formé un complot contre ma personne, m'obligerent à y renoncer.

Je résolus cependant de profiter des ruses, que ces Messieurs mettent en œuvre; je voulus moi-même faire la contrebande. Dans ce dessein, je me rendois tous les jours au quartier de Ste. Catherine, où les Matelots Hollandois disposoient à la sourdine de leur foye & d'autres marchandises prohibées. Le profit que j'en retirois en les vendant, étoit assez considérable, mais nous avions quelquefois le malheur d'être pris sur le fait par des commis de la Douane, qui se travestissoient en matelots Anglois, entroient dans les mêmes cabarets, & s'associoient à nos parties. Je voulus me venger de cette canaille, & la méthode que je pris, me réussit parfaitement bien. M'étant placée un jour à quelques pas de la Douane, je vis arriver un jeune homme avec un billet pour retirer des marchandises, que le correspondant de son maître lui envoyoit de Newcastle. Heureusement la Douane étoit fermée. C'é-

toit

toit l'heure du repas pour les commis. Voyant le jeune homme embarrassé, je lui en demandai la cause; il me dit qu'il étoit venu chercher quelques marchandises qui étoient nommées dans le billet qu'il tenoit à la main. Je le pris d'un air innocent & l'ayant parcouru attentivement, je lui dis qu'il falloit revenir le lendemain à huit heures du matin. Il me crut bonnement, & s'en fut. Il n'y avoit point de tems à perdre. J'entrai dans un cabaret, & ayant contrefait une lettre de Monsieur Jean Richardson à Monsieur Cole, Marchand à Londres, dans laquelle il lui marquoit qu'il lui envoyoit par le vaisseau la Diane un paquet de linge, signé J. C. N<sup>o</sup>. 4, & un panier de verres, signé J. C. N<sup>o</sup>. 5, je me présentai aux commis, qui me livrerent les marchandises, en payant les droits d'entrée. Je fis porter les verres chez un Marchand qui les acheta à un prix assez modique, & quant au linge, je m'en



chargeai moi-même, & la semaine d'après je le vendis vingt guinées, car il étoit des plus fins.

Il falloit cependant changer souvent de rôle, car les mêmes ne réussissent gueres deux fois de suite. Mon hôtesse avoit toujours l'esprit occupé à faire des projets que je devois exécuter. Elle en avoit imaginé un des plus singuliers. Je devois m'habiller en homme & tenir compagnie à un garçon de vingt ans, qui passoit pour le plus habile filou de la capitale. Il avoit fait des expériences devant Madame Buley, qui lui avoient mérité les plus grands éloges & le bonnet de Docteur en filouterie. Comme nous devions passer les nuits ensemble, je résolus de lui cacher mon sexe, & j'eus lieu de m'applaudir dans la suite de cette précaution, car elle me sauva la vie. Je puis me vanter que nous fîmes pour plus de deux mois des coups de maîtres; nous dépouillâmes plus de vingt boutiques. Mais  
cette

cette rapidité de succès tourna la cervelle à mon compagnon. Se croyant au-dessus de toute difficulté, il attaquoit souvent des places imprénables par la situation & la vigilance des assiégés. Nous en étions quittes alors en faisant quelque feinte ou en prenant la suite. Mon compagnon étoit entêté comme mule ; il avoit juré de pénétrer dans un magasin, qui lui avoit souvent donné dans la vuë. Malgré les remontrances, que je lui fis, il fallut se rendre à cette entreprise téméraire. Il est vrai que dans toutes nos expéditions je risquois toujours moins que lui. Je ne faisois que recevoir les effets qu'il déroboit, en l'attendant à quelques pas de la boutique. Mon compagnon, ainsi que je l'ai dit, vouloit absolument tenter une entreprise difficile. Il entra dans le magasin vers les cinq heures du soir, avant qu'on eut allumé les chandelles, & pendant que la famille prenoit le Thé. Il avoit déjà démonté

deux

deux grandes pièces de broderie , outre six ou sept aunes de velours. Malheureusement il ne sçavoit pas user modérément de sa victoire. Un des garçons l'ayant apperçu courut dans la boutique; mon compagnon prit la fuite, emportant tout le butin qu'il pouvoit embrasser. L'alarme fut bientôt répandue dans le voisinage. Je pris les devants avec toute la vitesse imaginable. Par bonheur je connoissois une vieille femme, qui occupoit un second étage dans cette même rue. J'y montai rapidement, d'où je vis passer mon compagnon, que la populace menoit chez le Commissaire du quartier. Il étoit garotté & faisoit des efforts inutiles pour se débarasser. On m'avoit vu entrer dans cette maison, & me soupçonnant de complicité, un officier de police en avoit assiégé la porte. La vieille par une présence d'esprit peu commune dans ces embarras, me fit promptement endosser un petit négligé, qui étoit sur son

lit,



lit, de sorte que je fus en état de me présenter lorsque l'ordre vint pour faire la perquisition. La vieille jura qu'elle n'avoit point laissé entrer d'homme chez elle; qu'apparemment la personne que l'on avoit vue entrer, s'étoit esquivée par la porte de derriere qui donnoit dans une allée. On fit des recherches fort exactes, mais n'ayant point trouvé d'homme dans toute la maison, les officiers furent obligés d'en sortir sans avoir rien fait.

Je n'étois pas encore hors de danger, car mon compagnon pour éviter la corde avoit déclaré le nom de son complice, qui étoit Gabriel Spencer, nom que j'avois pris dans mon déguisement. On promit une récompense dans la gazette à celui qui prendroit Gabriel Spencer, mais comme j'avois toujours caché mon sexe à cet infidele compagnon, je n'eus point de difficulté à me soustraire aux poursuites de la justice. J'étois cependant dans une inquiétude perpetuelle, jusqu'au jour qu'il

qu'il fut pendu. Persuadée que les morts ne racontent rien, je me reproduisis dans le public, car j'étois endurcie dans le crime, & ni les réflexions de probité qui me revenoient de tems en tems, ni la mort prématurée de mes amis, ne pouvoient me détourner d'un train de vie où je m'étois habituée & que mon hôtesse & l'espérance du gain m'encourageoit à continuer. Je renonçai cependant à l'habit d'homme, qui ne me sieoit pas bien & embarrassoit mes manœuvres. Mais comme j'avois paru sous tant de formes, il falloit en chercher une nouvelle. Pour cette fois, rien ne me sembla si propre à cacher mes desseins pernicieux que le personnage d'une pauvre femme qui demande la charité. Dans cet appareil j'allois me présenter aux portes des grandes auberges. Il arrivoit du monde à tout moment; je recevois des aumônes des Gentils-hommes campagnards, qui auroient du contenter une personne de ma figure, mais

mais il me falloit quelque chose de plus. L'occasion s'en présentoit assez souvent. Une fois sur-tout que les écuries étoient pleines, je regus un ordre d'un Gentilhomme, qui m'avoit souvent donné la piéce, de conduire son cheval à une autre auberge où il étoit connu. C'étoit à l'en-seigne du lion rouge. Au lieu de l'y mener, je m'en fus chez un ami de mon hôteffe, franc coquin de profession, qui dès ce soir même vendit la bête à un ma- quignon commode pour vingt guinées. Je lui en donnai cinq pour récompense de sa friponnerie, mais je n'eus garde de re- paroître à la porte de mon ancienne au- berge. Je fréquentai désormais une gran- de hôtellerie du côté de Whitechapel, où il arrivoit tous les soirs & d'où il par- toit tous les matins un grand nombre de carosses. J'eus souvent l'occasion de fai- re de petits vols, mais ils n'en valoient pas la peine. Je trouvai à la fin de quoi dédommager ma perte de tems. Une ser-



L'eservante apporta un grand paquet qu'elle  
 me confia au défaut de la Maîtresse &  
 des domestiques, qui n'étoient point pour  
 lors dans la cuisine ni dans la cour. Je  
 lui avois fait accroire que j'étois la servan-  
 te & que je ne manquerois pas de remet-  
 tre son paquet au cocher qui devoit par-  
 tir le lendemain. Je n'eus pas plutôt  
 trompé cette innocente, que lui ayant  
 vu tourner le dos, je gagnai au plus vite  
 la maison de Madame Buley, où je fus  
 charmée de trouver dans cette pacotille  
 plusieurs aunes de belle dentelle & quel-  
 ques galons d'or le plus fin.

Cependant je vis le lendemain mon  
 signalement dans la gazette. Il falloit par  
 nécessité changer d'équipage, ce que je fis  
 d'autant plus volontiers, que j'aimois la  
 propreté & ne souffrois la saloperie qu'a-  
 vec une espèce de répugnance. Je crus  
 donc qu'il falloit endosser un habillement  
 propre & modeste; je me déterminai à  
 celui de veuve. Avec un air hypocrite  
 je

je pouvois passer partout & j'eus bientôt lieu de m'en applaudir. Un jour sur-tout me trouvant près la bourse dans le moment que les équipages du Roi arrivoient, la foule étoit si épaisse que je pris la liberté d'entrer dans une boutique de galanterie. Les jeunes demoiselles me firent affoir, tandis que la curiosité les mena dans la rue pour voir sa Majesté. Je ne restai point dans l'inaction pendant leur absence. Ayant fait une pacotille de dentelles, de coeffes, de rubans &c., je me glissai dans la foule sans être apperçue, & ayant gagné le derrière de la bourse, j'entrai dans un fiacre qui paroissoit m'y attendre. Je dis au cocher de me mener dans la rue St. Jean; j'avois eu la précaution de fermer les volets, crainte de découverte. En effet j'entendis en passant qu'on crioit au voleur; peut-être s'étoit-il fait d'autres vols; n'importe j'étois tout autant en sûreté, qu'un voleur l'est dans un moulin.

L

Nous

Nous étions alors dans le tems de la fa foire de St. Barthélemi. Le quantité des marchandises que l'on y apporte de tous côtés, & le nombre des curieux qui les spectacles y attirent, m'inspirerent l'idée d'y essayer ma fortune. Je ne fis les premiers jours que des progrès indifférens; le public en fut quitte pour une douzaine de mouchoirs de soye, quelques colifichets, & une montre d'argent que j'escamotai à un païsan; mais il m'arriva une bonne aventure qui mit le comble à ma joye. Etant au Caffé de la foire, je fus abordée par un Gentil-homme de bonne mine & très bien mis qui me fit poliment la proposition de boire du Thé. Je n'étois plus d'un âge à faire des conquêtes, mais comme j'employois tout l'art possible pour me rajeunir aux yeux des hommes, mon visage pouvoit tromper une personne qui n'y regarderoit pas de fort près. D'ailleurs je m'apperçus aisément que mon Gentil-homme avoit bien humecté



mecté son diner ce jour-là. J'acceptai donc son offre de la meilleure grace du monde. Ayant pris le Thé, il fut convenu de faire un tour à la foire. Comme le spectacle alloit s'ouvrir, nous y primes une loge. On joua une comédie pleine de grossièretés obscènes, & de mauvaises plaisanteries. Mon compagnon n'en perdit aucune; il badina beaucoup, & j'en tirai un bon augure. En effet, dès que la première pièce fut achevée, il me proposa un souper aux armes de la reine près de St. Paul, que j'acceptai. Comme il étoit en train de boire, il y fit une parfaite débauche. Il me déroba quelques baisers qui me rebuterent, car je crois qu'il n'y a rien de si odieux à une femme qu'un homme yvre. Je fus obligée d'appeller un carosse, où nous le jettâmes tout endormi. Je me plaçai vis-à-vis de cette bête, qui étoit magnifiquement parée. Il portoit une perruque qui lui avoit coûté pour le moins vingt

guinées une montre d'or à répétition, une épée à manche, & une canne à paume du même métal. Je voulois aussi sçavoir ce qu'il avoit dans sa bourse. Je n'eus pas la moindre peine à me satisfaire. Nous allions à petit train, car la nuit étoit fort avancée & très obscure. Je faisis l'épée, la canne, la montre avec une bourse pésante que je tirai doucement de sa poche. Je n'oubliai pas même la perruque. Puis, ouvrant la porte du fiacre, j'en sortis aisément sans que le cocher s'en apperçut. Nous lui avions dit de nous mener à la place St. James, où mon Gentil-homme avoit une belle maison quoique garçon & où il m'avoit promis de me donner un appartement pour cette nuit.

Madame Buley m'attendoit au logis avec impatience. Grand Dieu ! que sa surprise fut agréable, lorsqu'elle me vit arriver chargée de ces précieuses dépouilles. Elle entreprit d'en disposer le  
len-

lendemain, ce qu'elle fit avantageusement. En ouvrant la bourse j'y trouvai cent & dix guinées que j'ajoutai à la masse dans mon bureau.

Cette aventure me fournit le loisir de respirer quelques jours. Nous fîmes des fêtes à notre maison, où la bonne chère, & la joye régnerent à l'excès. Je perdis insensiblement le don de la réflexion, j'étois trop avancée dans le chemin de l'iniquité pour songer à la retraite. Dieu me permit de triompher encore dans beaucoup d'entreprises. Ce fut néanmoins avec un peu de remords que je dépouillai une jeune Demoiselle, que le hazard me fit rencontrer quelques jours après dans le parc de St. James. La petite se promenoit seule suivie d'un domestique en livrée. J'arrêtai celui-ci pour lui demander à qui appartenait cette jolie Demoiselle. Il me répondit que c'étoit la fille de Milord ———. Il n'en fallut pas davantage pour mettre en œuvre le projet



que j'avois conçu. J'abordai la petite Milady un moment après qu'elle eut envoyé son laquais chez son pere pour lui apporter quelque chose qu'elle avoit oublié. L'espérance de voir passer le Roi, (car il devoit aller ce jour-là à la chambre des Pairs pour donner son consentement à quelques bills) retenoit Mademoiselle au parc. Milady Betsey, lui dis je, comment se porte-t-on chez vous. Je vis hier votre frere qui me dit que Monsieur votre pere étoit indisposé; j'espere qu'il se porte mieux, car j'en serois au désespoir. Graces à Dieu, il n'a en aucune maladie fâcheuse, me repondit la petite; je vous suis fort obligée de la part que vous prenez à sa santé. Notre connoissance étoit plus que liée, quand je vis paroître les gardes du Roi. Comme la foule étoit innombrable, j'offris mes services à Mademoiselle pour la placer sur un banc ou la tenir entre mes bras pour mieux voir la personne du Roi. En effet  
je

je lui trouvai une place sur un banc, d'où elle put à son aise satisfaire sa curiosité, mais j'eus soin de la lui bien faire payer; car feignant de vouloir la soutenir contre les secousses, je détachai une belle montre d'or de sa ceinture & un magnifique bracelet de son bras. Je me retirai doucement; il y avoit assez de personnes pour empêcher la petite Demoiselle de tomber. Le cortége du Roi étoit nombreux & comme les chevaux de sa Majesté le promenoient à pas graves & lents, j'étois déjà à la porte du parc avant que le premier détachement des gardes l'eut passé. Je montai dans un fiacre & sans m'inquiéter du tumulte que mon vol pourroit faire naître, je me rendis chez mon hôtesse, qui voyant la joie éclater sur mon visage, m'embrassa tendrement & me baigna de larmes chaudes, qui ne provenoient pas sûrement de la douleur.

Il n'y eut qu'une circonstance qui in-

terrompit le cours de nos succès pendant quelque tems. Les voisins devinrent jaloux de notre bonheur. On voyoit apporter dans notre appartement des soupers préparés à l'auberge, des bouteilles de vin, du punch &c. Des curieux impertinens s'aviserent de semer des bruits scandaleux sur notre compte, qui ne manquèrent pas d'être rapportés à la Magistrature. Un clerc de Commissaire, jeune homme peu versé dans les ruses de sa profession, se rendit un matin chez nous, qu'à peine étions nous levées. Entendant frapper à la porte, je la lui ouvris d'un air poli & gracieux, & lui demandai ce qu'il y avoit pour son service. Il me dit que son maître lui avoit expressément ordonné de s'informer de mon état & de celui d'une vieille femme qui demeuroid dans la même maison. C'est apparemment ma tante, répondis je; ayez la bonté, Monsieur, de monter un moment & je vous ferai voir cette bonne femme.

J'en



J'en avertis Madame Buley, qui me fit préparer du chocolat pendant qu'elle se leveroit. Cette vieille pecheresse sortit quelques moments après de sa chambre avec un air si vénérable qu'elle en imposa au jeune homme. Donnez nous du chocolat, ma nièce, me dit-elle, & pendant que Monsieur en boira une tasse, je le contenterai sur notre chapitre. Il est vrai que la visite est un peu singuliere, mais une honnête personne ne rougit jamais d'expliquer sa situation, quand il s'agit de contribuer à la découverte des méchans. Il n'y a que les fripons à qui la dissimulation soit nécessaire. Elle lui dit alors qu'elle vivoit de certaines rentes, que lui rapportoient des actions dans la compagnie des Indes, & qu'apparemment son aisance faisoit crier l'envie & la calomnie. Pour preuve de ce qu'elle venoit de dire, j'eus ordre d'exhiber certains papiers que j'avois dans mon bureau, & qui donnerent une idée fort avantageuse au clerc &

à son maître; car, dès le soir Monsieur S — le Commissaire vint nous faire mille excuses en personne. Nous le reçûmes assez froidement, car notre résolution étoit prise. Madame Buley devoit se transporter à la fin de la semaine (heureusement son loyer étoit échu) dans un quartier inconnu de la ville: il étoit aussi décidé que je louerois un petit appartement de l'autre côté de la rivière, & que nous convertirions toutes nos especes en billets de banque. Je goûtai fort ces raisons, qui me procuroient un peu plus de liberté & mettoient ma vie & mon argent en plus de sûreté. Avant même de m'établir en ville, je voulus faire quelques excursions en campagne pour y prendre l'air & me désennuyer. J'étois bien résolue de faire payer mon voyage aux Marchands de la province & aux Aubergistes.

C'étoit précisément le tems de la foire de Colchester. J'y arrivai dans un jour & j'avoue que je vis avec une extrême  
joie

joie cette place où j'avois passé mon enfance & les premiers ans de ma jeunesse. Je m'informai de la famille de Monsieur — mon beau pere, mais hélas! il étoit mort ainsi que sa femme depuis plusieurs années; les deux filles avoient épousé des Gentils-hommes d'une différente province, & le frere qui possédoit le bien de sa maison, avoit fixé sa résidence à Londres où il avoit l'honneur de représenter sa ville dans la grande assemblée de la nation.

J'étois logée dans la plus belle auberge de l'endroit, où je me faisois servir en reine. On n'y admettoit que des gens d'une certaine façon; apparemment que ma parure m'y avoit fait recevoir. Ayant fixé le jour de mon départ, je fus dans une boutique où je marchandai des mouffelines, des dentelles, & des étoffes de soye pour la valeur de 50 guinées. Je dis au garçon de m'apporter sa marchandise le lendemain à dix heures du matin & que je le payerois. Il vint à l'heure même,



même, mais comme j'étois couchée, il eut ordre de laisser la marchandise & de revenir à midi. Il s'en fut, les mains vuides, sans aucune difficulté. Je m'habillai à la hâte & descendant avec mon paquet je fortis par la porte de derriere dans le moment que les domestiques étoient occupées à servir une quantité de monde qui venoient d'arriver en quatre carosses. J'étois un peu embarrassée sur la route que je prendrois. Il me vint dans l'esprit, que je n'étois qu'à quelques lieues D'Harwich & qu'en cas de poursuite il me seroit aisé de me refugier sur un vaisseau & de passer en Hollande. Je fis à peu près une lieue à pied par des chemins écartés, lorsque je vis arriver une chaise de retour. Je m'approchai du postillon, qui moyennant un écu me permit de monter. Je craignois toujours les clameurs de la justice ; mais apparemment on croyoit que j'étois allée montrer mon emplette à quelque personne dans la vil-

ville, car j'avois long-tems entretenu mon hôtesse sur le sujet des principales familles de Colchester que j'avois connues autrefois. Quoiqu'il en soit, nous arrivâmes de bonne heure à Harwich, où je fus loger à l'enseigne du vaisseau, auberge fréquentée par les Capitaines des paquebots. Après souper, l'on me mena dans un cabinet, où il y avoit un lit assez propre. J'eus de la peine à prendre le moindre repos. Je commençois cependant à fermer l'œil, lorsque j'entendis frapper assez rudement à la porte. J'en eus une frayeur terrible, mais elle fut bientôt dissipée ; car ce n'étoit qu'un matelot, qui demandoit à la servante qui lui avoit ouvert la porte, s'il y avoit dans la maison des personnes qui passoient en Hollande. Je répondis de ma chambre, oui. Vous n'avez donc qu'à venir au port dans une demie heure, dit le matelot & s'en fut. Je descendis assez brusquement, non sans appercevoir un port-monteau dans

dans une chambre voisine, dont la porte étoit ouverte & où deux Capitaines Hollandois, qui étoient yvres comme des musiciens, ronfloient à bouche ouverte. Je rencontraï à deux pas de l'auberge un autre matelot qui cherchoit des passagers pour le bateau d'Ipswich. C'étoit précisément mon affaire; je lui demandai s'il vouloit porter ma malle moyennant un petit écu que je lui offris. Il répondit qu'il seroit charmé de me servir. Suivez moi donc, lui dis-je. Il monta & prenant entre les bras mon paquet & le portemanteau des Hollandois, que j'enveloppai dans un grand tablier, je lui ordonnai de sortir & de m'attendre à vingt pas de la maison. Il obéit. Pour moi, j'appellai la servante, qui faisoit bouillir le coquemar pour le Thé, & lui ayant payé mon souper & ma gîte, je lui donnai une pièce de douze sols pour ses peines. Elle me remercia d'une révérence à la païfanne & s'en retourna dans la cuisine.

Je



Je suivis le matelot à toutes jambes, car il m'avoit fait entendre que je n'avois point de tems à perdre. J'entrai dans le bateau, où il y avoit déjà plusieurs personnes; le vent étant favorable, nous arrivâmes bientôt à Ipswich, car ce n'est qu'un bras de mer à traverser. En y abordant, il s'agissoit de faire la visite des malles. Les commis me demanderent la clef de mon port-manteau. Cette question me surprit un peu; j'eus cependant l'esprit de leur répondre que je ne l'avois pas sur moi; que le port-manteau appartenoit à mon mari que j'avois laissé à Harwich pour des affaires. Cette défaite ne les contenta pas; je consentis enfin qu'ils l'ouvrissent de force, ce qui fut fait dans un clin d'œil. Ils n'y trouverent aucune contrebande, car il avoit été visité à Harwich, mais en revanche il y avoit du linge, quelques sacs de ducats & environ cinquante louis d'or. Je ne m'attendois pas à une si belle proie. Je la fis

trans-

transporter à l'enseigne du taureau , où mon premier soin fut de faire un paquet de mon or & de le mettre en poche. Ayant recommandé le port-manteau aux soins de la maîtresse , je sortis vite de cette auberge , bien résolue de n'y point retourner : le port-manteau devoit payer une chopine de vin de Malaga , que j'avois avalé presque d'un trait pour me soulager les esprits animaux.

En sortant de cette bourgade , je rencontrai un laboureur , qui alloit à la char-rue. Ami , lui dis je , pourriez vous me louer un cheval d'ici à Colchester , j'en donnerai une demie guinée ? L'appas du gain enchantâ le païsân. Oui , Madame , répondit-il , j'en ai un à la maison , dont vous aurez lieu d'être content , & j'aurai l'honneur de vous accompagner jusqu'à votre destination. Je lui dis de me l'amener sur le champ. Le bon homme s'en fut chez lui & dans un moment je le vis arriver avec un petit cheval , qui étoit  
très

très bien sellé. J'y attachai ma pacotille de dentelle, que j'avois volée à Colchester, & montant à cheval je suivis le laboureur, qui me devançoit à grands pas. Mon dessein n'étoit pas d'aller à Colchester. Aussi, dès que nous fûmes arrivés à une lieue de cette ville, j'eus une colique de commande, & ayant fait signe à mon guidé d'arrêter, je descendis à une petite auberge à un quart de lieue du grand chemin. Nous avions pris une route écartée pour y arriver, de sorte que j'étois en pleine sûreté. Je payai la demie guinée au payfan, à qui je fis manger de la viande froide & boire deux bouteilles de biere, qu'il préféra au vin. Je m'arrêtai dans cette cabane un jour & demi, ensuite de quoi je pris le carosse de Londres où il n'y avoit qu'une nourrice & un enfant. Nous arrivâmes le soir à l'enseigne des Clefs croisées dans la rue de grace-church, où je montai en fiacre pour aller rendre compte de mes

M

voya-



voyages à ma chère Dame Buley. La bonne créature me reçut avec des démonstrations d'une tendresse vraiment maternelle. Je lui fis un ample recit de mon expédition, qui me méritoit bien le nom de sa fille. Le coup, que j'avois fait à Harwich, lui parut un chef-d'œuvre. Elle ne put s'empêcher de me faire une observation digne de son expérience. Le métier de voleur, dit-elle, pourvû qu'on s'y conduise avec un peu de circonspection, est le plus sûr moyen de faire fortune. Un voleur profite des bévues d'autrui, & comme ces bévues sont très fréquentes dans le monde, il ne peut manquer d'en tirer tôt ou tard un parti fort avantageux d'ailleurs, ajouta-t-elle, toutes les professions ne se foutiennent-elles pas des sottises des autres?

Quelque captieux que fut cet argument, ce n'étoit pas à moi à y découvrir le sophisme. Il doit cependant fauter aux yeux des honnêtes gens. Je ne le  
ré-

répète pas pour leur en imposer. Le but de mon histoire est de révéler au public les voyes secrettes , dont les fripons se servent pour les dépouiller , afin que ces exemples puissent leur servir de sauvegarde contre les pièges , que l'iniquité leur tend de tout côté.

Je n'avois pas le bonheur de faire ces réflexions dans ce tems-là. Au contraire j'étois emportée par un torrent auquel je ne pouvois résister. Après m'être reposée deux jours. je recommençai mes anciennes courses. Je passois souvent par-devant la boutique d'un orfèvre dans Foster-lane , où je ne voyois qu'un ouvrier , qui sortoit de tems en tems pour aller à la buvette. Un soir vers les six heures, je me mis à épier ses mouvemens. Il ne manqua de passer au cabaret , & dès qu'il y eut mis la tête, j'entrai dans la boutique , où je trouvai plusieurs pièces de vaisselle à demi ouvrées sur la table de l'ouvrier. Après avoir

examiné les ressorts de la boutique, j'allois saisir ma proie, lorsqu'un jeune homme s'élança d'une maison de l'autre côté de la rue. Appercevant son ombre qui venoit comme un éclair, je heurtai du pied & appellai le maître à sa boutique. Je n'avois pas achevé ces paroles, que je me sentis saisir au cou avec une violence extrême. Je poussai un cri furieux qui attira dans le moment une vaste populace. Le maître & la maîtresse étoient sortis de leur salle à manger, & le garçon étoit revenu du cabaret. Je leur fis entendre d'un ton hardi que j'étois venue chez eux pour y acheter de la vaisselle & non pour voler ; que cet impertinent (montrant au doigt celui qui m'avoit saisi) avoit eu tort de me toucher & que j'en tirerois une satisfaction entière par-devant un magistrat. L'orfèvre vouloit finir l'affaire, mais le jeune homme l'assura qu'il m'avoit vu jetter les yeux sur la vaisselle d'une manière suspecte & qu'il falloit ap-



approfondir cette affaire. Le maître ne  
 sçavoit à quoi s'en tenir, lorsqu'il vit pas-  
 ser Monsieur B ——— échevin de la ville  
 de Londres & juge de paix: Monsieur  
 B ——— lui dit l'orfèvre, il est survenu  
 dans ma boutique un petit différend qui  
 demande votre entremise. Dès qu'il fut  
 entré, mon accusateur commença son  
 histoire avec toutes les circonstances ag-  
 gravantes. Je répondis modestement que  
 mon dessein avoit été d'acheter quelques  
 cueillers d'argent, & que ne voyant per-  
 sonne à la boutique, j'avois frappé du  
 pied & appelé le maître, avant même  
 que cet impertinent m'eut jetté la main  
 au cou; que d'ailleurs son approche ne  
 m'avoit point fait avertir le maître puis-  
 que je ne l'avois point vû venir dans la  
 boutique, lui ayant le dos tourné. Cette  
 défense accompagné d'un ton de voix  
 simple & naïf, fit panacher la justice de  
 mon côté. Le Commissaire me trouva  
 innocente; mais, ajouta-t-il, j'espere, Ma-

dame, que l'imprudence de ce jeune homme ne vous empêchera point de donner la préférence à mon ami Monsieur D'arcy. Je lui dis que Monsieur D'Arcy s'étoit comporté en galant homme à mon égard, & qu'il toucheroit de mon argent. Je marchandai ensuite une demi-douzaine de cueillers d'argent pour trente deux schellings. Je tirai de ma poche une bourse, où il y avoit une vingtaine de guinées, & j'en jettai deux sur la table, dont on me rendit la monnoye. Voici encore une preuve, s'écria le Commissaire, que Madame n'a pas eu dessein d'agir malhonnêtement; car les voleurs de boutique ne sont gueres chargés de ces espèces d'or, surtout quand ils entreprennent quelque filouterie. Je dois donc plutôt ma grace, répliquai-je, à mon argent, qu'à votre faveur. Point du tout, dit l'honnête Commissaire; je vous avois justifiée auparavant, mais cette dernière circonstance confirme l'équité de

de la sentence que j'ai rendue. Après quelques complimens & de mauvaises excuses de part & d'autre, nous reprîmes chacun le chemin que demandoient nos affaires.

J'avois un rendez-vous dans une boutique à Covent-Garden; mais à peine eus-je passé Templebar, que j'entendis un terrible bruit derrière moi. On crioit au voleur, & la populace s'assembloit. C'étoit un homme habillé en veuve, qui venoit de dérober plusieurs pièces de soie dans une boutique de Fleet-street. Comme je portois cet habillement, un jeune étourdi me prit par le bras & me livra à un garçon de la boutique, qui jura que j'étois précisément la personne. On me traîna environ cent pas avec la plus grande violence. J'avois beau protester au marchand & au garçon que je n'avois point mis le pied dans la boutique. Il fut décidé que j'étois coupable & que par conséquent il falloit me mener par-devant un



Juge de paix. Pour cet effet, on fit venir un officier de justice, qu'on appelle Connétable. On n'attendoit que le retour des deux autres garçons de la boutique pour me conduire chez le Commissaire : car ils devoient aussi faire leurs dépositions. Pendant cet intervalle, le marchand m'accabloit de mille reproches outrageans ; son garçon sous prétexte de me fouiller commettoit des indécences qui faisoient rire la canaille. Le Connétable étoit un personnage grave & avoit l'air d'un honnête homme. Je lui dis à l'oreille de se souvenir de l'indigne traitement que l'on me faisoit. Il promit de me rendre justice en toute rencontre. Ce qu'il y avoit de mieux pour moi, c'est que le marchand, à force de m'envifager, reconnut à peu près que je n'étois pas la personne qu'il avoit vuë sortir précipitamment de sa boutique. Sur quoi le Connétable le pria de me renvoyer ; mais comme ses esprits étoient un peu échauffés,

fés, il menaça de faire punir l'officier; en cas qu'il n'eût pas soin de ma personne; car son garçon persistoit toujours dans le même sentiment & faisoit accroire que ses deux compagnons attesteroient la même chose. Dans le moment, que la dispute commençoit à s'allumer, arrivent Antoine & Jacques, les deux garçons, amenant avec eux la fausse veuve, qui avoit volé la boutique, puisqu'on avoit trouvé dessous ses jupes toutes les marchandises qui s'étoient égarées.

Le marchand voulut alors m'élargir & m'en fit l'offre très-poliment; mais le Connétable, qui étoit résolu d'en tirer sa vengeance, s'y opposa d'autant qu'il n'appartenoit qu'à un juge de signer l'élargissement. D'ailleurs j'avois repris courage. & je protestois hautement que je ferois punir d'une manière éclatante l'impertinence & la brutalité de ces gens-là.

Ce qu'il y eut de plus comique dans cet-

te affaire, c'est que la veuve qui avoit volé, trouva le moyen pendant notre dispute de s'esquiver adroitement d'entre les mains de ceux qui l'avoient arrêtée :

J'insistai d'abord qu'on nous menât chez le juge de paix. Nous y allâmes le marchand, son premier garçon, le Connétable & moi. Dès que nous fûmes en présence du Commissaire, le marchand commença son conte par un récit des pertes fréquentes, qu'il souffroit ainsi que tous ses confrères; mais son accusation étant vague & indéterminée, le juge fit signe au Connétable de lui raconter les circonstances de cette dernière affaire. Celui-ci rapporta la chose fidèlement, s'appuya sur le refus qu'avoit fait le marchand de me congédier, lors même qu'il avouoit que je n'étois pas la personne qui avoit commis le vol; il n'oublia pas les familiarités indécentes, qu'avoit prises le garçon sous prétexte de me fouiller; en un mot, ma justification étoit si complète,

te,



te, que le juge me conseilla d'intenter un procès au marchand pour son mauvais traitement ; ces affaires , ajouta-t-il, ne font pas de mon ressort ; tout ce que je puis faire ; c'est de vous élargir, Madame, & d'envoyer cet impertinent garçon à Newgate, ce qui fut fait immédiatement.

La première chose que je fis en conséquence de cet arrêt, fut de me transporter chez ma chère confidente, à laquelle j'expliquai en peu de mots cette aventure. Vous êtes, me dit-elle, la femme du monde la plus heureuse, cette affaire vous rapportera pour le moins trois cent guinées, pourvû que vous me permettiez de la conduire. Je connois, ajouta-t-elle, un honnête homme de procureur, qui sçait tirer un parti avantageux de ces petites brouilleries. Il commencera dès demain à mettre la main à l'œuvre. En effet, nous nous rendîmes chez le procureur, auquel nous fîmes un ample détail de

de toute l'affaire. C'étoit un homme, qui avoit blanchi dans le métier, & qui par conséquent étoit versé dans toutes les ruses de la Chicane. Il nous assûra que notre cause ne pouvoit manquer de succès, & qu'il alloit prendre sur le champ les mesures convenables. Il nous tint parole; car le même jour il fit arrêter le marchand, qui donna caution, & promit de me faire une honnête satisfaction. Mon procureur fit semblant de ne vouloir point entrer en accommodement, disant que j'étois une riche veuve, & que je dépenserois mille livres sterling, s'il le falloit, pour tirer vengeance de l'insulte qui m'avoit été faite. Les amis du marchand presserent aussi le procureur de compromettre notre différend à l'amiable attendu qu'il étoit capable de ruiner un honnête homme, qui se prêtoit à toutes les voyes de réconciliation; mais la somme que demandoit le procureur, leur paroissoit exorbitante; elle étoit de 500 livres.

vres sterling, dont il ne vouloit point absolument démordre. Il leur dit cependant qu'il m'avertiroit de leur démarche, & que si nous pouvions nous accorder ensemble, il ne demandoit pas mieux que de voir regner la paix entre ses concitoyens. Je consentis à donner un rendez-vous au marchand chez le procureur. Pour cet effet, m'étant habillée très proprement en petit d'œil de veuve avec quelques bijoux & d'autres colifichets, sur lesquels Madame Buley avoit prêté de l'argent, je me rendis à l'heure marquée au rendez-vous, où je trouvai mon marchand plein de soumission, me demandant mille pardons sur la méprise qu'il avoit faite & offrant de me dédommager d'une manière honnête.

Après lui avoir fait entendre d'un ton hardi que je n'étois pas une personne du commun, je lui dis que j'étois prête en considération de sa femme & de ses enfans d'en venir à un accommodement,

pour-



pourvû qu'il fut digne de moi. Il promit de me demander pardon en public par la voye de la gazette. Je lui passai aisément cet aveu, qui auroit servi à me faire connoître dans le monde, & qui auroit été humiliant pour ce marchand sans m'être d'aucune utilité réelle; mon procureur entendit à demi mot ce que je demandois, & il entra d'abord en matiere. Le bourgeois étoit content de me payer une centaine de guinées, déclarant que c'étoit tout l'argent qu'il possédoit. Nous commençames à le railler un peu sur ce sujet, ce qui réussit si bien, que nous lui arrachâmes enfin une promesse de 150 livres sterling & de deux habits de soye pour le procureur & moi. Je dirai à la louange de mon procureur, que je n'ai jamais vu de plus habile homme pour traiter les choses, soit par menaces, soit par les voyes de douceur. Nous nous séparâmes ainsi pour nous rejoindre le lendemain & finir cette affaire.

Madame Buley m'y accompagna, vêtue en Duchesse de la vieille cour, dont elle avoit une parfaite ressemblance. On nous avoit préparé un magnifique repas, que nous daignâmes accepter. Le tout se passa dans le meilleur ordre imaginable; je reçus les 150 livres sterling en billets de banque, les étoffes nous furent apportées par ce même garçon, qui m'avoit insulté, & qui fut obligé de me faire réparation d'honneur à genoux. Le procureur n'avoit eu pour ses peines que son habit de soye : je consentis à lui payer vingt guinées & le marchand fut contraint d'en donner autant. Ainsi finit cette affaire, dont j'eus lieu d'être fort contente & qui fut la dernière où la providence me permit de triompher. La clémence du ciel étoit épuisée, & sa justice devoit tirer une vengeance plénire de mes iniquités. Je ne tardai pas longtems à en essuyer les effets, qui tôt ou tard se font sentir inmanquablement aux coupables mortels.

Trois

Trois jours après cette aventure, ayant perdu toute crainte de dieu & sans doute inspiré par un mauvais esprit, j'entrai dans une boutique à galons. C'étoit un endroit assez obscur où personne ne se trouvoit. Je fis une pacotille que je glissai adroitement sous ma capote. Je sortois en tapinois, lorsque deux servantes accoururent & me saisirent sur le seuil de la porte. Elles m'arracherent ma proye avec violence & me traînerent dans l'intérieur de la maison, malgré toutes les protestations que je fis & quelques pièces d'or que je leur présentai. Je me jettai aux genoux du maître, qui étoit descendu sur le bruit qui s'étoit fait entendre en bas. Je lui dis d'un ton de voix lamentable que l'occasion seule avoit fait un larron d'une pauvre veuve qui avoit plusieurs enfans à nourrir; mais comme rien n'avoit été enlevé, je le priai de me donner ma liberté. Le vieillard se laissoit attendrir, quand je vis arriver un officier



ficier de justice, qu'une des servantes avoit été chercher à l'insçu de son maître. Il n'étoit plus tems d'assoupir cette affaire ; il falloit me rendre par-devant un Commissaire, où les deux servantes raconterent leur histoire avec tant d'aigreur & tant d'exagérations que le juge de paix se trouva dans la nécessité de m'envoyer à Newgate.

Enfin après tant d'avantures, je me vis enfermée dans cette fameuse prison, où ma mere avoit resté si longtems, où j'étois venue au monde, & d'où-j'avois vu partir pour la potence tant de mes camarades, chemin qu'il me falloit aussi prendre en peu de jours.

Il est impossible d'exprimer les horreurs de cet enfer terrestre ; il faut avoir eu le malheur d'y avoir été pour en concevoir la moindre idée.

Une foule de ces démons incarnés s'étoit attroupée autour de moi. Vous voilà donc enfin, Madame Flanders, me

dit un d'eux ? Il y a longtems que nous vous attendions dans cette demeure. Comment diable avez vous fait pour vous en éloigner jusqu'ici ? A ça, dit un autre, il faut que nous buvions à la fanté de Moll Flanders. On faisoit venir des bouteilles de vin & d'eau de vie, que l'on mettoit sur mon compte ; c'étoit ce qu'ils appelloient la bien-venue. Les uns me consoloient, les autres m'exhortoient à prendre courage ; ils disoient tous que je m'accoutumerois à leur façon de vivre & que l'enfer n'étoit pas si affreux qu'on le dépeignoit.

J'eus la curiosité de demander à une femme, qui s'évertuoit à égayer la compagnie & à boire l'eau de vie à longs traits, combien de tems elle avoit été en prison & quel étoit le crime dont on l'accusoit ? Elle me répondit qu'elle y avoit été quatre mois ; que les premiers jours elle avoit été un peu triste, ainsi que je paroissais l'être, mais que depuis longtems elle

elle avoit renoncé à la réflexion pour passer ses jours plus agréablement; non, ajouta-t-elle que mon cas ne soit des plus sérieux; car je n'ai prolongé ma vie qu'en feignant d'être enceinte, quoique je ne le sois pas non plus que le Juge qui a prononcé ma sentence de mort. Il faudra cependant le mois prochain que je fasse le voyage de Tyburn (\*); nous serons trois ou quatre bons lurons ensemble, & nous avons déjà préparé une douzaine de bouteilles d'eau de vie, ce qui nous fera voltiger sur la corde merveilleusement.

Sur ces entrefaites, Madame Buley que j'avois fait avertir de mon malheur, arriva à la prison. La pauvre femme paroissoit aussi abbatue que si on l'y avoit envoyée pour quelque crime. Après avoir plaint mon sort avec des expressions vraiment maternelles, il ne faut pas, dit-elle, que je perde mon tems en prison où

(\*) Lieu où l'on justicie les criminels.



où je ne puis vous être d'aucune utilité. J'irai travailler avec soin à vos affaires. Elle se rendit incontinent chez le marchand que j'avois voulu voler. Il étoit assez enclin à me faire grace, mais le Commissaire l'avoit obligé sous peine d'une amende considérable de faire ses dépositions contre moi. Madame Buley entreprit de le dédommager; mais comme sa parole d'honneur étoit aussi donnée; il resta inexorable. Ma chere confidente s'adressa ensuite aux deux servantes, dans l'espérance que l'appas du gain feroit quelque impression sur ces esprits durs & farouches. Elle offrit à une d'elles cent & vingt guinées, à condition qu'elle se retireroit à quelques lieues de Londres jusqu'à ce que mon procès fut achevé; mais cette fille, qui étoit presque en haillons, & qui n'avoit pour gages que trois livres sterling par an, refusa de se prêter à aucun accommodement. Elle fit plus, elle persuada à sa compagne, qui étoit d'un

d'un naturel moins inflexible, de rejeter l'offre de la vieille dame, de sorte que j'avois trois témoins contre moi, qui ne pouvoient pas manquer de m'ôter la vie.

Je fus plongée pendant plusieurs jours dans une mélancolie profonde ; tous mes péchés me revenoient à l'esprit & je ne voyois qu'une foible lueur de miséricorde soit dans ce monde soit dans l'autre. Mes camarades appercevant le trouble où j'étois , essayèrent mille moyens de me divertir. Comme je ne manquois pas d'argent, je les faisois souvent boire ; je contractai bientôt la même habitude, & devins aussi scélérate & aussi étourdie que les fripons les plus endurcis. On apprend à hurler avec les loups, dit le proverbe. Je le vérifiai dans ma personne, puisque j'étois devenue aussi supérieure en méchanceté, que je l'avois été hors de prison en finesse & dextérité ; mais ce rêve fut bientôt dissipé. Un jour, le premier guichetier me

prenant à part, Madame Flanders , me dit-il , votre procès commencera demain , faites y attention ; je crains , que si vous n'avez de puissans amis , vous n'êtes pas faite pour demeurer long-tems dans ce monde.

Cette facheuse nouvelle me jetta dans un abyme de réflexions. J'en fis avvertir Madame Buley , mais cette pauvre femme étoit tombée dangereusement malade , au point qu'elle étoit obligée de garder son lit. Elle eut seulement la force de me marquer par écrit , qu'elle me procureroit un habile Ministre pour me préparer à ma fin , si j'étois condamnée à mort , & pour travailler à mon pardon après que la sentence seroit prononcée. Il étoit tems que nous pensassions l'une & l'autre à une pareille démarche.

Dès le lendemain , je fus conduite au vieux Bailey , (\*) où les juges nous attendoient. On lut mon accusation , qui portoit que la nommée Moll Flanders avoit

en-

(\*) Lieu où l'on juge les criminels.



entré dans la boutique de Monsieur Johu-  
 son, d'où elle avoit volé des galons d'or  
 de la valeur de 46 livres sterling. Je  
 voulus d'abord faire ma défense, mais il  
 falloit préalablement ouïr les témoins. Le  
 premier, qui étoit le marchand, déclara  
 en termes assez doux la chose comme elle  
 étoit arrivée; il en mitigea même quel-  
 ques endroits de façon que je me flat-  
 tois de trouver grace devant la cour;  
 mais lorsque les deux servantes furent  
 appelées, l'une après l'autre, elles re-  
 présenterent mon cas dans un jour si  
 affreux, avec tant de circonstances, que  
 je fus obligée de demander la permission  
 aux juges de me justifier en peu de mots.  
 Comme ces deux diablesses s'étoient épu-  
 sées, on me fit signe de commencer ma  
 défense. Je déclarai aux juges, que mon  
 intention n'avoit point été de voler Mon-  
 sieur Johuson; qu'étant entrée dans sa  
 boutique & n'y voyant personne, j'avois  
 à la vérité manié quelques galons d'or,

que j'avois apportés jusques sur le seuil de la porte pour les examiner au jour. Ici les deux servantes m'interrompirent à la fois, disant que je les avois fort bien examinés dans la boutique, & qu'ils étoient sans doute de mon goût, puisque je les avois cachés sous ma capote, & que je les emportoïs à toutes jambes. Cette mauvaise plaisanterie me déconcerta au point que je n'eus plus rien à dire à ma justification. Je priai seulement les juges de vouloir bien considérer que c'étoit le premier crime que j'avois commis (ils n'en connoissoient pas d'autres) & que comme le Marchand n'avoit point été fraudé, j'espérois qu'ils me représenteroient à sa Majesté dans un jour plus favorable que les criminels, qui avoient volé ou assassiné.

Les juges me laissèrent parler, mais dès que j'eus fini, l'un d'eux d'un air grave prononça ma sentence qui portoit que je serois pendue par le cou jusqu'à ce que la mort s'ensuivit.

Ces

Ces paroles étoient un véritable coup de foudre. Je tombai évanouie, & ne repris l'usage de mes sens, que lorsque je me retrouvai en prison après maintes & maintes secouffes. Je n'avois à présent devant les yeux que la corde & la potence; j'avois une fièvre continuelle, & les esprits dans une terrible agitation. La pauvre Buley étant avertie de mon sort malheureux, se fit transporter dans ma prison. Cette femme souffroit une douleur presque égale à la mienne; outre une maladie affreuse qui la dévorait, elle se reprochoit d'avoir envoyé à la potence onze à douze personnes. Elle m'avoit mise dans le même chemin, car ma résolution avoit été après mon retour de la campagne de renoncer à ce dangereux métier, mais les vives instances de cette vieille confidente m'avoient engagé à le continuer aux dépens de ma vie. Je lui pardonnai volontiers en considération de la tendresse qu'elle avoit toujours eue



pour ma personne & de la vive douleur, dont elle étoit visiblement pénétrée. Je la priaï pour toute grace de m'amener l'Ecclesiastique, qu'elle m'avoit promis. La bonne pénitente me l'envoya dès l'après-midi. C'étoit un homme d'un caractère sérieux, mais doux & affable, & plein de l'esprit de Dieu; différent en cela de l'aumonier de la prison qui venoit quelquefois le matin nous faire une mauvaise exhortation & s'enivroit ensuite avec les prisonniers qui lui donnoient de l'eau de vie & d'autres liqueurs fortes. Celui-ci me fit entendre premièrement qu'il y avoit miséricorde à tout peché, que quelque énormes que fussent mes crimes, la clémence de Dieu étoit infinie, & que pour l'obtenir il ne falloit que détester sa vie passée & mettre toute sa confiance dans la bonté divine & les mérites de Jésus-Christ. Ces discours répandoient un doux baume dans les blessures de mon ame; je regardois avec horreur  
les

les plaisirs de ce monde & ne soupirois qu'après l'éternité. Le Chapelain fut charmé de me trouver dans ces sentimens, mais si je pouvois, dit-il, vous obtenir un répit de quelques semaines, vous pourriez encore faire une plus ample satisfaction à la justice divine pour la multitude des péchés, que vous avez commis.

J'avoue que cette proposition ébranla un peu la fermeté de mon ame; je souhaitois de jouir de la lumière affreuse de ma prison encore quelques jours, & même je concevois quelque espérance d'obtenir un pardon ou du moins d'être transportée dans les Isles. Le Ministre se donnoit des soins infinis pour me trouver le tems d'un repentir sincere. Comme les juges m'avoient représentée au Roi dans un jour favorable, il n'eut point de peine à me procurer par son crédit un répit de quinze jours. Il me le notifia avec toute la précaution, que le cas exigeoit; j'en ref-

ressentis une joye extrême, quoiqu'un répit soit très-rarement suivi d'un pardon. Cependant l'on pouvoit dans cet intervalle travailler à faire mitiger ma sentence; j'étois sûre des bons offices de l'Ecclesiastique, tandis que Madame Buley feroit présenter des placets à tous les Secrétaires d'état en ma faveur.

Deux jours après que j'eus obtenu mon répit, je fus témoin d'un spectacle bien touchant dans la prison. C'étoit le jour marqué pour l'exécution de six criminels, dont deux avoient volé sur le grand chemin & les quatre autres avoient pillé des boutiques avec effraction. A six heures du matin, le geolier ouvrit les cellules, où ils étoient enfermés; nous entendîmes leurs gemissemens confus, qui étoient capables d'attendrir les cœurs les plus farouches. Cependant ils ne produisirent pas le même effet sur la détestable cohuë, dont Newgate fourmille toujours. Les uns buvoient à la fanté de ces pauvres



vres criminels, les autres leur souhaitoient un bon voyage à l'autre monde ; quelques-uns juroient contre ceux qui leur avoient ôté la vie ; mais il n'y en eut qu'un ou deux qui les plainquirent ou qui prièrent Dieu pour eux.

Le même jour, vers les deux heures de l'après-midi, le charitable Ecclesiastique entra dans la prison, & vint me voir sur le champ dans une petite chambre, que j'avois louée depuis mon répit. Il m'expliqua en termes fort touchans ce que je devois à Dieu qui me combloit encore de ses faveurs, après en avoir si long-tems abusé ; que les malheureux qui avoient souffert la mort ce jour-là, ne l'avoient pas tant méritée qu'une personne qui avoit vieilli dans l'iniquité. (Je lui avois fait un abrégé de toute ma vie.) Enfin il m'exhorta à profiter du tems, que la Providence m'accordoit encore, pour effacer par mes pleurs le souvenir de mes crimes ; cet espace n'est pas de  
quin-

quinze jours, ajouta-t-il, car je vous apporte un ordre du Roi pour passer en Amérique, & y rester sept ans. Tout ce que je crains, c'est que la mauvaise compagnie, avec laquelle vous vous trouverez dans ce passage, ne vous fasse oublier les bons sentimens, que Dieu vous a inspirés, & ne vous replonge dans vos anciens excès. Non, saint homme, lui dis-je, en me jettant à ses pieds, j'aurai toujours présentes à mon esprit les instructions divines que j'ai reçues de votre bouche & je ne passerai de jour sans exercer les actes de piété que nous m'avez recommandé. Il me répéta encore quelques propos qu'il vouloit, disoit-il, graver dans mon cœur, & en parlant il me fit accepter deux livres de dévotion, dont je me suis toujours servi depuis. Cet homme divin ne voulut recevoir ni de moi ni de Madame Buley la moindre récompense pour les services essentiels qu'il nous avoit rendus à l'une & à l'autre,

car

car il avoit par ses discours entièrement réclamé cette vieille péchereffe, de sorte que renonçant à ses abominables maximes, elle devint une sincere pénitente & fut l'exemple de tout son quartier. Je ne vis plus mon libérateur, car le vaisseau, qui devoit me transporter en Amérique, partit trois jours après notre dernier entretien, & à mon retour de mon exil, je ne puis jamais, malgré toutes mes recherches, m'informer de ce qu'il étoit devenu. Il se plaisoit à faire le bien secrettement & ne demandoit d'autre récompense que le témoignage de sa conscience. C'est avec les plus tendres sentimens que je le nomme dans le moment que j'écris ces memoires, & j'en retiendrai jusqu'au dernier soupir la plus parfaite reconnoissance.

Le changement de ma sentence me fit respirer à mon aise, pendant que ma chère confidente travailloit à faire les préparatifs du voyage.

On



On ne parloit dans la prison que des prouesses de deux voleurs de grand chemin, qui venoient d'être pendus, & qui avoient surpassé, disoit-on, tous ces noms célèbres qui brillent dans l'histoire générale des larrons. Il y en avoit encore un troisieme, qu'on avoit mêlé avec eux, mais qui n'étoit pas encore condamné, faute de témoins. On le détenoit toute-fois dans les fers par provision. J'avois une curiosité singuliere de voir cet illustre personnage. J'en demandai la permission à un des guichetiers, ce qu'il m'accorda sans difficulté, car il avoit souvent touché de mon argent. J'entrai dans un mauvais réduit où étoit enfermé ce célèbre voleur. Juste ciel ! quelle fut ma surprise, lorsque je reconnus en lui la même personne que j'avois épousée près de Liverpool. Je n'eus pas la force de prononcer un seul mot ; j'avois les yeux fixés sur lui & pouvois à peine ajoûter foi à ce que je voyois. Je m'aperçus qu'il ne demêla pas

pas d'abord les traits de mon visage; au contraire me prenant pour une étrangère qui vouloit peut-être l'accuser de quelque vol (car il en avoit commis un nombre infini) il me reprocha de venir insulter aux malheurs d'un honnête homme & me pria de le laisser tranquille. A ces paroles, je lui expliquai, les larmes aux yeux, qui j'étois. Cette rencontre imprévue le jetta dans un étonnement extrême; il me demanda où j'avois appris qu'il étoit détenu à Newgate. Je lui répondis que cela n'avoit point été fort difficile, attendu que j'étois prisonnière moi-même & que je m'étois bien doutée qu'une pareille aventure lui arriveroit depuis que je l'avois vû à la campagne avec deux autres personnes que la justice poursuivoit à grand train. Je lui racontai alors de quelle manière je lui avois sauvé la vie en arrêtant les cris de la populace dans un village sur la route de Bristol, où je l'avois vû descendre de son cheval après avoir vo-

le deux carosses sur le grand chemin. Comment, s'écria-t-il, c'est vous qui m'avez rendu ce service important ! Je vous dois donc la vie & je ne pourrai vous payer cette dette en vous délivrant de cet affreux endroit où je vous trouve enfermée ! Oui, je ferai tous mes efforts dès ce soir même, & je vous enlèverai d'ici, ou je mourrai dans l'entreprise.

J'appaisai cette nouvelle émotion de son zèle en l'assurant que je me contentois de la clémence du Roi, qui me reléguoit dans l'Amérique après avoir été condamnée à mort par les juges. Je lui fis alors un court récit de mes principales aventures, que j'attribuai à la mauvaise compagnie, que j'avois été obligée de fréquenter pour gagner ma vie ; mais tout lui parut peu intéressant en comparaison des grandes expéditions, à la tête desquelles il s'étoit trouvé. Je scus donc, qu'il avoit suivi la profession de voleur sur le grand chemin, douze ans avant



notre mariage; que la femme, que j'avois connue sous le nom de sa parente; n'étoit qu'une vieille maquereille, qui avertissoit la troupe des voleurs quand il y avoit un coup à faire sur le grand chemin & que par ce moyen elle leur avoit fait gagner à différentes reprises des sommes considérables. En un mot que cette même femme me prenant pour un riche parti avoit mis notre mariage sur pied; il ajoûta que son intention avoit été de mener une vie privée, si la vieille ne l'eut point trompée; mais que depuis le tems qu'il m'avoit quitté, il avoit toujours couru les grands chemins, où il avoit trouvé de quoi mener un assez bon train.

Entre autres avantures, il me raconta qu'il avoit volé un jour un Carosse près de Litchfield, & cinq marchands de bœuf qui alloient acheter du bétail à une foire près de la dite ville; que son butin avoit été si considérable, que s'il m'eut trou-

vée dans ce moment-là, il se feroit volontiers embarqué pour l'Amérique ou pour quelque autre partie du monde que ce fût, mais que ne sçachant où me déterrer il avoit continué le même métier, pas toujours avec le même succès. J'ai rencontré des Cavaliers, dit-il, qui sçavoient défendre leur argent, & avec qui il falloit se battre l'épée ou le pistolet à la main. Voici deux blessures que j'ai reçues dans un combat, ajouta-t-il, en me les montrant, l'une au bras & l'autre à l'estomac; j'allois me rendre prisonnier, mais un de mes compagnons arriva dans le moment, mit nos ennemis en fuite & me mena à Carlisle, où je me fis guérir sans créer le moindre soupçon. Il me raconta encore plusieurs anecdotes, dont je gratifierois le lecteur avec plaisir si je ne réfléchissois que cette histoire est la mienne, & non pas celle de mon mari Irlandois.

Avant de le quitter, je lui demandai  
ce

ce qu'il pensoit de son état présent. Il me dit ingenuement qu'on attendoit à tout moment des témoins, qui l'accuseroient de plusieurs vols qu'il avoit commis à la campagne; que d'ailleurs toute son espérance étoit dans un Seigneur de son païs, qui se donnoit de grands mouvemens pour lui obtenir son élargissement avant le tems ordinaire de juger les criminels. Il aura de la peine, interrompis-je, à vous faire remettre en liberté, car ces témoins, que vous craignez, seront toujours en état de vous accuser, & alors il faudra que la loi prenne son cours. Suivez plutôt mon avis, ajoutai-je. Sollicitez un ordre de la cour pour passer en Amérique, où vous serez à l'abri des poursuites de vos ennemis.

Mon mari ne goûta guères ce projet; la mort, disoit-il, n'étoit pas ce qu'il craignoit, car enfin elle devoit mettre fin à tous ses malheurs; l'esclavage & le travail des mains étoient des choses, qu'un



Gentil-homme ne pouvoit souffrir. J'opposai à cette délicatesse, qu'avec l'argent, dont j'étois en possession, nous n'avions pas de pareilles calamités à redouter; qu'il seroit facile de nous racheter ou du Capitaine du Vaisseau ou du Gouverneur de la Colonie, & qu'ensuite par une honorable industrie nous pourrions nous enrichir dans un pays, que je connoissois, & retourner en Angleterre avec des richesses, qui feroient couler nos vieux jours dans la paix & l'abondance. Enfin je lui représentai notre condition future dans un jour si avantageux, qu'il n'embrassa tendrement & promit de me suivre, s'il le falloit, jusqu'à l'extrémité du globe. Je me séparai de lui pour aller m'embarquer sur le vaisseau, qui nous attendoit sous la tour & qui devoit rester encore quinze jours à Gravesend jusqu'à ce que toute la flotte marchande fût prête à partir sous le convoi d'un vaisseau de Guerre. Mon mari devoit m'y joindre

dre

dre, si ses affaires pouvoient s'accommoder pendant cet intervalle.

Deux guichetiers m'accompagnèrent dans un fiacre jusqu'au bord de la rivière, où ils me livrèrent à la garde du Capitaine avec une douzaine d'autres prisonniers, qui y étoient venus sous l'escorte d'un détachement de soldats. Nous partîmes avec la première marée pour Gravesend. J'écrivis de-là à Madame Buley, qui ne manqua pas de s'y rendre en diligence. La situation, où j'étois, quoiqu'infiniment meilleure que celle de mes compagnons, lui arracha un torrent de larmes, & jusqu'à notre séparation entière, je reconnus toujours les mêmes sentimens dans cette bonne créature. Le Capitaine, à qui j'avois déjà compté six guinées, me faisoit très-bonne mine & me laissoit jouir dans sa cabane d'une pleine liberté avec ma confidente. Il fut décidé qu'une partie de mon argent seroit employée à m'acheter les choses nécessai-

res pour ce long voyage; que je ne prendrois avec moi qu'une centaine de guinées, & que le restant me seroit envoyé en marchandises propres au païs où j'allois habiter. Après cette convention; je chargeai Madame Buley d'aller chez Jean T ——— qui étoit en prison & d'accélérer son départ. Je lui cachai toujours que c'étoit mon mari, déclarant toutefois que j'avois quelque tendresse pour sa personne, & que mon intention étoit de l'épouser à la Virginie. Ma confidente m'y encouragea, d'autant, disoit-elle, qu'il falloit absolument à une femme un compagnon, quand ce ne seroit que pour avoir soin de ses affaires. En effet, le surlendemain je scus qu'elle avoit exécuté sa commission & que Jean T ——— ayant reçu l'ordre du Roi pour passer en Amérique ne tarderoit point à se rendre sur notre vaisseau.

Madame Buley avoit loué un petit appartement dans la ville de Gravesend pour  
être



être plus à portée de me voir. Un soir que nous buvions un verre de vin ensemble, je vis arriver mon mari accompagné du premier Géolier de Newgate, qui lui faisoit l'honneur de le conduire en personne. Il avoit l'air extrêmement abattu, mais dès qu'il eut renvoyé son conducteur, il se comporta avec sa gaieté ordinaire. Comme il se piquoit beaucoup d'être Gentilhomme, la compagnie d'un Géolier l'avoit plongé dans une noire mélancolie, outre la circonstance d'être présenté au Capitaine en qualité de prisonnier, attendu qu'il n'avoit point été condamné par les loix de son pays, & qu'il vouloit sortir de l'Angleterre en volontaire. Le Capitaine lui voyant un air au-dessus du commun, le traita fort poliment, & redoubla même d'attention, lorsqu'il sut que nous étions parens; car je lui avois souvent laissé entrevoir ma bourse qui contenoit les cent guinées. Nous le priames de nous donner sa compagnie.

un moment, ce qu'il agréa. Je lui comptai trente pièces d'avance pour mon parent & moi, à condition que nous aurions chacun notre lit & que nous ferions accommoder nos provisions dans sa cuisine. Madame Buley avoit eu soin de nous en fournir en grande quantité; viande salée, volaille, brébis, tout y étoit à foison, outre de l'excellent vin, des liqueurs, &c. Ce fut avec une peine mortelle que je me vis obligée de dire adieu à cette chère amie; nous nous fîmes l'une à l'autre mille protestations de la plus sincère amitié avec promesse d'entretenir un commerce continuel de lettres. Mon mari essuya les larmes, qui couloient sans cesse de mes yeux; je trouvai dans cet aimable Irlandois la même complaisance, les mêmes empressements, qui m'avoient autrefois enchantée. Ses soins & ses caresses multipliées ne servirent pas peu à me désennuyer pendant une traversée de quarante-deux jours, que nous arrivâmes

mes sur la côte de la Virginie.

Avant de mettre pied à terre , le Capitaine nous informa de la maniere dont il faudroit nous affranchir dans ce païs. Je ferai venir , dit-il , un marchand de ma connoissance , qui sur ma recommandation vous donnera un certificat , comme quoi vous l'avez servi fidèlement. Ce certificat vous autorisera à aller vous établir par tout où bon vous semblera.

En effet , étant débarqués , nous fumes en droiture à une espece de Cabaret sur le rivage où nous trouvâmes précisément ce marchand , dont le Capitaine nous avoit parlé ; il attendoit l'arrivée du vaisseau où il y avoit une quantité de diverses marchandises pour son compte. Après quelques complimens de part & d'autre , le Capitaine nous présenta à cet honnête homme comme des personnes qui , ayant eu du désagrément en Angleterre , étoient dans l'intention de s'établir en Amérique. Le marchand le com-  
prit



prit à demi mot & nous assura de sa protection. On servit un repas assez honnête, pendant lequel je vis aisément que mon mari s'accommoderoit bien de la façon de ce pays. Comme il avoit l'air d'un Gentilhomme & ne manquoit pas d'esprit, le marchand se sentit d'abord de l'inclination à lui rendre service, & après avoir signé notre certificat, il nous mena par eau un peu plus avant dans le pays, où il nous assigna une petite terre, sur laquelle se trouvoit une cabane assez commode. Ce n'étoit pas mal débiter; nous n'attendions que notre cargaison d'Angleterre pour nous ériger en gros marchands, car nous avions déjà acheté trois negres pour nous servir & cultiver notre terre.

Quelques jours après notre établissement, Mon mari étant allé voir un Gentilhomme du pays, j'eus grande envie de faire aussi un tour & de m'informer de la triste famille, qui habitoit le bord de la  
rivie-

riviere Potomak. C'étoient ma mere,  
 mon frere mari, & mes enfans. Je pris  
 un guide, qui dirigea mes pas vers ce cô-  
 té ; j'eus bien garde de lui donner le  
 moindre soupçon de qui j'étois. En arri-  
 vant vis-à-vis la maison, je vis un vieil-  
 lard qui se promenoit dans son jardin a-  
 vec un grand jeune homme d'une belle  
 physionomie. J'eus peine à reconnoître  
 mon mari après vingt ans d'absence,  
 mais pour en être plus sûre je demandai  
 à mon guide qui étoient ces deux person-  
 nes. Il me répondit que c'étoient le pe-  
 re & le fils ; que le pere se nommoit  
 Monsieur Humphrus L—. Ces pa-  
 roles me jetterent dans une espèce de  
 frisson ; je tremblois comme une feuille  
 & mes genoux me refusoient leur servi-  
 ce. Mon guide, à qui je fis accroire  
 que j'étois sujette à de pareils accès, me  
 prit entre ses bras & me donna tous les  
 secours qui dépendoient de lui. Ayant  
 repris mes forces, j'étois sur le point de  
 cou-

courir à mon fils & de l'accabler de caresses maternelles ; mais un moment après, je jugeai qu'il vaudroit mieux contenir mon ardeur & différer cette visite à un autre tems. En revenant je fis plusieurs questions à mon guide, entr'autres je l'interrogeai sur l'état de ces deux personnes que je venois de voir. Il me dit que c'étoient de très-honnêtes gens & des plus riches de la Colonie ; que la mère du vieillard avoit été fort industrieuse & leur avoit laissé des possessions considérables à sa mort, il y avoit quatre ans ; à ces mots il m'échappa quelques larmes, que j'eus soin de lui dérober ; je lui demandai s'il ne restoit que ces deux personnes de la famille. Je ne sçaurois vous résoudre cette question, répondit-il ; je sçai qu'il y a eu encore deux enfans qui sont morts, mais il est impossible de deviner ce que leur mere est devenue. Elle repassa en Angleterre, il y a vingt ans, & malgré toutes les recherches,



ches, on n'a jamais pu venir à bout de la découvrir. Si elle vivoit, il y a ici un beau bien qui lui revient depuis la mort de sa mere. Ces paroles me causerent une joye si vive, que je pensai m'évanouir derechef. A propos de cette mere, continua mon guide, il faut que je vous raconte une histoire singuliere. Le vieillard que vous avez vû, passa en Angleterre dans sa jeunesse où il s'amouracha d'une jeune demoiselle qui étoit une parfaite beauté. Nous l'avons vue dans ce païs-ci, où elle eut ce grand jeune homme qui accompagnoit son pere & deux autres enfans qui sont morts. Ils vécurent longtems avec leur mere dans les douceurs d'un amour conjugal, lorsqu'une découverte extraordinaire troubla leur tranquillité à jamais. Un jour, que la mere entretenoit sa fille de quelques aventures, qui la regardoient, , certaines circonstances leur firent entrevoir un mystere épouvantable.

L'épou-

L'épouse du fils n'étoit rien moins que sa propre sœur, & fille de la même mere. On cacha ce secret au mari deux ou trois ans, que sa femme ne pouvant plus le contenir, le lui dévoila avec des circonstances qui ne permettoient pas d'en révoquer la vérité en doute. Depuis ce tems-là on n'a jamais entendu parler de la femme, la cervelle a presque tourné à son frere mari, & toute la famille a resté plongée dans une mélancolie continue.

Je me trouvois dans un triste embarras, craignant de faire part de cette découverte à qui que ce fût. J'étois incapable de prendre le moindre repos. Mon mari appercevant mon trouble, employa tous les moyens possibles pour m'arracher le mystère fatal qui avoit altéré ma tranquillité ordinaire. A la fin je fus obligée de me rendre à ses vives sollicitations, & la maniere dont il reçut cette nouvelle, ne contribua pas peu à soulager ma peine.

ne. Votre mariage avec votre frere ; me dit-il, n'a rien de révoltant ; vous ne vous connoissiez dans ce tems-là ni l'un ni l'autre ; la seule circonstance, sur laquelle on puisse se récrier, c'est d'avoir vécu ensemble, après que vous aviez découvert cet inceste ; mais comme il n'y a plus de remede au passé, il ne faut plus songer à cette particuliere anecdote. Ecrivez lui plutôt, ajouta-t-il, en qualité de sa sœur, & demandez-lui compte du bien que votre mere vous a laissé par son testament.

Je me laissai persuader à cette démarche, d'autant, que si mon frere venoit à mourir, son fils pourroit me traiter d'imposteur & rejeter mes prétentions, que je n'étois pas en état de vérifier. J'écrivis donc à ce frere, lui marquant mon arrivée à la Virginie & le priant de me rendre justice à l'égard des dernieres volontés de ma mere. J'attendois une réponse avec impatience, lorsque je vis



arriver le lendemain mon fils , accompagné de deux domestiques en livrée. Ils étoient montés sur de magnifiques chevaux d'Angleterre. Mon fils étant descendu le premier , vint se jeter à mon cou , auquel il s'attacha avec les plus vives empressements sans dire un seul mot. Le plaisir de me voir avoit étouffé sa voix. J'étois de mon côté charmée de le retrouver si tendre envers une mere qu'il avoit à peine connue , outre l'agréable surprise que me causa sa facilité à démêler les traits de mon visage. Tant il est vrai que la nature nous guide par un instinct toujours invariable.

Après nos premiers transports , je le présentai à mon mari (car je ne rougissois point d'en avoir un autre que son pere) leur joye fut réciproque. Nous entrâmes dans un cabinet pour mieux dérober nos discours à nos domestiques. Après avoir pris quelques rafraîchissemens , & donné un libre cours à nos démonstrations de

ten-

tendresse, mon fils nous exposa en peu de mots l'état des affaires de sa famille à la mort de sa grand' mere & ses dernières dispositions à mon égard. Elle avoit laissé l'administration d'une belle terre à son petit fils, dont le produit étoit de cent cinquante livres sterling, qu'il devoit me payer pendant ma vie, reversible à lui & à ses héritiers après ma mort. Depuis que j'ai ce bien entre mes mains, ajouta-t-il, j'y ai fait beaucoup travailler, de sorte qu'il pourra désormais vous rapporter presque le double. J'en ai reçu à près peu trois cens guinées, que j'ai mises en dépôt & que je vous compterai dans la minute. Nous allons toucher au comble de notre bonheur; mais il y aura, dit il en poussant un profond soupir, une petite formalité à observer exactement. Mon pere est vieux & d'une humeur atrabilaire; la moindre chose lui agite les esprits au point que tous les jours je crains de le voir descendre au

tombeau. Il faudra, il me semble, lui cacher notre arrivée dans ce pays, outre que votre aventure, toute innocente qu'elle a été, pourroit donner prise à la médifance qui est un vice très commun parmi nos habitans. Au reste nous n'en vivrons pas moins bons amis. Mon pere n'a pas même vû votre lettre; comme il a la vue très foible, je suis chargé de toutes ses affaires. J'acquiesçai à cet avis salutaire: mon mari y prêta volontiers les mains: notre fortune parut assurée dès ce moment. Comme notre dessein étoit de retourner en Angleterre après avoir fait fortune à la Virginie, nous résolûmes de bien employer notre tems & de fortir de l'Amérique aussitôt que nos affaires nous permettroient de vivre commodément ailleurs.

Nous primes nos mesures en conséquence; mon fils, qui m'aimoit tendrement, me donna tous les secours qui étoient nécessaires pour faciliter mon projet.

Nous



Nous continuâmes le commerce pendant l'espace de six ans ; j'avois reçu six mois après mon arrivée la cargaison que j'avois chargé Madame Buley de m'acheter en Angleterre. Elle étoit très bien choisie , & j'en retirai au moins cinquante pour cent , ce qui me déterminâ à lui donner la même année une seconde commission ; mais hélas ! la pauvre femme n'eut que le tems de la remettre en d'autres mains , car elle se sentoît panacher vers le tombeau. Je fus informée de sa mort vraiment chrétienne par mon Agent à Londres ; nous partageâmes notre douleur à cette occasion , mon mari & moi , pendant plusieurs jours. La perte de cette chère confidente nous coûta plus de larmes que celle de mon frere qui décéda à peu près dans le même tems , après avoir languî plusieurs années dans une sombre mélancolie qui lui avoit ôté presque toute connoissance ; car il ne s'aperçut jamais des égards que mon fils avoit

pour moi ; il ne s'informa pas même qui j'étois. Après sa mort, mon fils redoubla ses soins & ses empressements ; il avoit si bien amélioré mes terres qu'elles me rapportoient, clair & net, 300 livres sterling par an ; avec ce revenu & l'intérêt de cinq mille guinées, que j'avois gagnées dans le commerce, j'étois en état de couler le reste de mes jours agréablement dans ma patrie, & d'y faire honorablement mon salut. Nous touchions, mon mari & moi, au terme de notre exil qui étoit limité à sept ans. Mon fils ne s'opposa pas à cette séparation ; car il avoit depuis longtems conçu le dessein de se marier en Angleterre & d'y jouir du produit de ses terres, comme font la plupart de ces habitans du nouveau monde, où l'on ne trouve guères que l'occasion de s'enrichir. Sa présence y étoit encore nécessaire pour mettre la dernière main à des ouvrages qu'il avoit commencés.

Nous

Nous nous embarquâmes donc au mois de Juillet sur un vaisseau qui appartenoit à mon fils, & après une traversée assez courte & aussi agréable que peut l'être un voyage sur mer, nous arrivâmes dans la Tamise. Notre premier soin fut de chercher une maison commode dans un village aux environs de Londres. Après avoir fait plusieurs excursions dans les lieux circonvoisins, notre choix tomba enfin sur Hampstead, tant par rapport à sa situation que pour la bonté de l'air que l'on y respire.

C'est ici que nous passons notre vieillesse agréablement dans des œuvres de piété & les amusemens de la campagne. Nous tâchons de reparer de quelque façon les actions abominables de notre vie passée par un repentir sincère, & la consolation que nous en ressentons déjà, nous paroît un garant de la miséricorde divine. Je n'attends que l'arrivée de mon  
 chez fils pour mettre le comble à mon  
 bon



bonheur , & fermer ensuite ma paupière , dès que le nombre de mes jours sera compté.

F I N.

